N° 319 — Tome LXXXVII 1er Octobre 1910

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt et unième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



EDMOND BARTHÉLEMY, GEORGES BOHN, R. DE BURY, ERNEST GAUBERT,
JULES DE GAULTIER, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT,
LAFCADIO HEARN (MARC LOGÉ *trad.*), CHARLES-HENRY HIRSCH,
WL. KOROLENKO (J.-W. BIENSTOCK *trad.*), LOUIS LE CARDONNEL,
LOUIS MAETERLINCK, JEAN MARNOLD, HENRI MAZEL,
H. MESSET, GEORGES POLTI, PIERRE QUILLARD, ANDRÉ ROUVEYRE,
ÉMILE SAILLENS, LÉON SÉCHÉ, E. SÉMÉNOFF, MARQUIS DE VALORI.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | Étranger : 1 fr. 50

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMX

SOMMAIRE

N° 319 — 1er OCTOBRE 1910

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé. — (Paris-VIe)

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

—

Pages Choisies

publiées par

HENRI ALBERT

AVEC UNE PRÉFACE

hoses premières et dernières. — Civilisation et Décadence. — La Morale et les Mœurs. — Le Bien et le Mal. — Peuples et Patries. — La Femme, l'Amour et le Mariage. — L'Art et les Artistes. — Lire et Ecrire. — L'Homme dans la Société. — L'Individu et l'État, etc., etc.

PORTRAIT DE FRÉDÉRIC NIETZSCHE

GRAVÉ SUR BOIS PAR JULIEN TINAYRE

NOUVELLE ÉDITION

entièrement refondue

n volume in-18 .... **3 fr. 50**

La première édition des *Pages choisies* de Nietzsche, publiée il y a plus de x ans, avait surtout pour but de faciliter aux lecteurs français la connaissance ı philosophe allemand, en lui présentant un chapitre détaché de ses prinpaux ouvrages. Aujourd'hui que la philosophie de Nietzsche est universelment connue, que ses idées ont été étudiées et que le public français s'est miliarisé avec elles, nous avons pensé qu'il serait intéressant de donner une uvelle forme à ces *Pages choisies.* Nous présentons donc cette nouvelle ition, où nous avons classé, par ordre de matières, les pages les plus saillantes philosophe, de façon à donner ainsi un aperçu complet de son œuvre.

LE ROLE COMIQUE DU DÉMON
DANS LES MYSTÈRES FLAMANDS

—

Le rôle du démon apparaît comme un des facteurs les plus importants de l'histoire populaire et folklorique de l'humanité primitive. Réels ou imaginaires, tous les malheurs qui vinrent frapper les hommes furent considérés comme des preuves tangibles de l'influence néfaste du Malin.

Après avoir causé la perte de nos premiers parents, c'est Satan qui suggère le meurtre d'Abel, ainsi que les innombrables péchés et forfaits punis par le déluge et la destruction de Sodome et de Gomorrhe. Avant la venue du Messie, nous voyons les démons tromper les hommes en rendant des oracles menteurs et en les effrayant par mille prestiges; n'allèrent-ils pas jusqu'à détourner à leur profit l'encens d'Israël ?

Même après le sacrifice du fils de Dieu, alors que leur puissance eût dû être anéantie, ne les voit-on pas étendre encore leur empire et la crainte qu'ils inspiraient? Des légions infernales s'attaquent aux plus pieux anachorètes, les supercheries de l'Ennemi se multiplient de toutes les façons: il excite les tempêtes, tord le cou aux impies, couche avec les femmes, prédit l'avenir, et par les sorciers et les sorcières triomphe de l'Eglise, jusque sur les bûchers...

Cette évolution de la démonologie dans la chrétienté primitive est des plus intéressantes à suivre, car elle laissa des traces originales et nombreuses dans tous les domaines, notamment dans les premières manifestations de la littérature et de l'art franco-flamand.

Il est certain que le souvenir des anciens dieux, qui persista bien longtemps après la conversion superficielle des barbares habitant la Gaule, fut pour beaucoup dans la place considérable occupée par le démon, dès l'origine, dans la religion chrétienne. Jadis nébuleux ou enveloppé de mystère, on ne s'en fit pas tout d'abord, c'est-à-dire à l'époque païenne, une idée matérielle bien exacte. Dans le christianisme, au contraire, l'image diabolique se dessina immédiatement d'une façon bien déterminée, tant au physique qu'au moral. Chose digne d'être notée, le démon semble, pour ainsi dire, appartenir au culte même, où il remplit un rôle très important, celui de vengeur de la divinité outragée.

Il y intervient comme un rouage nécessaire au bon fonctionnement de la justice divine, de même que le bourreau constituait sur la terre le plus indispensable auxiliaire de la répression primitive.

Remarquons en passant que, d'après l'enseignement ecclésiastique, Satan n'incarne pas le principe du Mal (1), comme Çiwa, l'antithèse de Brahma dans la religion indoue, mais constitue, ainsi que l'homme, une véritable créature de Dieu. Lucifer, jadis ange glorieux, précipité en punition de sa rébellion dans les profondeurs de l'enfer, n'y vit pas seul. Il y commande à une légion de démons et de serviteurs, damnés comme lui. Ni lui, ni ses acolytes ne sont les adversaires de la divinité, mais bien de l'homme, des anges et de toute la hiérarchie céleste. Leur grande joie est d'entraîner les créatures de Dieu dans le mal. Déjà ils ont réussi dans leur œuvre lorsqu'ils tentèrent et perdirent Adam et Eve, qui, pour leur punition, connurent le travail et la mort. La croyance aux châtiments de l'enfer affirma surtout et consolida la puissance du démon, qui toujours, cependant, reconnut Dieu comme un maître suprême. Terrible et brutal, c'est ainsi surtout qu'il nous apparaît dans les sculptures et dans les mystères franco-flamands aux époques les plus primitives. Plus tard, seulement,

(1) Dr P.-H. VAN MOERKERKE : *De satire in de nederlandsche Kunst der Middeleeuwen*, p. 122. (Van Looy. Amsterdam, 1904), et J.-E. WESSELY : *Die Gestalten des Todes und des Teufels in der darstellenden Kunst* (Leipzig, 1876).

Voir surtout : Dr P. LEENDERTZ, JR.— *Middelnederlandsche Dramatische Poëzie*. Publié dans la *Bibliotheek van Middelnederlansche Letterkunde*, sous la rédaction du PROF. J. VERDAM avec la collaboration de Dr J. TE WINKEL et PROF. J. FRANCK. Leiden, A. W. Sijthof, et Groningen, Wolters, 1907.

nous le verrons souple, trompeur et ironique, faisant songer déjà au moderne Méphistophélès.

L'Allemand Mone, dans son *Altdeutsches Schauspiel*, a mis en lumière l'influence littéraire qu'exerça la France dans maintes particularités des mystères de son pays, notamment dans les diableries, les *disputationes*, qui devinrent de plus en plus nombreuses dans les drames religieux flamands à mesure qu'on se rapproche des temps modernes.

Si les mystères et les drames religieux français, allemands et anglais sont en général assez bien connus, il n'en est pas de même de ceux qui furent composés dans l'ancienne langue thioise. J'ai même pu constater que ceux-ci ne furent jamais traduits.

Les drames religieux flamands et néerlandais sont, croit-on, — nous n'en avons pas cependant trouvé de preuves certaines, — moins anciens que ceux d'origine française et la plupart inspirés par ces derniers. Ici comme en France, le personnage du démon, d'abord peu important, s'accrut peu à peu, pour devenir au xve siècle un élément très important, si pas le principal dans plusieurs mystères.

On sait que les « diableries » étaient destinées à réveiller l'attention du public, souvent lassée par des dissertations théologiques plutôt longues, et que les démons y remplissaient l'emploi des clowns de nos cirques. Rabelais nous décrit leur costume, qui devait, à peu de différences près, être le même en Belgique aux époques les plus primitives :

« Ces deables estoient tous capparassonnez de peaulx de loups, de veauls et de béliers... ceints de grosses courroies es quelles pendoient grosses cymbales de vaches et sonnettes de mulets à bruit horrifique. Tenoient en main aulcuns bastons noirs pleins de fuzée, aultres portoient longs tisons allumez sur lesquels à chascun carrefour jectoient pleines poignées de parasins en pouldre dont sortoit feu et fumée terrible... »

Les parties des mystères flamands où intervenaient les démons étaient toujours particulièrement soignées, comme costumes et comme accessoires. On ajoutait généralement, comme note comique, au grand supplice des damnés (et des spectateurs), l'émission d'odeurs infectes, — soit d'une façon naturelle rappelant les exploits des pétomanes, soit d'une façon artifi-

cielle, en brûlant du cuir, de la corne, ou du crin, dont on connaît les fumées mal odorantes.

Voici, d'après Schotel, ce que se disaient les spectateurs du temps :

> Nous sommes effrayés lorsque les démons apparaissent et parlent.
> Ils sont si effroyables de visages et ont de si grandes mandibules.
> *T' vel rimpelt van aengste als sy syn aengevloghen in de lufte*
> *Sy versoryden sulk affreuselycke stanck inde dufte!*
> La peau nous plisse (dans le dos) lorsqu'ils volent dans l'air (1), car ils répandent dans l'atmosphère une si affreuse puanteur...

Dans le « Maastrichtsch Paaschspel », ou *Jeu de Pâques de Maastricht*, qui date du xiv[e] siècle, Satan ne joue qu'un rôle assez effacé. Ce n'est que dans le *Jeu des Vierges sages et des Vierges folles*, « het Spel van de Vyf Vroede en Vyf Dwaeze Maegden », qu'il commence à constituer un élément comique, dont la drôlerie devait s'accroître si rapidement.

Dans cette représentation, nous voyons, dès le lever du rideau, la diabolique séquelle de Lucifer et de ses suppôts se réjouir en gambadant des malheurs des humains. Puis apparaît le ciel, et Satan ordonne à ses démons de lui amener les Vierges Folles répudiées par leur Fiancé Céleste. Avant de les livrer, le Christ se tourne vers les spectateurs et se plaint de leur paresse, de leur orgueil, de leur sottise, de leurs bavardages qui occasionnèrent la perte d'un temps précieux qui eût été si nécessaire à leur salut.

« Ici, dit l'auteur, les démons, pleins d'empressement, s'emparent des Vierges Folles et montrent toute la joie que leur procure une capturé aussi agréable. »

C'est par des chorégraphies variées qu'ils montrent leur bonheur :

> *Waeschai ! noijt blyder van alle dagen myn;*
> *Poey ! Poey! Ach! Ach ! ken wyste wat bedryvende zyn*
> *Dan ghenoelic te springen op en neer!*
> Jamais nous n'avons eu un jour plus heureux ; Poey ! Poey ! Ach ! Ach ! Jamais meilleure raison ne s'est présentée de sauter joyeusement en l'air et de retomber en cadence.

(1) On sait qu'à Bourges, dans le *Jeu des Actes des Apôtres*, représenté en 1536, on vit aussi voler « les démons qui apparaissent dans les airs ». Voir à ce sujet G. Cohen : *Histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux français au Moyen-Age* (Paris), 1906, et Soens : *De Rol van het Booze Beginsel*. (Gand, publication de l'Académie royale flamande.)

Dans toute la pièce, l'auteur a soin de ridiculiser les Vierges Folles en leur prêtant des expressions émaillées de vulgarités et de sottises. Leur loquacité fait contraste avec les paroles sensées et rares des Vierges sages. Les premières font penser au proverbe flamand :

Menich isser die gehaet wort van wegen zyn veel clappen.
Beaucoup sont haïes à cause de leur bavardage.

Puis, lorsque « Hoverdie » (l'Orgueil diabolique), personnifiant une des Vierges Folles, revendique la première place parmi ses sœurs, on voit qu'elle commence par l'offrir à l'une d'elles, voulant faire étalage de sa bonne éducation, et espérant que, non moins polie, celle-ci la refusera.

Dans une autre scène comique, « Tydverlies » (Temps perdu) et « Sotte Collacie » (Folle Conversation) chantent très faux les vulgaires refrains des veilleurs de nuit. On sait que ces couplets, qui changeaient à chaque heure, ne brillaient pas par la modestie des expressions et qu'à côté de leçons de morale et de proverbes ils étaient émaillés de sottises.

Ils dépassent si bien la mesure qu'*Hoverdie*, excédée de ces affreuses vocalises, s'écrie :

Genoeg ! Beware me ! Wat een zingen !
Assez ! Qu'on m'en délivre ! Quels chants !

Dans *la Première joie de Marie*, « de Eerste Bliscap van Marie », qui date déjà du xve siècle, nous voyons un démon, Nijt (l'Envie), se réjouir de la faute d'Adam :

Myn mager vel
Dat ic dus na heb liggen verbiten
Es nu soe vrolic, het waent spliten...

Ma peau maigre, dans laquelle j'ai mordu bien souvent [de rage], est maintenant joyeuse, elle menace d'éclater [de joie].

Et le chef des démons, Lucifer, d'ajouter :

Mi selven en can ic niet bedwingen,
Ic sal ut minen velle springen
van bliscepen...
Ic lache dat ic schudde...

Je ne puis me contenir; je sauterais hors de ma peau [de joie]. Je ris que tout mon corps remue en songeant que l'homme est enfin privé de la grâce divine.

Lorsque s'engage le procès de Satan, Lucifer et Nijt trou-

vent une nouvelle occasion de faire rire les spectateurs ; car le juge suprême a condamné l'humanité tout entière et semble la leur livrer comme une proie certaine ; Satan donne aussitôt des ordres pour faire plus de place en enfer, et il commande de forger mille instruments de supplice :

Doet maken alrande instrument,
Van raesters, van craulen en van tangen,
Daer ghi den mensce met selt ontfangen.
Van cupen, van pannen en van ketelen,
Van pecke en van gloeyende zetelen
Om yegelicke na sinen state
't Ontfane : Coninge en prelate,
Al saelter commen, ryf en raf.
Helle maect feeste :
Het wert al onse, beide minste en meeste.

Faites faire toutes sortes d'instruments de torture, des grils, des tisonniers, des pinces, pour recevoir tous ces damnés. Il faut préparer des fourneaux et des chaudrons, chauffer le goudron et le fauteuil en fer rougi pour recevoir, selon leur rang, rois et prélats, nobles et manants. Enfer, faites fête, car tous nous appartiendront, depuis le plus grand jusqu'au plus petit.

Dans *le Jeu de la septième ou dernière joie de Marie*, nous voyons encore Lucifer dans la plus grande exubérance, car cette fois il espère s'emparer, aidé de ses suppôts, de l'âme de Marie.

Plein d'impatience il réunit ses phalanges maudites et donne des ordres :

LUCIFER. — Ici ! Ici ! Démons, lutins (neckers), valets, damnés. Je vous ordonne de venir. Où donc êtes-vous ? Où ? Dites !

LES DÉMONS. — Ici, Maître ! Nous sommes tous ici.

LUCIFER. — Sortez de l'enfer, faux traîtres ! Cuisiniers inutiles ! Vous êtes tous là-dessous, vautrés dans le fumier à vous engraisser comme des pourceaux. Debout, paresseux ; sortez de votre bauge ; que faites-vous là ?

LES DÉMONS. — Nous faisons de notre mieux, Maître ! Nous tourmentons et nous martyrisons les âmes le plus affreusement possible. Nous les rôtissons, nous les faisons bouillir, nous les écrabouillons. (Il nous est impossible de donner la liste complète des supplices énumérés.)

LUCIFER. — Allons ! D'après ce qu'il me semble, vous êtes actifs. Mais il s'agit d'autre chose aujourd'hui. Il s'agit de cette femme, de la Mère de Celui qui, un jour, força les portes de l'enfer. Sa place est ici ! Allez ! prenez-la !

Ici le comique s'accentue. Malgré les objurgations de Luci-

fer qui les excite en criant : « Brue ! Brue ! », les démons n'avancent qu'en se poussant, puis reculent dans une terreur abjecte. Enfin, sur l'injonction énergique de leur chef, ils s'élancent soudain. Mais Michel est là pour rompre leur élan. Il les fait reculer, d'abord par la force de sa dialectique ; puis, le raisonnement devenant inutile, il a recours aux coups. Les horions s'échangent au milieu de clameurs épouvantables, la mêlée est générale, pour finir par le triomphe des anges, les cohortes de l'enfer mordant la poussière.

Dans *le Jeu du Saint-Sacrement de Nieuwevaert*, « *Het Spel van den Heiligen Sacramente vander Nieuwevaert* », les scènes diaboliques deviennent encore plus nombreuses, tout en étant toujours bien motivées.

L'auteur de ce drame religieux, Smekens, nous annonce ces diableries dès le prologue :

Duvelrye sal commen in ons spel,
Hoe dat in den boec soe niet en staet,
Maer ghy mueght bevroeden wel
Dat de duyvels mesten in alle quaet,
Om dueght te beletten es al haer daet
In mensche qualycvaert verbliden
Des zy dit Sacrement benyden...

Si les diableries ne figurent pas dans le Livre (Saint), on peut être assuré qu'en réalité les démons sont toujours présents lorsqu'il s'agit d'empêcher le Bien et de faire le Mal. Car on sait combien ils se réjouissent des malheurs de l'homme et qu'ils jalousent le Saint-Sacrement.

Les démons qui apparaissent dans ce jeu portent des noms expliquant leurs caractères respectifs, tantôt actifs, tantôt passifs. A la première catégorie appartient « Sondich Becoren » (Amour du Vice), à la seconde « Belet van Deugden » (Empêchement au Bien).

Dès le lever du rideau, nous assistons à une querelle très animée entre les démons. Leurs disputes et leurs batailles pour rire sont accompagnées d'un dialogue, en forme de rondeau, émaillé d'injures et de gros mots, parfois intraduisibles, mais qui expose cependant très clairement la situation (1).

Ils déplorent que, malgré la conjuration des démons et des lutins (neckerkens), l'hostie perdue a été retrouvée. Mais leur

(1) Dr P.-H. van Moerkerke (*op. cit.*, pp. 135 et suivantes) et Dr Leendertz déjà cité.

désespoir n'est pas long. Ils espèrent encore aller chercher des âmes dans le monde et les amener en enfer.

> SONDICH. — *Wy sullen noch sielen met craken halen.*
> BELET. — *Wy sullen noch al ons ketels vullen.*
> SONDICH. — *Wy sullen den mensch wel verdullen :*
> *Daer in derven wy niet voer sorgen.*

AMOUR DU VICE.—Nous chercherons encore des âmes avec nos crochets.
EMPÊCHEMENT AU BIEN. — Nous remplirons encore tous nos chaudrons.
AMOUR DU VICE. — Nous affolerons comme par le passé l'homme, et nous ferons tous nos efforts dans ce but.

Ils s'empressent de mettre leur projet en exécution et se rendent auprès de l'avocat Macaire, à qui ils suggèrent de ne pas croire à l'authenticité du Saint-Sacrement retrouvé. Ce rôle ridicule attribué à un avocat nous rappelle combien furent fréquentes au moyen-âge, et même jusqu'au commencement du XIXe siècle, les satires dirigées contre les savants (1).

C'est « Empêchement au Bien » qui exprime de la façon la plus exubérante la joie que lui cause la sottise de Macaire :

> *Ach ! Ach! Ay! ic sal van lachen verwoeden,*
> Ah ! Ah ! Il me fera mourir de fou rire.

Arrivés à l'endroit où l'hostie a été exhumée du sol, les démons, sûrs de leur proie, se querellent à l'avance pour la possession de l'âme de Macaire, qui, croient-ils, ne leur échappera plus. Nouveaux gros mots, batailles, fumées et odeurs infectes.

Mais l'Avocat est enfin convaincu : frappée, par lui, de cinq coups de couteau, l'hostie est là, ruisselante de sang. On lui voit faire des miracles et des guérisons, à la grande rage des démons.

Vaincus, ceux-ci essayeront, disent-ils, de calmer la colère de Lucifer, en lui amenant un grand nombre d'âmes païennes.

Ces âmes païennes sont celles des Prussiens, que l'auteur, peu versé en géographie, appelle aussi des Sarrasins.

> SONDICH. — *De Kerstenen sullen gaen vechten*
> *Thegen de heydene, by den ribben*
> *Dair sullen wy zielen met hoopen hebben,*
> *Om Lucifer te payene. Ach! Ach ! Chay !*
> BELIT. — ... *Waer saelt ghedijen ?*
> SONDICH. — *In Pruysschen merke* (ou *Marke*).

(1) Voir notre *Genre satirique dans la peinture flamande*, 2e édition (Bruxelles, G. van Oest, 1907) et *le Genre satirique, fantastique et licencieux dans la sculpture flamande et wallonne* (Paris, J. Schmit, 1910).

BELET. — *Ghy doet my verblyen*
Om dat de zarasijnen worden gequelt
SONDICH. — *Hier Wouter van Roosbeke es int velt*
Hy salsi cloven tot di tanden.
SONDICH. — Les chrétiens vont se battre
Contre les païens ; par les côtes [du Christ] (1)
Là nous aurons des âmes en tas
Pour consoler Lucifer...
BELIT. — Où cela aura-t-il lieu ?
SONDICH. — En Prusse, dans les Marches (2).
BELIT. — Cela me cause de la joie
De voir les sarrasins tourmentés.
SONDICH. — Heer Wouter de Roosbeke est en campagne
Il va les fendre jusqu'aux dents.

Le combat est très typique. Heer Wouter recommande aux chrétiens de frapper sans se préoccuper du code, ou des règles « regulen » des combats loyaux. — Les païens crient « Mamet ! Mamet » (Mahomet) ; les chrétiens « Jhésus ! Jhésus ». Les Prussiens, comme les démons dans les mystères, jouent un rôle comique un peu ridicule. Dans leurs injures, mêlées de menaces, les trivialités abondent.

Lorsque, écrasé par le nombre, Heer Wouter offre rançon, les païens refusent, disant que les chrétiens périront brûlés à petit feu. — Ainsi, ajoute un loustic, « ils ne mourront pas à cause de leurs pieds froids » (Van voetkouden sterven).

Dans ce péril extrême, le chef des chrétiens invoque avec ferveur le Saint-Sacrement de Nieuwevaert. La scène suivante nous montre que l'hostie miraculeuse a fait merveille. Par le dialogue des démons, on apprend que les païens prussiens ont été exterminés et que leurs âmes, transportées en enfer, ont rempli à en déborder la plupart des chaudrons diaboliques.

SONDICH : — *Wy hebben ghevult den meesten keetele.*
Soe vol sielen, helsche slanghen,
Datter twintich aen dooren hanghen
Ende aen den heyse bicans een duyst.

AMOUR DU VICE. — Nous avons rempli le plus grand de nos chaudrons

(1) Formule de jurement usitée en Flandre au moyen-âge. On y jurait de même par le flanc du Christ, par *sa force et sa vigueur*, ou par ses *boyaux sacrés*. On invoquait aussi les fesses de Mahomet (*Mamets billen*).
(Voir notre *Genre satirique, fantastique et licencieux dans la sculpture*, etc. *Op. cit.*, pp. 77 et 78).
(2) M. G. Cohen, consulté, croit qu'il faut lire « In Pruysschen Marke », expression qu'il faut traduire par la *Marche de Brandebourg*, ce qui explique la campagne dont il est question dans le mystère. Nous partageons cette manière de voir.

d'âmes damnées, vipères infernales, si bien qu'une vingtaine pendent aux anses et près d'un millier aux crochets.

Quand le Saint-Sacrement, à la suite de l'inondation et de l'écroulement de l'église de Nieuwevaert, est mis en sûreté à Bréda, Sondich et Belet finissent le jeu par une terrible querelle ; après une joute oratoire, où les plus grosses injures pleuvent, on en vient aux mains... et la pièce finit par une bataille acharnée aux péripéties les plus merveilleuses et les plus comiques.

Les démons figurent encore plus à l'avant-plan dans le *Jeu de saint Trond* ,« het spel van Sint Trudo », écrit dans la première partie du XVIe siècle par un Dominicain louvaniste, Chrétien Falstraets. Comme dans les tentations de Jérôme Bosch, on y voit se dérouler la vie du Saint qui, ainsi que saint Antoine, fut si terriblement tourmenté par des démons prenant toutes les formes. Les plus acharnés à sa perte sont Baalberith (le démon de la colère) et Léviathan (le démon de l'orgueil). Lucifer, trônant dans l'enfer, ouvre le mystère en injuriant très copieusement, en des vers rimés, et de très originale façon, ses deux serviteurs absents.

Après une centaine de lignes, entremêlées de jurons et d'imprécations, vient l'entrée des démons. Leurs dialogues ne sont pas moins riches en grossièretés, surtout lorsqu'ils s'aperçoivent que celui qu'ils considéraient déjà comme une proie certaine pourrait bien leur échapper. La façon dont ils commentent le baptême du saint est intraduisible ; à peine osons-nous citer ces vers :

BAALBERITH. — *Tes nu wel ghemaeckt.* (C'est bien fait maintenant !)
LÉVIATHAN. — *Ja, tes wel ghescheten.* (Oui, c'est bien chié.)
BAALBERITH. — *Way neefken, dat kraekt.* (Hélas, neveu, cela pète !)
LÉVIATHAN. — *Ja da moeght gy eten.* (Oui, vous pouvez le manger.)
BAALBERITH. — *Ten bay niet ghecreten.* (Rien ne sert de crier.)
LÉVIATHAN. — *Die dieff, die pape.* (Ce voleur ! Ce curé !)

Ils se lancent les injures les plus étranges, surtout lorsque l'on songe qu'elles émanent d'un auteur religieux, appartenant à l'ordre des Dominicains.

A côté de gros mots appartenant au genre scatologique dont nous avons donné une idée, nous notons : sale sorcière, « galgen aes » (gibier de potence), lie des voleurs, « venyn saeyere » (semeur de venin), et, comme nous l'avons vu plus haut, curé

de paroisse « paepe »... On sait qu'à cette époque la jalousie était grande entre les moines et le clergé séculier.

Notre religieux ne dédaigne pas l'ironie satirique.

Lorsque Trond commence la construction d'une église, les deux démons lui conseillent d'édifier plutôt des établissements de plaisir, d'un rapport immédiat plus certain :

LÉVIATHAN. — *Wa ! maeck (liever) een stove !* (Wa ! faites plutôt une étuve, ou bain public), — on sait qu'au moyen âge les étuves étaient assimilées aux lieux de débauche.

BALBÉRITH. — *Ja ! Oft een bordeel.* (Oui ! Ou bien un bordel !)

Satan maintient son autorité hiérarchique par la crainte de châtiments de vidangeurs en délire, dignes souvenirs des grossières farces de couvents d'autrefois.

BALBÉRITH. — Bor ! Vous, Léviathan, vous, l'enfant des cavernes infernales, vous allez encore être mis sous le cul de Lucifer, pour être inondé de matières fécales en punition de votre lenteur au travail.

Et la « belle histoire » de saint Trond finit par la mort du bienheureux, dont l'âme, « sous la forme d'un petit enfant, tout nu, fait comme s'il était vivant » (van een clyn kindeken ghemaeckt oft levende (ware) hiel bloot en naeckt), est transportée au ciel par les anges, malgré la résistance et les cris de rage des démons. Dans leur désappointement, ceux-ci recommencent leurs rixes et leurs querelles jusqu'au moment où Lucifer intervient et les précipite en enfer ; ils y subiront les plus affreux et les plus dégoûtants châtiments, y compris, spécifie-t-il, celui dont il a été question plus haut (1).

N'oublions pas d'ajouter que cette dernière scène de dispute et de rixe devait paraître d'autant plus risible que nos démons y figuraient portant les traces visibles des coups déjà reçus : Balbérith, la tête couverte d'emplâtres et de bandages, et Léviathan, plus mal partagé, sautant péniblement à l'aide d'une béquille, le bras en écharpe (2).

(1) Voir, au sujet de ce châtiment dégoûtant, le travail du Dr J.-W. MULLER : *Over eenige oude benamingen der Hel* (A propos de quelques vieilles dénominations de l'enfer), Album Kern, pp. 257-262. L'Enfer y est désigné par cette périphrase : « Hy sit onder Lucifers staart. » (Il est assis sous la queue de Lucifer.)

(2) Des démons éclopés portant les marques des châtiments infligés par Lucifer se rencontrent souvent parmi les enluminures des anciens manuscrits franco-flamands. Dans une miniature du XIVe siècle, figurant dans le n° 5 de la Bibliothèque de Saint-Omer, nous voyons une scène du *Jugement dernier*, où figurent deux diables, l'un, ayant une jambe de bois et la tête bandée, pousse une brouette qu'un

La « Belle histoire, très merveilleuse et véritable, de Mariken de Nimègue, qui vécut plus de sept ans avec un démon qui la séduisit » (*de Schone historie ende zeer wonderlycke ende waerachtige gheschiedenis van Mariken van Nimmegen, hoe sy meer dan seven jaren met den duvyel woonde en verkeerde*), mérite d'être mieux connue, car elle constitue une peinture des plus curieuses de la vie populaire et religieuse au moyen âge en pays flamand.

Peut-être même ce mystère rappelle-t-il des événements historiques, ce qui expliquerait le réalisme vécu qui s'en dégage. Remarquons, en outre, que le démon, qui est, avec Mariken, le protagoniste du drame, ne porte aucun des noms classiques et connus des suppôts de Satan, mais bien un simple nom d'homme : « Moenen ».

Voici le résumé de ce mystère, qui n'a pas été traduit en langue française jusqu'ici :

Un soir, le démon Moenen trouve la jeune et belle Mariken assise et pleurant amèrement au pied d'une haie épaisse (« onder een groote dicke haghe »), hors de la porte de Nimègue.

Elle a été chassée de sa demeure par une tante marâtre qui, dans une scène terrible, l'avait faussement accusée d'inconduite et de relations répréhensibles avec son oncle, « Heer Ghysbrecht », un prêtre très dévot. La mégère avait terminé ses injures et ses souhaits de la voir en enfer, en faisant des allusions déplacées au sujet de son honneur, « haren magdom » (pucelage), et en lui refusant un lit, ne voulant pas héberger une « papen hoer » (une putain de curé).

Dans son désespoir, Mariken appelle à son secours Dieu ou le diable :

> *Comt nu tot mi ende helpt mi beclagen,*
> *Got of die Duvel, tes mi alleleens.*
> Venez à moi, accourez à ma plainte,
> Dieu ou le diable, n'importe qui.

Tout réjoui de cet appel, l'Ennemi, « qui ne songe qu'à tendre ses filets et à happer avec son crochet les âmes pour leur damnation » (*die altyt zyn stricken ende netten spryt*,

autre tire à l'aide d'une bretelle. Dans l'étrange véhicule sont assis un roi, un évêque et une femme. (Voir la fig. 73 de notre *Genre satirique*, etc., première édition, p. 85.)

hakende altyt na de verdoemenis der zielen), s'approche de Mariken qui, tout d'abord, s'effraie à sa vue. Elle invoque le ciel, qu'elle appelle à son secours :

Hulpt God ! hoc verschrick ick
Wat myns, ick en weet van mi selven nauwelyck
Met dat ick dien menshe ben aenschouwelyck.
Hulpe, hoe flouwelyc vervalt mi therte !
Au secours, mon Dieu, quel effroi !
Où suis-je ? Je vais m'évanouir
Tant cet homme est effrayant.
A l'aide ! comme mon cœur faiblit !

Il n'est pas difficile à Moenen de circonvenir Mariken par de belles paroles. Il lui fait promettre de vivre avec lui et de changer son nom en celui d'Emmeken (Emma), car il lui est impossible de prononcer le sien, qui est aussi celui de la mère du Christ.

Dans cette conversation,ainsi que dans ses actions futures, notre démon a ceci de particulier qu'il semble fort peu se rappeler son origine infernale. Il ne remplit ses fonctions diaboliques que lorsqu'il s'agit de s'emparer de l'âme de la tante d'Emmeken, maudite pour s'être suicidée. Dans un accès de désespoir causé par la perte du parti du jeune duc de Gueldre, la méchante femme s'est en effet coupée la gorge, et Moenen se réjouit de sa damnation (1). Ce qui ne l'empêche pas de faire remarquer au public combien il est insensé de s'attacher outre mesure aux choses de la politique, et de suivre la fortune des princes au point de leur sacrifier la vie. Tout cela, dit-il, au profit de l'Enfer, qui récolte ainsi annuellement, par suite des guerres et des crimes qu'elles occasionnent, des milliers d'âmes.

L'étrange couple vient habiter Anvers, que l'auteur semble si bien connaître qu'il y a lieu de croire qu'il naquit en cette ville. Comme Méphistophélès dans la cave-brasserie d'Auerbach, une des scènes de notre mystère nous montre Moenen assis avec sa belle et mangeant des crevettes dans une taverne du port, où il suscite une querelle qui dégénère bientôt en rixe sanglante.

(1) Nous avons fait remarquer, dans notre *Genre satirique dans la sculpture flamande et wallonne* (Paris, J. Schmit, 1910), que les suicides étaient très rares au moyen âge en pays flamand, et que les suicidés, pour sortir de leur maison, étaient tirés la corde au cou, sous le seuil de la porte, par une espèce de tunnel ; leurs cadavres étaient ensuite pendus aux fourches patibulaires.

Ils demeurent en pays flamand jusqu'au moment où, la nostalgie de sa ville natale survenant, Mariken demande instamment de retourner à Nimègue. Or, il se fait que, le jour de leur arrivée en cette ville, a lieu un pèlerinage et s'organise une grande procession. Dans le cortège religieux figure un char, où l'on joue, en « Wagenspel » (Jeu sur chariot), le mystère de « Mascheroen ».

Nous voyons ici, prise sur le vif, l'influence considérable qu'exerçaient les drames religieux sur le public médévial, et tout spécialement ceux où figuraient les démons et les châtiments des damnés dans l'enfer. On sait que, dans *Mascheroen*, l'avocat de Lucifer ainsi nommé tient tête à la Vierge Marie, qui s'est constituée la protectrice de l'humanité contre les entreprises du Malin.

Emmeken s'émeut en entendant la péroraison de la divine avocate, proclamant : que n'importe quel péché commis par l'homme peut être pardonné, grâce à une contrition parfaite ; que personnellement elle préférerait souffrir les pires supplices plutôt que de voir se perdre une âme, et qu'elle serait prête à revivre l'affreux calvaire que jadis les Juifs lui firent souffrir pour la sauver. La compagne de Moenen est saisie par le remords. Elle comprend que sa vie a été mauvaise et elle désire passionnément obtenir son pardon.

Moenen, troublé, essaie de la dissuader par des arguments fallacieux. Emmeken résiste, si bien que le Méchant, exaspéré, finit par montrer son vrai caractère.

MOENEN. — *Ryst! in aller duvels namen.*
Oft ic draech u ghecoust en ghescoeyt in Cacabo !
EMMEKEN. — *Och Heer ! ontfermt u myns !*
MOENEN. — *Ja ! eest also ?*
Nu hoor ic wel dat achter denken in haer gaet cnaeghen
Tot in't werck der wolcken wil ic se draghen
Toornen hooghe, ende werpen se van boven neder.
Comt se dan te haer selven weder
So heeft se gheluck, die leelycke vrucht
Hier ! Hier ! ghi moet mede in de lucht.

MOENEN. — Venez ! au nom de tous les diables, ou bien, telle que vous êtes, chaussée de bas et de souliers, je vous emporte à Cacabo (?).

EMMEKEN. — O Seigneur ! Protégez-moi !

MOENEN. — Oui ! C'est ainsi ? Je vois maintenant que le repentir la ronge. Je l'emporterai jusque dans les nuages, à la hauteur de plusieurs tours superposées, puis je la jetterai par terre. Si elle en revient, elle aura du bonheur, ce mauvais fruit ! Ici ! Ici ! avec moi, vous irez dans les airs !

Effectivement, Moenen l'enlève « plus haut que les clochers et les maisons » et, de là-haut, il la précipite avec violence dans la rue, espérant lui voir se rompre le cou, « den hals te breken ». Mais Mariken tombe au milieu de la procession devant les pieds de son oncle, le prêtre « Heer Gysbrecht ». De là grand courroux, rage comique de Moenen, qui s'écrie après maintes imprécations :

Minen steert ic bepisse van rechter kwaetheden !
Nu en weet icker gheenen raet teghen.

Je pisse sur ma queue de rage ! Positivement je ne sais plus que faire.

Puis il continue ses doléances :

C'est la faute de ce maudit saint curé (heilighe paepe), ses prières me rendent le chemin dangereux ; si j'en avais le pouvoir, elle serait déjà en enfer.

Mais le diable ne lâche pas si vite sa proie. Il ose réclamer Emmeken à son oncle. Celui-ci, faisant un usage opportun de son pouvoir religieux et des vertus exorcisantes de son bréviaire, prouve à tous que Moenen n'est pas un homme, mais bien un affreux serviteur de Lucifer.

Pour obtenir le pardon de sa nièce, Heer Gysbrecht se dirige avec elle vers Cologne, toujours suivi par Moenen, qui, dans sa colère, leur suscite toutes sortes d'obstacles. Tonnerre, éclairs, vent. Il jette devant eux des chênes et d'autres arbres pour les tuer, ou obstruer leur chemin.

C'est à Rome seulement que Mariken, car celle-ci a repris son nom primitif, reçoit enfin l'absolution plénière de ses crimes par le pape en personne. Sur les conseils du Souverain Pontife, elle ira finir pieusement ses jours dans le couvent bien connu de Maestricht, où elle mourra en odeur de sainteté.

Le jeu de *Mascheroen* (1), qui se trouve si intimement mêlé au mystère de *Mariken de Nimègue*, est aussi mentionné dans d'autres documents de la littérature néerlandaise. Dans le *Merlyn* de Jacob Maerlant, se rencontre un long passage où Dieu, la Vierge et le procureur du diable, « Masceroen », se querellent et se disputent au sujet de la damnation partielle ou totale de l'humanité. Dans le poème : « Dit es van

(1) *Marscheroen* (mascaron) veut dire grand masque. (Voir Worp, *Geschiedenis van het drama... in Nederland*, t. I, p. 39.)

Maskeroen » (Ceci est de Maskeroen), la réminiscence est plus complète. On y remarque même que les adversaires de l'avocat du diable n'agissent pas toujours avec une grande correction, et qu'à plusieurs reprises la force prime le droit.

Les diableries qui accompagnaient ce mystère étaient destinées, comme d'usage, à amuser le public. La note comique nous apparaît surtout dans une scène où *Mascheroen*, la Bible en main, combat Dieu par ses propres paroles.

Doe troc ute sinen poiteniere
Maskaroen ene bibele sciere ;
Hy creet, hi maecte groot ghescal :
« Hoort ! Hemele ! Wat ic spreeken sal » ;
Dat was int Latin, alsic versta.
« Audite cela et terra ! »
Si sweghen al van groote wondre.

Alors Maskaroen tira une Bible de son pourpoint, et, tout en faisant de grands embarras, il s'écria : « Ecoute ciel ! ce que je te dirai : »

Audite cela (*sic*) *et terra !*

C'était du latin, si je comprends bien.

Alors, tous se turent dans le plus grand émerveillement.

L'avocat diabolique cite les paroles mêmes que Dieu prononça après la faute commise par nos premiers parents, dans le Paradis Terrestre, c'est-à-dire : « Que si Adam et Eve mangeaient du fruit défendu, ils mourraient. »

Et l'Ennemi d'ajouter.

Dites ! Oh Justicier ! Dites ! N'est-il pas vrai que vous avez proféré ces mots ?

Le procureur de Satan se montre très expert dans ses sophismes, généralement captieux. Ce genre étant alors fort à la mode, nous en citons un exemple, à titre de curiosité :

Dans son évangile, saint Jean a dit que « le diable est menteur comme son père » (chap. 8, verset 44).

Or, si Dieu est le père du diable par génération, il est menteur comme lui, ce qui est impie. S'il est son père par création, Dieu n'est pas juste, ce qui constitue un autre blasphème. Ainsi le diable n'est pas l'ouvrage de Dieu, et, dans ce cas, personne ne l'ayant fait, il est éternel, etc., etc.

Dans sa lutte oratoire avec Mascheroen, la Vierge Marie passe parfois des moments pleins d'angoisse, car l'arsenal de ses arguments orthodoxes n'est pas toujours suffisamment fourni pour répondre à l'attaque du Malin, si copieusement appuyée de textes bibliques.

Grâce pourtant à l'intervention divine, l'avocate de l'humanité triomphe enfin, et le démon, convaincu d'injustice et de mensonge, doit fuir en enfer, devant la réprobation... et les coups des acteurs et souvent même du public, qui prenait part à l'action finale.

On a pu constater jusqu'ici combien le génie d'invention du démon est pauvre, lorsqu'il s'agit de tenter l'homme et de l'entraîner dans la perdition éternelle. Satan nous apparaît surtout dans ces mystères flamands comme un chasseur primitif et brutal. Accompagné de ses limiers, il s'élance sans détours sur une proie, qui fuit éperdue devant lui. Sa tactique simpliste consiste surtout à affoler sa victime par la terreur qu'il inspire.

Mariken de Nimègue fait exception. Il en est de même du *Miracle de Théophile*, « *Een scone miracel, dat Onze Vrouwe dede ane Theophiluse ende een scone exempel* », qui fut joué avec le plus grand succès sur les scènes religieuses belges, à partir du xve siècle.

Le récit, qui est, croit-on, d'origine grecque, doit être considéré pour ainsi dire comme universel. Déjà au xe siècle, nous le retrouvons dans un poème latin écrit par sœur Hroswitha, religieuse au couvent de Gandersheim, en Saxe (1).

En France, il apparaît dans sa forme dramatique dès le xiiie siècle, grâce au poète Rutebœuf (2). D'après Petit de Julleville il fut aussi joué au xive siècle, notamment à Aunai, en 1384 (3).

Le *Vaderlandsch Museum* nous apprend qu'en 1483 les confrères ou rhétoriciens flamands de Deinze jouèrent : « *Een groet spel van Thehoufeluse* », dont le texte ne nous est malheureusement pas parvenu. Mais le littérateur belge Blommaert en a analysé une autre version, qui constitue une œuvre remarquable.

Nous y voyons une nouvelle incarnation du démon, où son caractère méchant se développe et se déroule en ses replis les plus cauteleux.

Voici le sujet :

(1) Vignon Rétif de la Bretonne : *Poésies latines de Roswith* (Lapsus et conversio Theophili viri Domini). Voir aussi Perk : *Tooneel arbeid eener non uit de X^e euw.*). Amsterdam, 1886, p. 198.
(2) Monmerqué et Michel : *Théâtre français du moyen-âge*, p. 136.
(3) Petit de Julleville : *Mystères du moyen-âge*, t. II, pp. 5 et 120.

26

Théophile était un savant, aussi vertueux que modeste. Lorsque son évêque vint à mourir, on lui offrit le siège épiscopal ; mais, à force d'instances, il parvint à éviter ce lourd fardeau dont il se croyait indigne. De mauvaises langues commencèrent alors à le calomnier, et cela avec une telle insistance que le nouvel évêque le mit en disgrâce et lui fit abandonner ses hautes fonctions ainsi que son entourage.

C'est ici que le Méchant entre en scène. Il développe en Théophile le regret de ne plus jouir de la considération générale. Il montre jusqu'où il aurait pu s'élever, tandis qu'aujourd'hui

Ceux qui jadis le saluaient jusqu'à terre feignent de ne pas le voir :
Die hem te voren neghen tot de erden
Dienen te voren scone groeten...

Comme le démon connaît bien le cœur humain ! Comme il sait choisir la plaie saignante, pour y verser son venin !

Théophile succombe à la tentation.

Il a entendu parler d'un Juif connu comme sorcier. Après de longues hésitations et maintes doléances, dont il fait part au public, il se dirige, à minuit, vers la demeure du maudit, demandant en grâce son aide, dans sa situation désolée.

Le Juif lui promet son concours, mais il doit renier Dieu et l'Eglise, pour se mettre complètement au service de Satan. Théophile consent à tout ; il reviendra à la même heure le lendemain, pour être présenté à son futur maître.

Guidé par le Juif, Théophile se rend au rendez-vous. En chemin son guide lui donne des conseils, notamment celui de ne pas machinalement se signer à la vue des affreux démons qu'il verra entourer le trône de Lucifer, « car celui-ci règne comme un roi sur d'innombrables serviteurs ».

A la vue du parjure, Lucifer feint de se montrer indigné. Comment un chrétien, un prêtre, servant Dieu et la Vierge, ose-t-il se montrer devant lui ? Enfin il lui demande ce qu'il désire.

Le Juif tâche de calmer la colère du monarque infernal, dont les manifestations exagérées devaient paraître plutôt comiques. Il lui promet que Théophile abandonnera la foi chrétienne et deviendra son serviteur. Alors seulement Lucifer promet son appui et s'engage à lui restituer son ancienne puissance.

Mais ayant appris, à ses dépens, que les chrétiens ne tiennent pas toujours leurs promesses, et même les serments qu'ils ont fait au démon (allusion plutôt blessante pour les dévots spectateurs), il lui demande une reconnaissance écrite, scellée en due forme de son sceau.

Ghi sel mi scriven eenen brief
Seldire aendöen den zegel dyn.
Vous m'écrirez une lettre
Et y ajouterez votre cachet.

Théophile remet la lettre cachetée. Puis, selon l'usage, il doit embrasser le démon puant, en signe de vasselage. Cette cérémonie, qui s'exécute non sans répugnance de la part du renégat, devait aussi constituer une scène fort amusante.

Dès le lendemain, l'effet du pacte se fait sentir. L'évêque, revenu à de meilleurs sentiments, fait réintégrer le prêtre indigne dans ses fonctions primitives, et celui-ci commence une vie de péché et de honte.

Cependant arrive ce que Lucifer craignait. Dieu, « qui est miséricordieux » (die goedertieren es), c'est le démon lui-même qui le reconnaît, inspire à Théophile le regret de la perte « de sa noble âme », et nous voici à la scène poignante du repentir.

Le seul rayon d'espoir qui lui reste, c'est l'intervention miraculeuse de la Vierge. Mais comment arracher sa lettre des griffes du démon?

Un jour que Théophile, harassé par les pénitences et les veilles, s'est endormi, la Vierge lui apparaît et laisse doucement tomber dans son sein la lettre fatale, qu'elle vient enfin d'arracher, non sans peine, au démon...

L'histoire finit par la mort édifiante du protégé de Marie, et par une longue, trop longue mercuriale de l'évêque.

Dans les versions françaises du même miracle jouées en Wallonie, nous trouvons ces conseils satiriques donnés par Satan à l'ex-chrétien :

Jamé povre homme n'a(i)meras
Si povre hom sorpris te proie (prie)
Torne l'oreille, va ta voie.
Si aucuns envers toi s'umélie
Repons orgueil et félonie...
(Car) Dousor (douceur), humilitez, pitiez
Et charitez, et amistiez,

Jeûne, fere pénitence
Me mettent grand duel (deuil) en la pance.

Dans ce mystère nous assistons aussi à la lutte tragi-comique de Satan et de la Vierge, lorsqu'elle se met en devoir de reprendre l'écrit :

Rent la charte que du clerc as,
Car tu as fait trop vilain cas.

Mais le Démon, fort de son droit, de répondre sans hésiter :

J'aim mie(u)x assez que l'on me pende !

Alors viennent les menaces, dont la série finit par ces mots :

Et je te foulerai la pance.

Ce n'est que par crainte de cette dernière voie de fait que le démon vaincu rend enfin la précieuse lettre.

On sait que le libretto de ce drame franco-flamand se rencontre non seulement dans la série des miracles français, mais qu'il se retrouve déjà dans ses grandes lignes dans des contes antérieurs, notamment dans le *Mystère du Chevalier qui donne sa femme au Diable*, et même dans la *Farce du Munyer, de qui le diable emporte l'âme en enfer*. La *Fraude pieuse* du XIVe siècle, rappelée par Viollet-le-Duc, à propos des célèbres ferronneries des portes de la cathédrale de Paris, nous montre un artiste, Biscornet, signant également une « charte », où il promet son âme au démon s'il l'aide dans l'exécution de son chef-d'œuvre.

Le même sujet figure aussi dans le théâtre de Calderon. Une entente pareille est conclue entre le diable et l'amoureux *Cyprianus*, qui, ayant souscrit de son sang une reconnaissance, put exercer longtemps sur la terre les pouvoirs surnaturels les plus exorbitants.

Dans une scène d'exorcisme pour rire, d'un « Tafelspeelken » ou « jeu de table flamand », intitulé « Nu Noch » (Et après), où le rôle comique est tenu, comme d'habitude, par un mari berné, battu, et pas content (il finit cependant par avoir le dernier mot, en répondant invariablement « et après » chaque fois que sa mégère l'injurie), nous voyons un jovial curé énumérer une longue liste de démons de tous genres, dont il feint de vouloir délivrer l'homme.

Parmi ceux-ci nous citerons les diables de l'air : « de duvelen die zyn in de lucht » ; les « nachtriders », esprits infernaux qui chevauchent la nuit ; les « neckers » ou esprits des eaux ; les « avontroncken » (1) ou lutins ; les « kaboutermannetjes » ou gnomes ; les « cocketoisen » ou « basilisten», les basilics (?) ; les « mare » ou « nachtmerrien », les démons du cauchemar, tourmentant les hommes pendant leur sommeil ; les « varendevrouwen », les femmes volantes, qui, comme les sorcières, traversent l'espace à califourchon sur un balai ; les « naturken », une variété de ces derniers démons femelles ; les « catten » ou chats, compagnons obligés des maudits, qui dansaient le mercredi, jour néfaste...

La littérature néerlandaise nous a laissé aussi de nombreux portraits du démon, mais parmi ceux-ci la note comique est rare.

La plus belle de ces descriptions se trouve dans l'œuvre de Vondel, dont l'*Adam en exil* (*Adam in ballingschap*) et le *Lucifer* sont encore populaires et joués de nos jours en Néerlande et sur les scènes flamandes de Belgique (2).

Gelyck de klaere dagh in naeren nacht,
Wanneer de zon verzinckt, vergeet met goud te brallen ;
Zoo wort zyn schoonheit, in't zinçken, onder't vallen
In een wanschapenheit verandert...
Comme la clarté du jour se change en une profonde nuit,
Au moment où disparaît le soleil ;
Ainsi, tandis que Lucifer tombe dans l'abîme,
Sa beauté se transforme en une laideur repoussante.
Son rayonnant visage devient un mufle féroce ;
Ses dents, des pointes acérées, faites pour ronger le métal ;
Ses pieds, ses mains, se changent en griffes ;
Les couleurs irisées de son vêtement deviennent une peau noirâtre.
De son dos, hérissé de poils, partent deux ailes de dragon...
Son corps réunit en un seul monstre
Les formes hideuses de sept animaux (les péchés capitaux) :
Un lion plein d'orgueil, un porc glouton et vorace,
Un âne paresseux, un rhinocéros enflammé de colère,
Un singe lascif et sans pudeur, un dragon rongé par l'envie,
Un loup, image de l'avarice sordide...

Cet impressionnant portrait, qui évoque les plus terribles représentations de *l'Enfer* et du *Jugement dernier*, exécutées

(1) On donnait aussi ce nom injurieux aux enfants nés d'une courtisane.
(2) Voir sur ce grand dramaturge néerlandais CAMILLE LOOTEN: *Etude sur le poète néerlandais Vondel.* Thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris (Lille, 1889).

par les grands sculpteurs français primitifs aux époques romanes et gothiques, rappelle, jusqu'à un certain point, le passage connu d'Agrippa d'Aubigné (*les Tragiques*, livre V), qui débute ainsi :

...Un changement estrange
Lui donna front de diable et osta celuy d'ange;
L'ordure le flétrit, tout au long se respend...

Mais nous voilà bien loin du rôle comique du démon dans les mystères. Revenons à la note drôle avec un poète français du XVIIIe siècle, qui consacre au démon ces quelques vers burlesques :

Il a la peau d'un rôt qui brûle,
Le front cornu,
Le nez fait comme une virgule,
Le pied crochu;
Le... fuseau dont filait Hercule
Noir et tordu,
Et, pour comble de ridicule,
La queue au cu.

Cette poésie ultra-légère, attribuée au Bourguignon Bernard Piron, rappelle bien mieux les amusants diables gambadeurs flamands du *Jeu des Vierges sages et des Vierges folles*, ainsi que les joyeux drilles : *Belet*, *Sondich*, *Leviathàn* et *Balberith*, qui déridèrent si souvent les ducs de Bourgogne, lorsqu'ils jouèrent devant eux, à Bruges ou à Gand, les diableries drôlatiques du *Jeu du Saint Sacrement de Nieuwevaert* ou celles du *Mystère de saint Trond*.

LOUIS MAETERLINCK.



PAUL LÉAUTAUD

A LA TOSCANE

—

En ce juillet romain, je pense à a Toscane,
Où partout monte un chœur léger d'allègres voix;
Pays où, librement, l'âme s'élance et plane,
Ciel, dont j'ai contemplé la beauté diaphane;
Sol divin, que mes pieds n'ont foulé qu'une fois.

Je souffrais : sa douceur endormit ma blessure.
Oh, gracieusement, comme elle m'a versé,
Avec son air subtil et sa lumière pure,
Les consolations de sa claire nature
Et les enchantements que donne son passé!

Je me suis promené, pèlerin, dans ses villes
Qui voudraient retenir tous les chanteurs errants :
J'ai longuement songé sur ses routes tranquilles,
Tandis que, dans le soir, du haut des campaniles,
Tombaient les angélus tendres et pénétrants.

J'ai connu la Cité des Fleurs, l'auguste Dôme,
Le fleuve aux quais joyeux, et ces nobles jardins
Dont le vent du matin emporte au loin l'arome.
Dante m'est apparu de loin, puissant fantôme;
J'ai retrouvé l'odeur des temps médicéens.

La paix du Val d'Arno m'était hospitalière :
A Figline, par des matins resplendissants,
Tandis que les grands bœufs soulevaient la poussière,
Je voyais les coteaux fumer dans la lumière,
Ainsi que des autels couronnés par l'encens.

Au cher San Biagio, lorsque la canicule
Triomphe, j'entendais s'abattre les fléaux:
J'écoutais, dans l'ardeur calme du crépuscule,
Se hâter quelque char fou qui tintinnabule,
Ou s'en revenir tard de sonores chevaux.

Devant moi les maisons s'ouvraient familiales,
Car j'étais, pour ces cœurs, l'aède au cœur divin :
Les repas m'attendaient, servis aux fraîches salles;
Et vers moi se tournaient les faces cordiales,
Et les belles chansons naissaient du sombre vin.

Et puis c'étaient les soirs à la caresse immense,
Où l'âme sent une âme autour d'elle frémir,
Où, là-bas,le cyprès, sur la colline pense,
Où l'on voit, au lointain, pesante de silence,
Quelque pâle villa sur les hauteurs dormir...

Je revivrai ces jours passés en Etrurie,
Ces beaux jours, où Florence à moi se révéla;
Et mon âme sera neuve et toute fleurie,
Car vous me sourirez, ô vous Sainte Marie
Del Fiore, vous Santa Maria Novella.

Et, puisqu'il est venu dans sa gloire solaire,
Avec ses longs travaux, le règne de l'Eté;
Afin d'entendre encore battre le grain sur l'aire,
Vite je m'en irai vers la campagne claire,
Au Val d'Arno. C'est là que mon cœur est resté.

Près des fermes, ornant de lierre leurs murailles,
Je reverrai les doux vieillards patriarcaux,
Pleins d'un ressouvenir d'anciennes semailles;
Et j'entendrai les chars, secouant leurs sonnailles
S'en revenir encor dans le soir plein d'échos.

Attachés à mes pas en escortes fidèles,
A ma voix, de nouveau liés, les bruns garçons,
Un moment laisseront tomber leurs ritournelles,
Quand je leur parlerai des choses éternelles,
Avec un doigt tendu vers les purs horizons.

Et, lorsque tout s'efface aux campagnes obscures,
De nouveau, dans l'azur sans lune et sourd des cieux,
Les constellations aux antiques figures
Allumeront pour moi, perçant d'or les ramures,
Leurs diamants vivants, palpitants, glorieux.

Harmonieusement fuira chaque journée :
Puis s'en viendra, pensive et belle, à travers champs,
L'Automne, sous son poids de pampres inclinée ; —
Et les derniers travaux rustiques de l'année
Me feront méditer sur la fuite du temps.

Moissons, accueillez-moi, recevez-moi, vendanges,
Ruches d'or regorgez d'abeilles et de miel :
Que mon âme exaltée abonde en vos louanges ;
Et vous, autour de moi, pareils à des yeux d'anges,
Brillez, beaux yeux toscans, pleins des douceurs du ciel.

LOUIS LE CARDONNEL.

Rome, Saint-Louis-des-Français — juillet 1910.

LA JEUNESSE DORÉE
SOUS LOUIS-PHILIPPE
(DOCUMENTS INÉDITS)

—

ALFRED TATTET

I

Fils et petit-fils d'agents de change (1) qui avaient fait fortune rue de l'Echiquier, où il naquit le 19 novembre 1809, Alfred Tattet habitait, en 1830, rue Grange-Batelière, l'hôtel que son père avait acheté, sous la Restauration, du marquis de Lillers, ancien chambellan de Napoléon, lequel l'avait acheté de M. Bocher. C'est même à cette circonstance qu'Alfred Tattet dut sa liaison avec Charles et Alfred Bocher — leur père ayant continué d'habiter cet hôtel, après l'avoir vendu (2).

La rue Grange-Batelière n'avait pas alors la même configuration qu'aujourd'hui. Quand on y entrait par la rue du Faubourg-Montmartre, elle faisait un coude à la hauteur de la rue Rossini actuelle et débouchait, par un second crochet, au lieu et place de la rue Drouot, entre le boulevard Montmartre et le boulevard de Gand! C'était un des principaux centres d'affaires et de plaisirs, depuis qu'on avait transporté l'Opéra, de la rue Richelieu à la rue Le Peletier, c'est-à-dire depuis l'assassinat du duc de Berry (3).

Le n° 1 de la rue Drouot, autrefois n° 1 de la rue Grange-Batelière, était occupé par l'hôtel de Gramont qui avait appartenu, vers 1820, à M. Morel de Vindé, l'ami de M. et Mme Char-

(1) Charles-Frédéric-Guillaume Tattet, grand-père d'Alfred, avait débuté à la banque Perregaux et reçu en don du premier Consul une charge d'agent de change le 10 juillet 1801. — Son fils, Pierre-Frédéric-Ferdinand, père d'Alfred, fut agent de change du 22 octobre 1817 au 17 septembre 1823. (*Note de M. Eugène Tattet.*)

(2) *Mémoires de Charles Bocher*, t. I, p. 98. — Cet hôtel était situé au n° 15, aujourd'hui n° 11.

(3) On sait que l'Opéra était situé alors sur l'emplacement du square Louvois actuel.

les, et, quelques années après, à M. Fould, banquier (1).

Aux nos 3 et 5 étaient l'hôtel de Choiseul, l'ancien ministre du roi Louis XV, qu'on avait affecté à la direction et à l'administration de l'Opéra.

Au no 2 était l'hôtel Delaage qui, après avoir été habité par Gabriel Delessert, futur préfet de la Seine, et puis par Foucher-Borel, agent de Louis XVIII pendant l'émigration, devint le siège du Jockey-Club.

La Taglioni habita longtemps au no 4, et Viardot au no 13. — Enfin, au no 6, s'élevait l'hôtel d'Auguy, où fut donné, sous le Directoire, le bal fameux des Victimes, et qui, sous l'Empire, fut le Cercle des étrangers. C'était encore une maison de jeu sous la monarchie de Juillet; or, comme Alfred Tattet demeurait presque en face, il arrivait souvent qu'en sortant de chez lui entre deux vins les lions et les dandys, ses camarades, allaient s'y faire décaver.

Alfred Tattet avait d'abord recruté ses amis dans l'industrie et la finance. C'étaient les quatre frères Ternaux, Hippolyte et Alfred Mosselman, Feray, Sallandrouze-Lamornay, Edouard Manuel, les frères Bocher, etc. Mais il était si érudit et si lettré qu'il éprouva très vite le besoin de se créer des relations dans le monde des arts et des lettres. C'est Arvers, son condisciple de l'institution Massin, qui se chargea de le présenter à Alfred de Musset. Celui-ci le mit en rapports avec Guttinguer et Roger de Beauvoir, et puis vinrent à la ronde Achille Bouchet, Victor Roqueplan, Alfred Arago, Florimond Levol, Emile de Girardin, Romieu, Sainte-Beuve, d'Alton-Shée et son jeune collègue à la Chambre des Pairs, le comte Germain, qui, pour rendre plus attrayantes les réunions de la rue Grange-Batelière, ne trouva rien de mieux que d'y amener sa maîtresse, la sémillante Virginie Déjazet.

Et ici qu'on me permette d'ouvrir une parenthèse. Il y a trois ans, quand je publiai les lettres d'amour de Frétillon à Félix Arvers (2), j'ignorais ce détail, que m'apprirent depuis les *Mémoires de Charles Bocher*, et j'insinuai que Félix et Virginie avaient dû lier connaissance dans quelque maison où

(1) C'est même au bout du jardin de l'hôtel de Grammont que fut bâti l'Opéra de la rue Le Peletier. Une partie de ce jardin devint alors une double galerie de boutiques qui conduisait du boulevard à la nouvelle salle.

(2) Voir notre *Alfred de Musset*, t. I, pp. 227 et sq.

l'on faisait la fête. Je ne m'étais pas trompé. Seulement ce n'était ni au *Rocher de Cancale*, ni au *Café de Paris*, c'était tout simplement chez Alfred Tattet. Je ne m'étonne donc plus qu'en 1834 ce dernier ait emmené Déjazet en Italie.

Les compagnons de plaisir de la rue Grange-Batelière, suivant en cela l'exemple de leur amphitryon, avaient pris de bonne heure l'habitude de se repasser leurs maîtresses et de mettre tout en commun, jusqu'à l'argent. Je ne vois guère qu'Alfred de Musset qui, sous ce rapport, ait toujours fait bande à part, encore qu'il ait eu plus d'une fois recours à la bourse de Tattet pour payer ses dettes de jeu. Il faut dire qu'il était capricieux comme une jolie femme et le moins régulier des hommes dans son commerce avec ses amis. Comme l'écrivait un jour Tattet, on ne le voyait « que dans les grandes joies ou dans les grandes douleurs », partant, quand il était heureux ou malheureux au jeu ou en amour. Mais il était si séduisant dans son élégance native, avec sa tête de Chérubin et son petit air cavalier, il savait être si aimable, quand il voulait s'en donner la peine, qu'il était toujours le bienvenu rue Grange-Batelière, à Bury ou à Margency (1). Ces jours-là, il était bien rare que la Muse ne lui soufflât quelques rimes nouvelles, et lorsque, après une chevauchée en forêt, Mme Tattet, la mère d'Alfred, tendait en souriant son album au jeune poète, elle était à peu près sûre qu'il y coucherait de jolis vers. Les stances désolées de *Tristesse* lui vinrent de la sorte, en descendant de cheval, et aussi le sonnet suivant que son frère ne voulut jamais faire entrer dans ses œuvres complètes, de peur d'accréditer sans doute la légende fâcheuse qui les lui avait inspirés :

Qu'un sot me calomnie, il ne m'importe guère,
Que sous le faux semblant d'un intérêt vulgaire,
Ceux mêmes dont hier j'aurai serré la main
Me proclament, ce soir, ivrogne et libertin,

Ils sont moins mes amis que le verre de vin
Qui pendant un quart d'heure étourdit ma misère;
Mais vous, qui connaissez mon âme tout entière,
A qui je n'ai jamais rien tu, même un chagrin,

(1) Bury était la maison de campagne de M. Tattet père ; Margency, le pavillon de chasse ou de rendez-vous du fils. On menait joyeuse vie dans l'une et l'autre. Bury existe encore : il est situé près d'Ermont, dans la vallée de Montmorency.

Est-ce à vous de me faire une telle injustice
Et m'avez-vous si vite à ce point oublié ?
Ah! ce qui n'est qu'un mal n'en faites pas un vice.

Dans ce verre où je cherche à noyer mon supplice,
Laissez plutôt tomber quelque pleurs de pitié
Qu'à d'anciens souvenirs devrait votre amitié.

Ce qu'il y a de singulier dans ces vers poignants, c'est que Musset les composa pour Mme Jaubert, sa marraine ; d'où je conclus que Mme Tattet lui faisait les mêmes reproches. Elle ne l'en aimait pas moins d'ailleurs. Et comment ne l'aurait-elle pas aimé, après tout ce qu'elle savait de lui et tout ce qu'elle en avait entendu dire ? N'est-ce pas à Bury qu'il avait lu pour la première fois *la Coupe et les lèvres*, et cette fleur étincelante de jeunesse et de poésie ne l'avait-il pas ensuite épinglée à la boutonnière de son fils? Cela remontait à 1834. Deux ans plus tard, quand il revint, le cœur saignant, de sa folle équipée de Venise, n'est-ce pas encore à Bury qu'il trouva le réconfort dont il avait si grand besoin? Il avait tout brisé, tout mis en pièces chez lui, en y rentrant, les bibelots, les gravures et les livres. Alfred Tattet fut assez heureux pour le réconcilier alors avec l'art et la vie, en lui faisant accepter une belle épreuve de la *Sainte-Cécile* de Raphaël. Ce sont là des choses qui ne sauraient s'oublier de part ni d'autre. Aussi, longtemps après, à Bury encore, Musset s'écriait-il dans une heure d'allégresse :

Qu'il est doux d'être au monde, et quel bien que la vie!
Tu le disais, ce soir, par un beau jour d'été,
Tu le disais, ami, dans un site enchanté
Sur le plus vert coteau de ta forêt chérie.

Nos chevaux, au soleil, foulaient l'herbe fleurie :
Et moi, silencieux, courant à ton côté
Je laissais au hasard flotter ma rêverie ;
Mais dans le fond du cœur je me suis répété :

— Oui, la vie est un bien, la joie est une ivresse ;
Il est doux d'en user sans crainte et sans soucis;
Il est doux de fêter les dieux de sa jeunesse,

De couronner de fleurs son verre et sa maîtresse,
D'avoir vécu trente ans comme Dieu l'a permis,
Et, si jeunes encor, d'être de vieux amis.

Cependant, si Musset était l'ami dont Tattet se montrait le plus glorieux à juste titre, ce n'était pas celui qui était le plus

près de son cœur. Et Musset le savait bien. « Ne m'appelez jamais illustre, lui écrivait-il un jour, vous me feriez regretter de ne pas l'être. Quand vous voudrez me faire un compliment, appelez-moi votre ami... (1). » Mais l'ami préféré de Tattet se nommait Félix Arvers. Lui seul, depuis qu'ils s'étaient rencontrés sur les bancs de l'institution Massin, était dans ses secrets les plus intimes ; lui seul le tutoyait de tous les camarades; lui seul avait l'oreille et la confiance de ses parents. C'est au point qu'ils lui avaient fait l'honneur de le demander comme parrain de leur fille.

Quand Alfred passait la frontière, et cela lui arrivait chaque fois qu'il enlevait une femme mariée, c'est Arvers qu'il chargeait de ses intérêts durant son absence. Il voyageait même, pour plus de sûreté, sous son nom et avec son passeport — ce qui faillit lui attirer un jour à Naples une histoire assez désagréable. Mais il n'était pas de ceux qu'on prend sans vert. Il était si bon garçon, si entraînant et si joyeux, qu'il se tirait de toutes les mauvaises passes. — « Vous, Arvers, allons donc! J'étais à Massin avec lui, il me semble que je dois le connaître! — N'empêche, Monsieur, que je suis son cousin-germain, voire même que nous nous appelons Félix tous deux ! » — Et pendant qu'il roulait dans la voiture d'Hippolyte Mosselman; pendant que Ternaux, Sallandrouze et Dejean surveillaient les abords du palais de justice, Arvers faisait la navette entre la rue Grande-Batelière et Bury, et manœuvrait si bien qu'il conjurait les foudres paternelles. Et ne croyez pas qu'il se désintéressait, étant en puissance de femme, des choses et des gens qu'il laissait derrière lui. Il continuait de se tenir au courant de la vie parisienne. Il lisait tous les journaux et toutes les nouveautés littéraires, surtout celles qui étaient signées de noms connus, il s'amusait de tous les bruits du boulevard et du théâtre, car s'il n'était pas chiche de son encre, il avait dans Guttinguer le correspondant le mieux informé de Paris. Et lorsqu'il revenait d'Allemagne, de Belgique ou d'Italie, avec ou sans la dame de ses pensées, qui restait, en effet, quelquefois en route, c'est tout juste si l'on ne tuait pas le veau gras à Bury, tant on était heureux de le revoir.

(1) Lettre du 17 août 1838.

Cette vie désordonnée dura environ dix ans. Mais tout a une fin. Un beau jour, on apprit que Tattet se retirait du monde où l'on s'amuse. Il avait encore enlevé une femme mariée, mais cette fois pour de bon, j'entends pour en faire sa maîtresse légitime. Par malheur, la dame appartenait, au regard de la loi, à un Allemand de Francfort qui ne voulut point se prêter à la combinaison, au moyen du divorce. En sorte que, après une fugue de plusieurs mois, comme ils ne pouvaient vivre maritalement à Paris sans risquer d'être appréhendés au corps, nos amoureux prirent le parti d'aller se cacher dans la forêt de Fontainebleau. Ce fut un gros événement sur le boulevard de Gand. On en parla longtemps chez Tortoni, au Café de Paris, au bal Mabille et chez les Frères-Provençaux. Mais il était pour l'heure si bien enjôlé, dominé, conquis, que rien n'empêcha Tattet de donner suite à son projet de retraite. Et ce fut chez l'ami Guttinguer, dans sa maison des Lilas, à Courcelles, que tous les camarades se réunirent au mois de mai 1843 pour lui faire leurs adieux. On connaît le beau sonnet que Musset lui dédia à cette occasion :

Ainsi, mon cher ami, vous allez donc partir !
Adieu ; laissez les sots blâmer votre folie,
Quel que soit le chemin, quel que soit l'avenir,
Le seul guide en ce monde est la main d'une amie.

Vous me laissez pourtant bien seul, moi qui m'ennuie.
Mais qu'importe? L'espoir de vous voir revenir
Me donnera, malgré les dégoûts de la vie,
Ce courage d'enfant qui consiste à vieillir.

Quelquefois seulement, près de votre maîtresse,
Souvenez-vous d'un cœur qui prouva sa noblesse
Mieux que l'épervier d'or dont mon casque est armé ;

Qui vous a tout de suite et librement aimé,
Dans la force et la fleur de la belle jeunesse,
Et qui dort maintenant à tout jamais fermé.

II

J'ai visité tout récemment, par une belle journée d'été, en compagnie de Georges d'Esparbès et d'Aristide Marie, le distingué biographe de Célestin Nanteuil, la maison dite la Madeleine, où Tattet passa les dernières années de sa vie. Elle est bâtie sur la lisière de la forêt de Fontainebleau, du côté de

Samois dont elle dépend, au penchant d'un coteau qui regarde la Seine, presque en face de la petite chartreuse de Valvins, où mourut Stéphane Mallarmé.

Cette maison, qui fut à l'origine un simple pavillon de chasse, a une histoire assez intéressante.

Après avoir fait partie du domaine privé du roi Charles X et de la liste civile de Louis-Philippe, elle fut réunie au domaine de l'Etat par un décret du gouvernement provisoire du 18 avril 1848. Mme Hamelin, l'ancienne merveilleuse du Directoire devenue la confidente de Chateaubriand, en fut locataire pendant qu'elle était aux gages de Montrond, cette âme damnée de « Paillasse-Talleyrand », comme elle disait. Berryer l'y visita plus d'une fois en se rendant à sa propriété d'Augerville, et elle y a écrit un certain nombre de lettres extrêmement piquantes que M. André Gayot a eu la bonne fortune de découvrir. Mme Hamelin se plaisait beaucoup à la Madeleine ; elle adorait ce coin de l'Ile-de-France et en parlait avec autant de charme et d'enthousiasme que Mme de Sévigné décrivant les Rochers :

« Cette nouvelle route, disait-elle le 19 octobre 1840, est une suite de Téniers, c'est la nature verte encore, mais ivre des vendanges ; la vapeur traverse tout, vit avec ces charmants cottages ; c'est un million de fois plus joli que tout ce que l'Angleterre offre de plus joli, surtout par la variété inouïe des aspects, et ce mot variété n'existe pas dans l'empire britannique, mais ils font bien les traités et paraissent encore plus habiles que Paillasse-Talleyrand. Donc on arrive à Corbeil, on traverse à l'instant le dernier champ de bataille choisi par Napoléon pour défendre sa France, l'on admire cette admirable position, unique en France, dit-on, avec laquelle il pouvait reformer son armée, défier l'Europe, puis l'attaquer et la vaincre encore. Raguse donna quittance pour solde, et, ma foi, ce compte est bon pour eux.

« Après ce terrible spectacle des plaines d'Essonnes, vous traversez les belles futaies de Fontainebleau et vous voilà à la Madeleine, devant une matelotte ou des perdreaux...

« Nous avons ici un éclat, une fraîcheur, un air vivifiant qui sèche les larmes en caressant les joues. Les soirées surtout sont radieuses, tant la rivière, la lune, la futaie font assaut

d'enchantements! O belle Patrie! toi seule étais digne du lumineux passage de Napoléon (1). »

Mise en vente par l'administration des Domaines, sous la présidence de Louis-Napoléon, la Madeleine fut adjugée, le 13 juin 1851, à Alfred Tattet, qui l'habitait depuis le départ de Mme Hamelin.

Je ne garantis pas que le paysage soit resté le même, en tout cas j'aperçois sur les coteaux des maisons blanches et rouges qui ne sont pas du temps, et la Madeleine n'avait certainement pas l'aspect bourgeois qu'elle présente aujourd'hui. Les deux ailes dont on l'a flanquée et alourdie n'existaient pas. C'était un petit pavillon, de style dix-huitième siècle, composé d'un rez-de-chaussée et d'un étage mansardé, dont la porte, du côté de la forêt, s'ouvrait au ras du sol, et dont les fenêtres, du côté de la Seine, donnaient sur un jardin à la française encadré de charmilles. Les communs et les écuries étaient dissimulés derrière un rideau d'arbres. Le principal, d'aucuns diraient l'unique agrément de cette maisonnette, était le voisinage de la forêt et le coup d'œil admirable dont on jouit sur la Seine. Elle arrive, à la hauteur de Samoreau, dans un tournant d'une courbe molle, s'attarde à caresser ses berges plates ou bien encore à respirer la fraîcheur que les grands bois répandent sur elle, et puis elle passe, avec un léger froufrou de robe traînante, entre la Madeleine et les hameaux épars de Vulaines et de Valvins, pour se perdre, au-dessous de Samois, dans un bruit lointain de guinguettes ou de coups de filets plombés tombant sur l'eau.

C'est évidemment ce ravissant spectacle qui avait enchaîné Tattet à cette rive, car il aimait trop les arts pour ne pas aimer la nature. « Quelle belle chose, écrivait-il un jour, en contemplant la mer, de la terrasse du chalet de Guttinguer, que d'avoir encore au fond du cœur un petit coin intact qui s'ouvre à ce qui est grand ! » Mais il n'était pas homme à se contenter de la vue des choses, il voulait en jouir de toutes les façons, aussi son premier soin fut-il d'embellir l'intérieur de la Madeleine. Les murs étaient à peu près nus, quand il en devint propriétaire ; il appela un peintre décorateur qu'il chargea de peindre sur les panneaux blanc et or de son petit salon, dans un encadrement de style Empire, les figures des

(1) Publié par M. André Gayot dans *le Gaulois du dimanche*, des 10-11 avril 1909.

neuf Muses, afin que, lorsqu'il leur plairait de venir le voir, Arvers, Guttinguer et Musset se crussent chez eux au milieu d'elles.

Mais ils n'attendirent pas qu'il fût installé à la Madeleine pour le visiter à Fontainebleau. Ils vinrent le voir souvent, dans les premiers temps surtout, pour l'habituer à sa vie nouvelle. Et si, à la longue, ils espacèrent un peu trop leurs visites, ce ne fut jamais par indifférence, oh! non ; ils n'étaient pas de ceux qui laissent pousser l'herbe sur le chemin de l'amitié. Mais Guttinguer n'était plus jeune, quoique toujours vert. Les quatre heures de chemin de fer qu'il y avait de Paris à Fontainebleau, aller et retour, avaient fini par l'importuner. Sans compter qu'il habitait plus souvent à Saint-Germain qu'à Paris. Et quant à Musset, il avait pour excuse que, lorsqu'il n'était pas au lit, son médecin l'envoyait dans les Vosges. Nous avons même quelques lettres de lui, datées de cette époque, qui prouvent que, de loin comme de près, le souvenir de Tattet ne cessait de le poursuivre.

Oui, mon cher, lui écrivait-il de Mirecourt le 28 mai 1845, je suis dans les Vosges, et vous pouvez dire en songeant à moi : « Epinal, Vosges, Epinal », en toute vérité, car, grâce à l'amabilité du préfet et aux avances flatteuses des indigènes, je voltige de-ci et de-là, en attendant que l'eau de Plombières soit chaude. Je suis un papillon de mairies, une Joconde d'arrondissement, je dîne avec des principaux de collège et même des inspecteurs généraux, l'unique gendarme des bourgs circonvoisins se découvre devant ma boutonnière, je suis fêté partout, on m'offre de la bière. Je ne sais pas encore ce qu'en pensent les dames, attendu qu'il n'y en a pas. Çà et là quelques potirons affectent bien la forme humaine, mais c'est une contrefaçon lorraine. J'ai vu à Lagny, près Paris, une assez jolie maîtresse de poste, et quelques volées de grisettes à Nancy (le hussard y respire).

Entre tous les pays que j'ai visités, la Champagne partout m'a ravi, ou du moins la moitié de la Champagne. Je ne sais qui l'a surnommée *pouilleuse*, mais c'était un grand géographe. La langue n'a point d'autre mot, il n'y a point d'équivalent, lorsqu'on regarde avec délices ces belles plaines de sable et de craie, cette nature *luxuriante* d'échalas, ces oriflammes de toiles de blanchisseuse, et ces habitations charmantes qui saluent le passant en attendant qu'elles tombent, ces clochers pleins d'urbanité qui semblent toujours prêts à ôter leurs toits pour vous faire accueil. Napoléon est inexcusable d'avoir piétiné sur ce beau pays avec ses escadrons crottés ; ce

devrait être le théâtre choisi par un romancier d'outre-mer pour une pastorale à la crème : deux amants persécutés, par exemple, se donnent un rendez-vous clandestin au milieu de cette contrée pittoresque. Où trouver un endroit propice pour se dérober aux yeux des jaloux? Point d'arbres, pas un buisson à six lieues à la ronde ; les toiles de blanchisseuse sont à jour. La campagne est plate comme une écuelle ; avec une lorgnette de poche on voit depuis la cathédrale de Strasbourg jusqu'à Notre-Dame. Que faire ? Ils se couchent à plat ventre dans un sillon parfaitement chauve et se récitent un chapitre de Balzac. Voilà, je crois, une situation.

Sérieusement parlant, j'aurais mauvaise grâce à me moquer de ces braves gens qui me reçoivent à merveille. Je suis ici d'un calme incomparable, chose dont j'avais grand besoin. Si peu que je voie, je vois du nouveau. Ce ne sont pas, du moins, les mêmes bottines, les mêmes tailleurs, ce sont d'autres Buloz, des Gerdrez différents (1), des protes qui ne m'impriment pas, des créanciers à qui je ne dois rien. Ce spectacle innocent me rafraîchit beaucoup. Mon argent se réjouit de m'appartenir. Du reste, je suis d'une sagesse exemplaire.

Adieu, cher Alfred, présentez mes respects à Madame, d'abord, puis à M. le comte (2), à Mlle Jeanne (3) ; on me dit que je trouverai à Plombières (si j'y vais) plusieurs genres de sylphides. Si j'y découvre, par hasard, l'objet qui doit me fixer pour la vie, je vous en ferai part sous le sceau du secret avant que tout le monde le sache. Ecrivez-moi à Mirecourt.

À vous.

ALFRED DE MUSSET (4).

Au mois de septembre suivant, Musset était de retour à Paris, et voici la nouvelle lettre qu'il adressait à Alfred Tattet.

Merci, mon cher ami, de votre exactitude et de votre obligeance. Je ne puis que vous répéter ce que je vous ai dit. Il est clair que la postérité vous bénira,

Pour ce qui est d'aller vous voir, je n'ose dire que le diable s'en mêle, cela y ressemble pourtant beaucoup. Je viens de finir un tout petit proverbe (5) pour le puissant Buloz, après quoi j'avais noté sur mes tablettes, *id est caput meum*, que j'irai galoper avec vous. Voilà maintenant que le mari de ma sœur (entre nous soit dit) arrive mercredi, or vous comprenez

(1) Gerdrez était le caissier de la *Revue des Deux-Mondes*.
(2) Le comte Audréani, sans doute, qui fut légataire universel d'Alfred Tattet.
(3) Fille de Tattet.
(4) Cette lettre que nous a communiquée M. Eugène Tattet ne figure pas dans la *Correspondance d'Alfred de Musset* que nous avons publiée en 1907.
(5) *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.*

Que ma présence en robe est ici nécessaire.

C'est cependant une chose comique que nous soyons toujours si près l'un de l'autre avec la meilleure envie de nous voir et que nos verres se cassent dès que nous voulons trinquer.

Je vais faire une nouvelle très courte pour Véron. Je comptais la faire à peu près chez vous. C'eût été facile, attendu que je travaille maintenant à la papa, comme une personne naturelle. Après avoir été une vache enragée, je suis un honnête bœuf dans son sillon. Mais foin ! comme dit Molière.

J'ai pensé que, ne pouvant partir d'ici cette semaine, je pourrais du moins partir l'autre. Encore foin ! car il est probable que je serai obligé alors d'aller aux répétitions de l'Odéon et de veiller à mon fiasco. Tout le monde dit que ce sera charmant, délicieux, etc., etc... Seul, contre tous, fort du passé, et ne doutant pas de l'avenir, je compte héroïquement sur les pommes cuites (1).

Ma petite *prima dona* a décidément une paire d'yeux magnifiques. Elle a dix-neuf ans. La connaissez-vous ? Elle a été célèbre sous son vrai nom de Planat, devenu Naptal par manière d'anagramme au théâtre Castellane. Que Dieu me préserve de ses yeux, car elle demeure dans ma propre maison, au-dessus de ma tête, c'est beaucoup trop près. Voyez un peu quelle niche du hasard.

Et donc, pourtant au milieu de tout cela, il faudra que je m'échappe d'une façon quelconque et que j'arrive chez vous la bride sur le cou, quand ce ne serait que pour vous demander à déjeuner, et m'en revenir. Vous me donnerez bien quatre œufs sur le plat et une poignée de main. Ainsi je ferai une escapade. Je vous apporterai ce que vous me demandez. Le nom du dessinateur qui doit me dessiner m'est inconnu, attendu que M. Arsène Houssaye, qui m'a fait proposer la chose, a laissé le choix à ma disposition et que je l'ai remis à la sienne (2).

Adieu, cher ami, remerciez Madame de ce que vous m'avez dit d'aimable de sa part et veuillez me garder tous deux une petite place au coin de votre feu, que je ne veux céder à personne.

A vous.

ALFRED DE MUSSET (3).

Mais le diable s'en mêlant, comme il disait, Musset n'occupa désormais que de loin en loin cette place, dont il paraissait si jaloux, au coin du feu de ses amis. D'abord, à quelque

(1) On sait que Bocage avait eu l'idée de monter *le Caprice* et que, pour une cause ou pour une autre, ce projet n'aboutit pas.

(2) Il s'agit du portrait de Musset qui parut dans *l'Artiste* sous la signature de Riffaut.

(3) Cette lettre m'a été communiquée comme la précédente par M. Eugène Tattet.

temps de là, pour un bon conseil qu'il prit assez mal, il eut une petite querelle avec Tattet, qui jeta du froid dans leurs rapports; puis il tomba malade de nouveau, et, à peine remis, il fut accaparé par les répétitions du *Caprice* que Buloz s'était avisé de monter à la Comédie, non plus avec les beaux yeux de Mlle Naptal, mais, ce qui valait infiniment mieux, avec le talent et la grâce incomparables de Mme Allan, retour de Russie.

On sait que *le Caprice* alla aux nues (1), malgré les prévisions pessimistes de son auteur. Car, depuis la tentative avortée de Bocage à l'Odéon, Musset était resté convaincu que ce petit chef-d'œuvre ferait four au théâtre. On jugera de la surprise que lui causa son succès, en lisant la lettre que Paul de Musset écrivait à Tattet, quinze jours après la représentation :

12 décembre 1847.

Mon cher Alfred,

Mon frère vient d'être malade, et j'en suis convalescent. C'est ce qui nous a empêchés tous deux de vous écrire. Il va bien à présent et fait des projets de travail. Nous verrons s'il se tiendra parole à lui-même. Vous avez bien raison d'appeler alouette rôtie ce qui lui tombe du ciel en ce moment.

Le succès est complet et durera longtemps. On parle beaucoup de ce charmant petit acte. Tout Paris y passera. Ce garçon-là a un bonheur étonnant ; l'actrice est parfaite, et elle apporte au théâtre une grâce aussi nouvelle que la pièce même. Le hasard et les hommes sont aux pieds de mon frère. Il n'a qu'un ennemi, un seul, mais implacable.

Je comprends parfaitement ce qui a dû se passer dans votre discussion, quelle en a été la cause et comment votre impatience légitime et vos avis ont été reçus. « J'en ai sur moi copie », comme dit l'Intimé. Mais le personnage a oublié cela, je n'en doute pas, et il est actuellement charmant, et lui-même il répondra probablement un de ces jours à Mme Tattet (2).

Lorsque j'aurai le plaisir de vous voir à Paris, je vous dirai *aussi*

(1) La première représentation du *Caprice* eut lieu le 27 novembre 1848. Sur la genèse de cette pièce, voir les *Lettres d'amour d'Alfred de Musset à Aimée d'Alton*, librairie du *Mercure de France*, 1910.

(2) Mme Tattet, pour mettre fin à la brouille des deux amis, avait écrit une gentille lettre à Musset, qui lui avait répondu :

« Madame, je vous demande pardon d'avoir eu un petit accès de susceptibilité. Mais il m'est impossible de le regretter, puisqu'il m'a valu votre charmante et excellente lettre. Je vous supplie d'oublier ce que j'ai pu dire, mais veuillez croire que je n'oublierai pas ce que vous y avez répondu. » (*Lettre inédite.*)

entre nous les véritables motifs qui m'ont privé de l'agréable partie dont j'avais fait le projet l'automne dernier. Vous ne les trouverez que trop bons. Mais je ne veux pas pour cela renoncer à aller à Fontainebleau. J'attends ma belle et je la trouverai.

Je vous plains de toute mon âme d'avoir la goutte et surtout de la suivre des yeux allant d'une jambe à l'autre. Quoique je ne connaisse point cette tristesse détestable, je m'en fais une idée peu agréable et et je sympathise avec le patient. Au milieu de vos ennuis bien réels, vos Dieux alors, quoi que vous en disiez par modestie, sont bien précieux et vous en devez bien sentir le prix. Un petit intérieur tranquille et commode, une femme charmante, quelques amis auprès de vous, de jolis enfants, ne sont-ce pas là les mots qu'on trouve dans toutes les peintures du bonheur? Il n'y a de trop que la goutte, mais elle se lassera d'habiter chez vous et s'en ira ailleurs.

Il faut que vous veniez à Paris, voir ce gentil *Caprice*. Mon frère avait envie, la veille de la première représentation, de vous envoyer une loge à Fontainebleau. Depuis que j'ai reçu votre lettre, je regrette bien plus qu'il n'ait pas exécuté cette bonne idée. Si vous venez, arrangeons-nous pour aller au théâtre ensemble. J'aurai du plaisir à voir comme vous jouirez de ce bijou?

Le linceul de brouillard qui nous enveloppe n'engage pas beaucoup à chevaucher à travers la forêt; c'est le tour des campagnards à venir voir leurs amis de la ville.

Tout à vous.

PAUL DE MUSSET (1).

Ainsi Alfred Tattet n'avait pas été invité à la première représentation du *Caprice!* Ne vous pressez pas d'en conclure que Musset boudait encore. Non, puisque son frère vient de nous dire qu'il avait eu envie, la veille, de lui envoyer une loge. Mais évidemment il s'était ravisé, de peur de le déranger pour un four. Et Tattet, qui connaissait son homme et ses préventions à ce sujet, avait été si peu froissé de ce qu'il aurait pu considérer comme un manque d'égards qu'en apprenant le succès du *Caprice* il avait félicité l'auteur de cette alouette qui lui tombait toute rôtie du ciel.

Ce ne devait pas être la dernière. Dans l'espace de quelques années, Musset vit, en effet, jouer au théâtre trois ou quatre de ses proverbes qui lui furent autant d'alouettes rôties. On pense bien que ses amis en eurent leur part. Il avait souffert trop longtemps de ne pouvoir leur rendre à son gré leurs

(1) Cette lettre a été publiée par M. J. Hanoteau, dans le supplément littéraire du *Gaulois*, du 6 juillet 1910.

politesses, pour ne pas se rattraper à présent qu'il était riche, ou du moins qu'il gagnait de l'argent.

Les journaux de l'époque ne soufflent pas mot de certain dîner au *Café de Paris* où, sous couleur d'arroser ses nouveaux lauriers (on venait de jouer, dans les salons de Pleyel, *On ne saurait penser à tout*) (1), Musset mit les petits plats dans les grands. Mais Ulric Guttinguer, qui était de toutes les fêtes, nous a conservé dans ses *Mémoires* inédits le menu de ce dîner (2) et les noms des convives. Il y avait là, autour du poète des *Nuits*, la fleur des pois du boulevard de Gand, à savoir : Tattet, Guttinguer, Roger de Beauvoir, Félix Arvers, Chaudesaigues, Véron, d'Alton Shée, Roqueplan, Béquet, Mosselman et Alfred Arago. « Les douze apôtres ! » dit Ulric qui, pour notre édification, ajoute : « Il ne manquait que Belgiojoso, qui avait fui en Italie. »

On s'en aperçut au champagne, quand, après les toasts, Roger de Beauvoir, dont la voix grêle était couverte par la fumée du vin, se leva pour chanter un boléro andalou de la composition de Musset. Où Belgiojoso eût triomphé, Roger de Beauvoir ne réussit qu'à faire regretter le prince *beau et joyeux*. Cela n'empêcha pas les convives de reprendre chaque couplet en chœur.

Voici ce boléro, qui n'a pas été recueilli dans les œuvres de Musset :

Nous venions de voir le taureau,
Trois garçons, trois fillettes.
Sur la pelouse, il faisait beau ;
Et nous dansions un boléro,
Au son des castagnettes :
Dites-moi, voisin,
Si j'ai bonne mine,
Et si ma basquine,
Va bien, ce matin.

(1) Ce proverbe fut joué au profit des pauvres, le 3 mai 1849.
(2) Voici le menu de ce dîner.

Potage à la tortue
Truite saumonée essence d'écrevisses
Cailles désossées en caisse
Faisan rôti bardé d'ortolans
Petits pois à la française
Sorbets au marasquin
Fromages, et fruits de la saison
Vins :
Johannisberg glacé, Clos Vougeot, Chypre de la Commanderie,
Champagne.

Vous me trouvez la taille fine ?...
Ah ! ah !
Les filles de Cadix aiment assez cela.

Et nous dansions un boléro.
Un soir, c'était dimanche,
Vers nous s'en vint un hidalgo
Cousu d'or, la plume au chapeau,
Et le poing sur la hanche :
Si tu veux de moi,
Brune au doux sourire,
Tu n'as qu'à le dire,
Cet or est à toi.
— Passez votre chemin, beau sire...
Ah ! ah !
Les filles de Cadix n'entendent pas cela.

Et nous dansions un boléro,
Au pied de la colline.
Sur le chemin passa Diego,
Qui pour tout bien n'a qu'un manteau
Et qu'une mandoline :
La belle aux yeux doux,
Veux-tu qu'à l'église,
Demain, te conduise
Un amant jaloux ?
— Jaloux ! jaloux ! quelle sottise !
Ah ! ah !
Les filles de Cadix craignent ce défaut-là (1).

Le dîner finit sur cette chanson ; mais on sait qu'il n'y a pas de belle fête sans lendemain. Avant de se séparer, les « douze apôtres » se donnèrent rendez-vous le dimanche suivant à Fontainebleau, et le jour venu personne ne se fit excuser. Or, voilà qu'au moment de se mettre à table, Guttinguer, qui était superstitieux comme un Breton, quoique Normand, remarqua qu'on était treize à table, par la grâce de Mme Tattet, qui présidait, et dit tout haut, moitié riant, moitié sérieux :

— Mes amis, j'ai une triste nouvelle à vous annoncer : quelqu'un de nous s'en ira cette année.

— Où çà ? oiseau de malheur ! demanda Roger de Beauvoir.

— C'est une idée, repartit Roqueplan, si l'on tirait le pays au sort !

(1) Ce boléro a été publié pour la première fois dans *le Magasin de Librairie*, de l'éditeur Charpentier, tome III, 9e livraison, année 1859. La musique de Clapisson, membre de l'Institut, n'a pas été signalée par M. Maurice Clouart dans la *Bibliographie des œuvres d'Alfred de Musset*.

— Pourvu que ce ne soit pas chez le diable ! s'écria Musset (1).

Un an après on enterrait Félix Arvers.

Depuis quelque temps il souffrait d'une maladie de la moëlle épinière, et, comme s'il avait eu le pressentiment de sa fin prochaine, Tattet lui écrivait à cette époque :

« J'apprends des morts de tous les côtés. Hier, c'était Mme Carron qui allait retrouver son homonyme ; c'était cette pauvre Mme Vallier, cette ancienne amie de la famille ; aujourd'hui c'est la mère de Sallandrouze et bien d'autres. Notre tour viendra bientôt sans doute, et c'est pour cela qu'il ne faut pas trop nous perdre de vue, et que je saisirai toutes les occasions qui se présenteront de te presser les mains et de te répéter que je t'aime du fond de mon cœur (2). »

Dans la bouche de Tattet, cette bouffée de sentiment était absolument sincère, et je ne sais rien de plus touchant que les témoignages d'affection qu'il prodigua à Félix Arvers durant les dernières semaines de sa vie. Tant il est vrai que chez les âmes bien nées la débauche n'entame pas le fonds de tendresse.

La perte inopinée de cet ami si cher fit donc un grand vide dans l'existence de Tattet, mais il avait heureusement, pour s'en consoler et le remplir, de beaux enfants et une femme charmante.

Nous avons vu que la goutte, en le privant de l'usage de ses jambes, le retenait souvent à la maison. Il fut un temps où il aurait supporté malaisément cette infirmité. A présent qu'il avait trouvé dans sa femme une autre Sœur Marceline, il prenait son mal en patience.

« Mon pauvre vieux, mandait-il à Arvers au mois de septembre 1850, je ne suis plus heureux décidément que dans ma maisonnette que je ne quitterai guère plus, à ce que je vois. Fini des voyages et des déplacements !

« Cela n'est bon que lorsqu'on est jeune, curieux, avide d'émotions nouvelles et de romantiques aventures. A mon âge il faut rester dans le nid que l'on s'est fait et ne pas lâcher la proie pour l'ombre, comme le chien de la fable. »

(1) *Mémoires* inédits de Guttinguer. Ces Mémoires sont en ma possession.
(2) Lettre du 18 mai 1849.

Quand Tattet écrivait ces lignes, il n'avait guère que quarante ans, mais il était plus vieux que son âge, ayant brûlé, comme on dit, la chandelle par les deux bouts. La goutte, qui ne pardonne pas, lui fit expier durement ses excès de toute sorte. Il mourut dans d'atroces souffrances, le 4 novembre 1856, neuf ans jour pour jour après son père.

C'était le deuxième anneau qui se brisait dans la chaîne de vie de la Jeunesse dorée. Sept mois après, Alfred de Musset rompit le troisième. On connaît son mot : « Tattet m'appelle, je ne tarderai pas à le rejoindre. » Mais ils ne devaient pas reposer dans le même cimetière. Alfred de Musset repose dans la grande nécropole de Paris, qui, à certains jours, est aussi bruyante que le boulevard. Tattet est enseveli dans le petit cimetière de Samois. « Cache ta vie », dit le sage. Ce joyeux viveur s'est borné à cacher sa tombe, mais il ne pouvait choisir un endroit plus retiré et plus tranquille. On accède à ce petit cimetière, comme aux belles maisons de campagne, par une allée ombreuse qui invite à y entrer. C'est vraiment la maison du silence. On n'y entend tout le jour que le chant des oiseaux dans les cyprès, et l'herbe par endroits est si haute qu'elle assourdit le pas de ceux qui viennent prier.

La tombe d'Alfred Tattet est au bout de la première allée à droite au milieu d'un bosquet de fusains taillés aux ciseaux, d'où s'élance une grande croix de pierre blanche. Autour de cette croix, disposées en forme d'étoile, se dressent cinq pierres tombales dont une plus petite recouvre le corps d'un enfant. Tattet dort au milieu des siens, comme un bon père de famille, et la façon dont son enfeu est entretenu prouve qu'il y a quelque part des âmes qui gardent pieusement son souvenir.

LÉON SÉCHÉ.

LE BUSH AUSTRALIEN
ET SON POÈTE

I

LE BUSH AUSTRALIEN

Hier encore, nous étions condamnés à ignorer de l'Australie précisément tout l'essentiel : ses façons de sentir et de penser. Voyageurs et savants ne pouvaient nous donner que des impressions, ou des faits. Pour connaître l'âme australienne, si voisine encore, mais déjà distincte de l'âme britannique, il nous manquait des documents vivants, et vécus : l'œuvre de quelque artiste qui fût australien.

Le premier mérite d'Henry Lawson (1), ouvrier des villes et chemineau du bush, c'est de nous mettre enfin, par ses poèmes et ses contes, en contact personnel avec sa race.

En Australie, où les préoccupations économiques et politiques occupent la première place, on a surtout vu en Lawson le fougueux poète socialiste et patriote. En Angleterre, c'est le très sobre conteur du bush qui a été remarqué, et rangé parmi les notoires écrivains de « l'Empire ». Les critiques londoniens n'exagèrent pas volontiers les mérites de « la littérature coloniale ». Ils n'ont pas craint, cependant, d'évoquer en parlant de Lawson, le grand nom de Maupassant. Comparaison que le lecteur français trouvera bien périlleuse pour le conteur des antipodes; mais il est un autre écrivain auquel il songera tout de suite à apparenter Lawson : c'est Gorki. Par leurs obscures origines, leur vie errante, la nature et l'emploi de leur talent, les deux hommes se ressemblent d'une manière surprenante. Et cette analogie constitue, d'emblée, pour l'Aus-

(1) Auteur de nombreux poèmes et contes, parus d'abord dans divers périodiques, et réunis en volumes sous les titres suivants : **Contes** : *While the Billy boils*, *On the Track and over the Sliprails*, Angus and Robertson, Sydney; *Joe Wilson and his Mates*, Blackwood and Sons, Londres; *Children of the Bush*, Methuen, Londres. — **Vers** : *Verses popular and humorous*, *When I was King*, *When the World was Wide*, Angus and Robertson.

tralien inconnu, une sorte de présentation, et un titre à notre bienveillance.

Il convient de laisser à chacun le plaisir d'estimer lui-même la valeur littéraire de l'œuvre de Lawson, mais il faut indiquer l'intérêt documentaire tout particulier que doivent avoir pour nous ses descriptions de la vie du bush.

Lawson incarne en sa personne le bush australien tout entier, et la meilleure part de son œuvre en est une émanation directe. Or, la connaissance de la vie du bush est précisément la seule donnée qui nous manque pour comprendre le reste de l'Australie.

L'Australie est un pays simple. Quatorze fois plus grande que la France, mais peuplée seulement de quatre millions d'hommes, elle ignore encore les problèmes de race qui compliquent la vie du Canada, de l'Afrique australe, ou de l'Algérie — car toute sa population blanche est homogène, et sa population de couleur est quantité négligeable. Or son territoire se compose essentiellement de trois régions : l'une, très vaste, comprend tous les déserts absolus de l'intérieur ; une autre est la zone fertile, favorable aux hommes, qui avoisine la mer ; on y trouve tous les champs de blé, tous les vignobles et toutes les villes ; elle est si peuplée que quatre de ces villes à elles seules — Sydney, Melbourne, Adélaïde et Brisbane — renferment un tiers de la population totale du continent. On y vit la vie européenne, à peu de chose près. Et ce « peu de chose » est justement l'apport des solitudes demi-désertiques de la troisième région, situées entre les déserts et la marge côtière, et qui s'appellent le *bush*.

§

Dans la langue journalière de la famille anglo-saxonne, le mot *bush* (1) a une acception bien définie ; par extension de son sens premier de buisson, il désigne ce que nous appelons hallier, brousse, ou maquis, l'étendue inculte et presque inhabitée, couverte d'arbustes et d'arbres, mais à peu près dépourvue d'eau, où l'homme peut vivre, parfois, mais à la rigueur seulement, et pour ainsi dire par tolérance.

Très souvent en Australie, ce même terme désigne vaguement la totalité du hinterland, tout ce qui n'est pas l'Australie

(1) Prononcer comme « bouche », mais bref.

heureuse et tempérée, qui longe le littoral de l'Est et du Sud. Les eucalyptus aux troncs gris, aux feuillages bleuâtres, dont les colonnades gigantesques dévalent au revers des Montagnes Bleues, et par des pentes douces fuient vers les plaines du centre ; les cultures et les bourgades perdues dans la forêt sans limites ; les jungles colorées du Queensland, leurs lianes fleuries et leurs nuées de perroquets ; les fourrés impénétrables des acacias nains, des spinifex, des mulgas des eucalyptus rampants ; les effroyables déserts dénommés Pays du Jamais-Jamais, Terres du Désespoir, Collines de l'Ophtalmie, Plaines Nullarbor, anciens lits d'océans où le sel marin étincelle dans le sable rouge ; enfin les collines de l'Australie occidentale avec leurs mines d'or et leurs vergers, — tout cela, chez les civilisés de l'Est, les gens de Sydney ou de Melbourne, se désigne par les mots « *out-back* » (là-bas dans le fond) ou plus commodément encore, et plus vaguement, par le monosyllabe sourd et sifflant « le bush ». On dit *town and bush*, comme nous disons « les villes et les campagnes ». Toutes ces régions de l'arrière-pays sont en effet presque vides, et tellement lointaines... Pour se rendre de Sydney à Perth, la coquette capitale de l'Ouest, ne faut-il pas cinq à six jours de mer ? Par l'intérieur, on y mettrait des semaines et des mois ; encore faudrait-il voyager en explorateur, avec une caravane de chameaux ; et l'on n'arriverait peut-être jamais. Il y a encore en Australie une région aussi étendue que la France, que l'homme blanc n'a jamais affrontée... Il est trop naturel, en vérité, que toutes ces obscures solitudes se confondent dans un même mystère, soient désignées par un même vocable.

Et cependant chacun sait bien aussi, dans la famille australasienne, — car les traditions, les idées, les mots ne varient guère de Perth à Sydney, ni d'Australie en Nouvelle-Zélande, — chacun sait bien, même en Angleterre, que le bush authentique, classique, pourrait-on dire, n'est pas indistinctement tout le hinterland, mais seulement la région comprise entre le littoral des vieilles colonies, les déserts du centre et les palmeraies du Queensland ; un pays à peine civilisé encore, bien qu'il ait des chemins de fer, des journaux et des écoles ; qui n'est guère cultivé, bien qu'il abonde en grandes fortunes foncières ; une terre de mélancolie, où le soleil éternel glisse entre les feuilles parallèles des eucalyptus vers un tapis d'herbes du-

res ; où succèdent aux gommiers géants des plaines sans fin, couvertes de noirs halliers ondulant comme une mer, si monotones, si dénuées de points de repère, qu'il faut, pour ne pas s'y égarer, se guider sur le soleil ou la boussole. Dans ce pays étrange, on trouve des pâturages démesurés, des *stations* grandes comme un département français, où cent mille moutons portent la marque d'un même maître. De rares cours d'eau coupent ces étendues ; ce sont des rivières si indécises qu'elles refluent parfois vers leurs sources ; les pluies les changent en lacs infranchissables ; les sécheresses les réduisent à des chapelets de flaques. Et la pluie peut manquer plusieurs années de suite... C'est là qu'on rencontre d'anciens camps de chercheurs d'or transformés en groupements agricoles, grâce à quelques puits artésiens. Il est des coins favorisés où l'élève du gros bétail et la culture du blé ne sont pas impossibles.

Dans cette région, on peut cheminer plusieurs jours dans la poussière rouge des pistes sans rencontrer une maison, ni un homme, sans y voir d'autres êtres animés que des lézards géants, quelques serpents, et les mouches innombrables, gluantes, piquantes, exaspérantes, au vol bruissant comme une pluie lourde. Les oiseaux y sont très rares, et peu chantants. Le plus commun est le *laughing-jackass* (1), l'émérite mangeur de serpents, dont le rire lugubre emplit la forêt.

Périodiquement, du fond de ce pays triste, surgissent et s'acheminent vers les cités du littoral ou les terminus des chemins de fer, les lingots d'or et d'argent, les troupeaux de bœufs et de moutons, et surtout les balles de laine, parcelles de la toison d'or australe.

§

Le bush a son histoire, qui est celle de l'Australie. Depuis la fin du dix-huitième siècle jusqu'au milieu du dix-neuvième, l'Australie est une colonie pénitentiaire cernée par le bush ; quelques forçats libérés, quelques colons venus surtout d'Irlande, d'Ecosse, ou d'Allemagne, exploitent les meilleures portions du littoral ; le bush recule jusqu'au pied des montagnes ; il est parcouru par les fils prodigues des bonnes familles anglaises, les dégénérés et tarés de toutes sortes qu'elles

(1) Littéralement « l'âne rieur ». C'est un oiseau brun, de la grosseur d'une poule, qui appartient à la famille des martins-pêcheurs.

relèguent à ces commodes oubliettes; on y végète, on y meurt obscurément ; ici et là des squatters s'établissent, mais ni l'Australie, ni le bush, ne comptent encore dans le monde. C'est en 1851 que la découverte de l'or, en bouleversant une moitié de l'intérieur, créa l'Australie moderne. En un seul mois, douze mille chercheurs d'or débarquaient à Sydney et à Melbourne ; ce fut l'âge héroïque où tous les navires arrivaient bondés de passagers, et ne pouvaient plus repartir parce que les équipages mêmes s'étaient jetés dans le bush. On découvrait des pépites de 250.000 francs. C'était le temps où, en cinq ans, la population de Victoria quintuplait; où les diligences chargées de mineurs étaient attaquées, aux détours des pistes de la forêt, par les imprenables centaures : les *bushrangers*. Charles Reade et Kingsley, parmi plusieurs autres, ont décrit cette période fantastique, à demi épique, de sauvagerie et de prodige, qui dura d'ailleurs assez peu. Une industrie aurifère parfaitement organisée supplanta bientôt les fiévreux chercheurs. Un petit nombre de compagnies se partagèrent le trésor minier, et la plupart des émigrants durent se transformer en colons. C'est alors que, par le fer et le feu, la charrue et la truelle, le bush fut contraint de reculer par delà les montagnes.

Aujourd'hui, à 800 kilomètres de Sydney, au cœur même de ce que les gens du littoral appellent le bush, on apprend et on constate que ce maquis desservi par le chemin de fer n'est plus ce qu'il était il y a seulement dix ou quinze ans. Avec les diligences ont disparu les bushrangers; les enfants prodigues sont morts, ou se sont assagis ; les jardins, les maisonnettes se multiplient en même temps que les puits artésiens, — et les terres illimitées qu'un seul squatter utilisait jadis, par tolérance du gouvernement, sont distribuées en parcelles à des colons venus du littoral (1).

Le bush est systématiquement mis en valeur ; à ses grandioses solitudes, à sa vie hasardeuse, succède l'uniformité d'une terre bourgeoise, d'un pays policé, prosaïque et confortable.

Aujourd'hui elles tombent en poussière, les pauvres huttes

(1) Ce nouveau partage des terres en vue d'un « peuplement plus dense » (*closer settlement*) équivaut à une révolution; il peut transformer la vie économique de l'Australie de la manière la plus heureuse et la plus rapide, en faisant passer au premier plan la classe des petits propriétaires, qui est aujourd'hui la plus modeste.

des premiers buhsmen, et on vous les montrera comme des monuments d'un autre âge. Ce sont les *humpies*, c'est-à-dire les bossues, vieilles baraques déjetées et gondolantes, que les pionniers confectionnèrent jadis avec de grandes plaques d'écorce arrachées toutes vives aux eucalyptus.

Les malheureux arbres, écorcés en grand, ou simplement cernés, n'étaient pas abattus. L'opération aurait été peu utile à ces éleveurs de moutons, et presque impossible à ces isolés. Il suffisait que le réseau vorace des racines cessât d'épuiser le sol. Les colosses sont donc morts debout, et leurs troncs se dressent encore, sans écorces, sans branches, spectres blancs toujours majestueux, mais secs comme l'amadou, et s'en allant secrètement en poussière. Ce sont les derniers vestiges du bush primitif; à leurs pieds s'effritent les humpies; et derrière les arbres morts on distingue les angles nets des constructions modernes, avec leurs banales et aveuglantes toitures de tôle galvanisée.

Aujourd'hui on rencontre avec quelque attendrissement les vieilles clôtures (*post and rail*) élevées par les pionniers. Elles sont entièrement en bois, et d'un modèle simple et solide : des poteaux d'un mètre cinquante, percés de trous carrés encastrant à demeure des barres de trois à quatre mètres de long; deux barres pour les enclos à bestiaux, trois pour les parcs à moutons. Ici ou là des barres mobiles ménagent des ouvertures, rares comme il convient en pays désert. Ces barrières innocentes de toute peinture, faites d'un bois très résistant qui a presque disparu maintenant, le *stringy bark*, ont encore bon aspect ; on aime à suivre de l'œil leurs rayures grises et un peu vacillantes sur l'étendue verte des pâturages. Elles sont bien du pays, et font partie du décor naturel. — Les nouvelles clôtures ne se font plus qu'en fil de fer barbelé, celui-là même qui rendit de si grands services dans la guerre du Transvaal, et qui se fabrique partout au kilomètre...

Et les bushmen, où sont-ils donc aujourd'hui ?

Les habitants du bush ne sont plus du tout, affirme Lawson, les bushmen d'il y a quinze ans. « Ils ne savent plus ni boire ni jurer, ils ont à moitié oublié l'art de se battre; ils ont presque perdu la force d'avoir confiance, la foi qui fait les vrais camarades, le cœur qui grandissait dans les séche-

resses et la poussière, en quatre-vingt-onze et quatre-vingt-douze... »

S'il est encore de vrais bushmen, il faut les aller chercher bien plus à l'Ouest encore, sur les confins du désert, là où il y a encore des noirs, des opossums, des pâturages nouveaux, peut-être aussi de l'or, assurément du mystère encore et de la souffrance...

Du mystère et de la souffrance, parce que le bush n'est pas un lieu fixe, un pays que l'on puisse inscrire sur une carte ; c'est un lieu en mouvement, presque un état de choses : le terrain de rencontre de la nature intacte et des hommes modernes. Et les bushmen sont donc l'avant-garde de l'Australie, ceux qui depuis cent ans payent de leur labeur et de leurs tristesses les butins faciles de l'arrière-garde ; ils sont la bande maudite et nécessaire, héroïque par force, de ceux que le bon peuple honnête et grave appelle : les têtes brûlées, les casse-cou, les propres-à-rien, les « artisses ». Ce sont ces enfants perdus, dont il était, que Lawson a décrits. Et le seul bush qui l'ait intéressé, comme homme et comme artiste, c'est celui qui est resté dans la tradition héroïque. Les gens installés à demeure ne figurent dans son œuvre que si, par la modestie de leur sort, ils font partie de l'armée des pionniers. Lawson n'a voulu peindre ni les individus ni les groupements qui, bien qu'installés dans le bush, n'y vivent plus sur le pied de guerre.

§

Pour le public, un soldat est pareil à tous les soldats, et pour l'étranger un bushman en vaut un autre ; mais l'armée du bush, comme toute autre armée, distingue très jalousement les « anciens » et les « bleus » ; il y a le bushman proprement dit, et il y a le *jackeroo* (djakrou), qui est le débutant, fraîchement arrivé des villes lointaines, le novice qui porte encore « un col blanc et une veste », et qui devra subir les brimades d'usage, échanger des coups de poing, se faire un corps et un esprit nouveaux, s'astreindre aux besognes ingrates et mal payées, avant d'être promu bushman.

Le jackeroo était, il y a quelques mois, comptable dans une banque de Melbourne, ou instituteur en Allemagne, prospecteur dans l'Inde, accordeur de pianos au Cap, ou tailleur à San Francisco, ou cuisinier sur un paquebot italien, — qui

sait tout ce qu'a pu bien être le malheureux jackeroo, et qui saura jamais quelles lubies ou quelles fautes l'ont conduit jusque dans le bush ? — Le voilà, cheminant avec quelque bushman qu'il a rencontré dans un bar de Sydney, et qui s'en retourne, les poches vides, après une formidable orgie de six semaines, vers une station lontaine où un camarade les a fait embaucher tous les deux. Le chemin de fer les a menés à deux cents lieues de là, jusqu'à Bourke, où « tout le monde descend » ; ils vont maintenant, d'une station à l'autre, offrant leurs services pour sauvegarder les apparences, et demandant chaque fois les vivres nécessaires pour gagner la station suivante (1) ; il y a des stations sans cordialité, et d'autres qui sont les maisons du bon Dieu ; le jackeroo ne sera un bushman accompli que lorsqu'il saura combiner des « itinéraires qui nourrissent », comme dit Lawson. Le régime du bush est d'ailleurs très simple. Comme viande, du mouton ; un mouton dans le bush ne vaut à peu près rien ; il n'est pas extraordinaire de donner un quartier de mouton au chemineau qui passe, et même de le charger d'aller tuer son dîner lui-même, dans le parc avoisinant. Comme pain, des *dampers*, qui sont de simples galettes de farine mouillée d'eau, cuites dans la cendre. Comme boisson, du thé sans lait, avec du sucre. Comme dessert, et comme condiment et consolation universels, brûlés dans une courte pipe, quelques fragments d'une tablette de tabac. Le lit du bushman est une couverture, qui est bleue le plus souvent, parce que cette couleur est résistante et peu salissante ; « épauler la bleue » (*hump the bluey*) (2) est l'équivalent australien de « trimarder ». La couverture roulée qui pend verticalement sur le dos du bushman, les sachets à thé, à farine, à sucre, et le bidon de toile à voile — le « sachet à eau » — qui font équilibre à la bleue et pendent sur la poitrine — c'est ce qu'il appelle son *swag*. On peut faire tenir bien des choses dans une couverture, et le vieux bushman est parfois l'Atlas maniaque d'un monde hétéroclite. Mais c'est tout à peine si le jackeroo a su rouler sa bleue convenablement ; il n'a même pas eu la sagesse d'y loger une toile de tente en prévision des nuits fraîches ou de la pluie.

(1) Dans la grande région pastorale, la distance d'une station à une autre varie de 30 à 150 kilomètres.

(2) Littéralement : bosser la bleue, la porter sur son dos comme le chameau sa bosse.

Les deux hommes ne se parlent guère ; on est taciturne dans le bush. Tout le monde en Australie vous contera cette querelle typique : Jim, dans le bush, vers midi, prononce lentement, sans retirer sa pipe : « Bill, avez-vous vu cette belle vache ce matin ? » Le soir, au moment du coucher, Bill demande : « Il me semble que j'en ai vu deux, Jim ? » — Le lendemain matin, en se réveillant, Bill constate que Jim a déjà son swag tout prêt, et, sur son geste de lente surprise, Jim lui déclare : « Bill, je vous quitte ; avec vous, faut discutailler tout le temps (1). »

Dans une région où les déclassés abondent, et où les vivres sont gratuits, bon nombre de voyageurs n'ont pas d'autre métier que de voyager. Ces écornifleurs savent calculer leur étape pour n'arriver que le soir, au moment où le maître de la maison est rentré, et leur donnera un gîte, et des vivres pour l'étape du lendemain. Ils arrivent au coucher du soleil. Ce sont les *sundowners*, les « soleils-couchants ». On est généreux dans le bush ; et l'on a d'autant plus de raisons de l'être envers les chemineaux qu'un incendie éclate facilement, quand l'herbe est sèche, et quand le chemineau n'est pas content.

Dans le bush, il faut, sous peine de mort, savoir résoudre régulièrement le problème de l'eau, et quelquefois du sentier. Il arrive qu'au bout d'une étape exténuante on ne trouve pas la mare ou la rivière sur lesquelles on avait compté ; elles se sont envolées dans le bleu inexorable du ciel. Alors, il faut rebrousser chemin, ou doubler l'étape, ou chercher vers la droite ou vers la gauche, tâcher enfin de ne pas mourir avant d'avoir rencontré de l'eau.

Quant au sentier, si peu d'hommes y passent qu'en aucune saison il n'est bien net — un peu de sable, un peu d'herbe, la crue d'un ruisseau, ont pu l'effacer. Telle est l'uniformité de certaines régions qu'il n'y a presque aucune chance d'y retrouver la piste, dès qu'on en est un peu éloigné. Tous les ans, un certain nombre d'habitants du bush disparaissent ainsi dans ses solitudes. On dit qu'ils se sont « embroussés » (*they have got bushed*). L'imagination a peine à concevoir les angoisses de ces malheureux, condamnés à une mort pré-

(1) « There's too much argufyi'ing in this 'ere camp. »

vue et prolongée, courant çà et là, appelant tout un jour, passant des nuits sans dormir, torturés de soif, abusés par les mirages du bush et les cauchemars de la fièvre, emprisonnés entre le ciel flamboyant et la terre stérile.

La folie est fréquente dans le bush, affirme Lawson. Lorsque la soif et la mort viennent assaillir le bushman, les délires et les mirages accourent avec elles parmi les gommiers sans ombre.

Et quand le bushman, au croisement de deux pistes, se réfugie dans une des tavernes de la brousse, il trouve encore les mirages et les délires, cortège de l'ivresse, à la table qu'il choisit. Pour boire, et boire jusqu'à la fureur, il n'a pas besoin d'argent. A l'hôtel du bush, il trouvera des tondeurs, des bergers, qui dissipent systématiquement six mois de gain en six jours de liesse, régalant tout le monde, depuis l'hôte et sa *bar-maid* jusqu'au dernier des chemineaux, qu'ils appellent poliment « l'étranger », sans regarder la couleur de ses mains ni l'âge de ses habits. Et lorsqu'est « passé au bleu » (*blued*) le chèque qu'ils avaient remis au patron en descendant chez lui, le patron les en avertit, ils remontent à cheval tant bien que mal, avec l'aide des camarades et de « l'étranger », et puis ils s'en vont regagner leur bagne...

La station australienne n'est guère autre chose, pour celui qui n'en est pas le propriétaire. Le jackeroo s'en rend compte dès qu'il est arrivé à destination. Sous un hangar de bois et de tôle, dans la chaleur inouïe des grandes plaines, dans l'odeur du suint et du goudron, des dizaines d'hommes peinent comme des damnés à tondre des milliers de moutons. Les ciseaux ou les tondeuses mécaniques courent à toute vitesse ; si un outil entame une peau, vite le *tar-boy* accourt et barbouille de goudron la plaie toute fraîche. Dès qu'une toison est tombée, le mouton est repoussé vers le pâturage, le *rouse-about* en tire un autre de l'un des enclos — à chaque tondeur le sien — et porte la toison abattue à la table de triage. Une cloche sonne le lever et les repas, le début et la fin du travail. Les hommes mangent sur des tables grossières, et dorment dans des couchettes de marins, sous des hangars de bois et de tôle... Lawson a décrit maintes fois, avec une sauvage précision, ce cercle particulier de l'enfer du travail moderne.

Le jackeroo ne saurait être embauché que comme rouse-

about, puisqu'il n'a aucune compétence; il est l'homme à tout faire de Messieurs les tondeurs ; il faut qu'il tienne pied, lui payé à la journée, à ces gaillards qui sont payés aux pièces. Il va et vient, amène un mouton et emporte une toison, donne les ciseaux au repasseur, va chercher du tabac et de l'eau ; il faut qu'il coure et qu'il « tracasse » (rouse about). Dans quelques semaines, on lui remettra un chèque, représentant ses gages de trois à quatre francs par jour, moins ce qu'il aura dû acheter au magasin de la station : chaussures, linge ou tabac. Il épaulera la bleue, et ira se faire pendre où il voudra. Un de ces jours, s'il travaille, il sera tondeur, et gagnera, s'il est adroit, de 20 à 30 francs par jour — 5 francs pour 20 moutons. Son initiateur le bushman le verra peut-être alors passer sur un grand cheval vif ; il aura revêtu l'uniforme des bushmen : grand chapeau de feutre, pantalon de moleskine, chemise de flanelle et chemise de toile, bottines à élastiques, et mouchoir autour du cou ; il portera, roulée sur sa selle, une veste pour suivre les enterrements, ou danser aux bals du bush ; peut-être même sera-t-il muni d'une flûte ou d'un concertina, car le bushman aime la musique. Et, ainsi équipé, il ira tous les ans tondre les moutons de district en district, depuis le Queensland jusqu'en Tasmanie, et même en Nouvelle-Zélande, descendant vers le Sud avec la saison chaude.

Si le métier de tondeur lui déplaît, il peut se faire allouer une *selection* découpée dans les pâturages (*station*) d'un squatter. S'il est un malin, il la restituera ensuite au squatter secrètement, moyennant indemnité; s'il est de bonne foi et prétend exploiter sa terre, il devra subir toutes les petites vengeances du premier occupant et de son monde, qui parviennent trop souvent à ruiner ou à chasser l'impudent gêneur, le malheureux « cacatoës » (1).

Le nouveau bushman peut aussi se faire *drover ;* c'est un des métiers les plus pénibles et les plus difficiles ; car il lui faudra mener depuis les stations de l'intérieur jusqu'au chemin de fer, au steamer, ou aux abattoirs, des milliers de moutons ou de bœufs. Chaque jour, le troupeau fait une vingtaine de kilomètres, en deux étapes. Et le drover, à chaque étape,

(1) Ainsi nommés, paraît-il, parce qu'on les voit s'abattre sur un pays plusieurs à la fois, et disparaître de même, tel un vol bruyant de cacatoës, fondant sur un arbre, et le quittant, tous ensemble.

doit s'assurer que les bêtes trouveront l'herbe et l'eau qu'il leur faut; il laisse donc à ses aides le soin du troupeau, et part en avant sur son cheval. La nuit, il doit veiller les bêtes, et dormir en plein air. Cela dure des semaines et des mois, car il faut traverser quelquefois un espace aussi grand qu'une moitié de l'Europe, et à peu près désertique. Des squatters m'ont affirmé, en s'étonnant de ma surprise, que certains troupeaux sont arrivés avec un effectif réduit de 60 o/o, et que d'autres étaient restés en chemin deux années entières...

Il peut encore s'engager au service du squatter, comme berger ou comme visiteur des clôtures. Il peut devenir cabaretier et hôtelier dans le bush ; sa femme et ses enfants habiteront une maisonnette près de l'hôtel, tandis que lui et la barmaid s'efforceront de nettoyer rapidement les bushmen. Il peut se faire charretier : sur des chariots attelés d'une quinzaine de bœufs ou de chevaux, il conduira, à lentes journées, les ballots de laine vers les voiliers qui les attendent, et rapportera du littoral les vêtements, les boissons, la farine, dont les bushmen ont besoin.

De temps à autre, pendant les chômages, ou pour varier ses plaisirs, il ira fouiller les sables aurifères ou supposés tels ; tuer quelques milliers de lapins pour une usine frigorifique; ou poser des clôtures. Exceptionnellement, il pourra, comme les bushmen de naissance, gagner sa vie à dresser les chevaux. Il lui sera plus facile de s'établir dans une des bourgades du bush, et d'y devenir menuisier ou journaliste, peintre en bâtiments, maçon, ou maraîcher.

§

Il est fort probable, en tout cas, qu'il gagnera sa vie assez largement et ne fera pas fortune. Le bushman est prodigue ; il aime à vivre sans compter, à spéculer, et à parier. De tous les pays du monde, l'Australie est celui où les courses de chevaux absorbent le plus d'argent. Le plus misérable des errants du bush achète des billets de loterie, ou mise sur les chevaux de la « Melbourne Cup ». Comment ferait-il pour ne pas avoir le goût du risque? D'abord il est Anglo-Saxon ; de plus, par hérédité ou contagion, l'esprit des chercheurs d'or est en lui ; enfin la nature même encourage son imprévoyance. La première richesse du bush, c'est le mouton. Or, si les pluies

sont abondantes, fussiez-vous le plus négligent des mortels, l'herbe foisonne, et les moutons pullulent comme une vermine (1) : — sur pied et sur place, ils valent couramment jusqu'à quinze francs. Au contraire, si les pluies ont manqué, la steppe devient un Sahara; tous vos efforts n'y pourraient rien; les moutons périssent par milliers ; on ne peut plus les faire voyager jusqu'au chemin de fer : une fois tondus, c'est à peine si on les vendra soixante centimes à un voisin moins éprouvé par la sécheresse.

Ces fluctuations de la richesse sont communes à toutes les productions essentielles, et se font sentir dans tout le pays. Chez nous la régularité de la nature fortifie l'économie du paysan. Il n'y a guère que nos vignerons du Midi qui connaissent la prodigalité fataliste. En Australie, elle est générale. « C'est de l'or qui tombe », dit le bushman quand il pleut. Et le marchand de Sydney sait très bien que cet or viendra jusqu'à lui (2).

§

Il y a encore, à l'imprévoyance du bushman, une autre raison. C'est que la propriété du sol ne lui est pas facilement accessible. Les premiers venus se sont taillé dans le bush des propriétés immenses qui comprennent les meilleures terres, et, quoi qu'il fasse, le bushman restera le vassal du multi-millionnaire. Il est donc presque certain qu'il sera, sa vie durant, dans le parti des anticapitalistes, c'est-à-dire socialiste et chauvin. Car tous les nomades, les manœuvres, les fermiers, le petit commerce et la petite culture, malgré des dissensions momentanées, se retrouvent unis devant les grands squatters, leurs gens, et les bourgeois du littoral. Les tondeurs, par exemple, bien que disséminés et voyageurs, constituent l'un des syndicats les plus unis et les plus turbulents qui soient au monde. Dans le bush circulent et s'impriment des journaux lus avec grand soin et par lesquels s'organise, à chaque élection générale, jusqu'au fond de la forêt, la lutte contre la grande propriété. Telle est, à travers le continent, l'union des

(1) L'image est vulgaire ; mais c'est la seule qui réponde à l'aspect compact et grouillant de ces troupeaux innombrables.

(2) On sait combien l'Anglais spéculateur et l'Irlandais bohême raillent l'économie écossaise. Un libraire australien me disait un jour en riant, tandis qu'il me chargeait les bras de livres : « Prenez donc : nous sommes en Australie. Je fais tout les jours de ces choses qui feraient tressaillir d'horreur dans leurs tombes mes ancêtres écossais. Mais ici on apprend à vivre. »

prolétaires qu'on a vu les débardeurs des ports refuser d'embarquer la laine qui n'avait pas été tondue dans le bush au tarif syndical.

Or squatters et bourgeois sont également inféodés aux idées et aux modes européennes, également dociles, par nécessité ou par vanité, aux vieilles civilisations, un peu dédaigneux enfin de leur continent; ils craindraient volontiers de trop l'aimer. Au contraire, les prolétaires du bush comme les parias des grandes villes, ceux qui ne possèdent rien ou presque rien du sol australien, par une coïncidence ironique, lui sont profondément attachés. Et le mouvement socialiste australien se trouve être ainsi un élan nationaliste et chauvin, presque séparatiste ; le bushman australien rêve d'abord de voir le squatter dépouillé de ses terres, et, en second lieu, l'Australie indépendante des industries de la métropole, dotée de soldats et de cuirassés, promue au rang de nation mondiale.

Si le bushman est allé se battre au Transvaal, c'est bien moins par loyalisme envers l'Angleterre que pour l'amour du sport, et par amour-propre; il est humilié de ne pas avoir un fusil, comme ses grands frères d'Europe.

Bushman d'entre les bushmen, errant et prolétaire toute sa vie, Lawson ne s'est pas borné à décrire les types du bush et leur étrange existence ; dans ses poèmes rudes et passionnés, il a spontanément traduit leurs émotions et leurs rêves; et, conformément au paradoxe du socialisme australien, il a chanté — seul peut-être parmi les poètes — en même temps que l'avènement des humbles, les belles batailles créatrices où les peuples reçoivent le baptême du sang et de la flamme :

Notre drapeau n'a point de sang sur lui ; il est sorti de la boue d'un peuple ;

Mieux vaudrait un haillon ensanglanté sorti des vieilles tourmentes d'autrefois...

Avant que cent ans soient écoulés, le Sud s'éveillera, pour se transformer; il y aura des arsenaux à l'ouest des montagnes et chaque promontoire aura son canon...

Il y a de petits garçons, là-bas dans les ravins de l'Ouest, qui se sauvent de l'école pour aller escalader les pics fouettés du vent ou plonger dans les étangs ombragés, et qui un jour se feront tuer sur les affûts lorsque les montagnes trembleront sous les pas d'une puissante guerre; et qui se battront pour la Justice ou pour une Gran-

diose Erreur, comme jamais hommes ne se sont battus avant eux...

Toutes les croyances, tous les métiers, enverront des hommes. Ils se battront pour l'honneur et pour le plaisir, et quelques-uns pour l'argent...

Les uns à demi aveuglés de larmes d'exultation, d'autres les lèvres serrées, les yeux fixes, ils se battront pour l'orgueil de mille ans, pour le vieil orgueil éternel. Ils sentiront l'âme du monde, ils la verront, dans la poursuite, et la farouche retraite; ils sauront l'orgueil de la victoire et la grandeur de la défaite...

Je vous le déclare, l'Etoile du Sud se lèvera parmi les nuages sinistres de la guerre. Il en sera toujours ainsi tant que le sang sera chaud, et que les fils des hommes se multiplieront, car toujours les nations ont grandi dans la tempête, et pourri dans la paix mortelle...

Le même esprit qui pousse les hommes aux hontes de l'ivresse et du crime poussera une avant-garde de héros à ces exploits qui retentissent jusqu'aux derniers âges. La mort vivante dans le bush solitaire, la cupidité de la ville égoïste, et même le crédo des parias criminels, c'est de la chevalerie à rebours. Il en sera toujours ainsi, aussi longtemps que le monde sera mauvais : les peuples s'élèvent par la guerre, et pourrissent dans une paix trop longue, et les nations australes, éveillées de leur rêve de béatitude, devront un jour signer de leur sang, au livre de l'Eternel Destin, leurs annales orageuses.

Il y a dans ces vers autre chose encore qu'une inspiration passionnée; il y a un vif sentiment, et un pressentiment, des aspirations du peuple australien ; ils furent écrits il y a vingt ans, et leurs prophéties, nous le savons, commencent à s'accomplir.

Les actes politiques et sociaux de l'Australie ne sont pas ignorés en Europe, et il n'y a pas lieu d'en parler ici davantage. Mais il importait de faire sentir que les sources de la vie nationale, dans ce qu'elle a de plus personnel et de plus fécond, sont cachées et encore inconnues de nous. C'est dans le bush qu'il faut les aller chercher.

§

C'est dans le bush aussi que la vie individuelle de l'Australien a le plus le caractère, et se prête le mieux à l'interprétation littéraire.

La première constatation qui s'impose, à la lecture de Lawson, c'est que la passion amoureuse — source première de toutes les complications psychologiques, en pays latins — est aussi simpliste chez les bushmen que chez les Anglais, et tient

moins de place encore dans leur vie. Pour le puritanisme anglo-saxon, l'amour proprement dit est uniquement le discret préambule du mariage, thème nécessairement appauvri et limité par l'uniformité de sa finale ; et toutes les variations plus troublantes ou plus humbles, plus riches ou plus rudimentaires, sont tenues pour de la débauche, et, de très bonne foi, passées sous silence. Il est rare que, sur ce point, Lawson ne se conforme pas à la tradition des Walter Scott, des Dickens, et des Thackeray. Car Lawson, comme eux et à la différence d'un Byron ou d'un Sterne, est essentiellement un écrivain démocratique, fidèle aux conventions morales de la classe moyenne. La conséquence est que, dans son œuvre, les figures de femmes sont des caricatures ou des ombres : une sentimentalité parfois excessive remplace presque uniformément, tout au moins dans ses contes, les sursauts et les crises de la vie passionnelle.

Et tout cela est assez conforme à la vie du bush, où l'amour ne pourrait pas, d'ailleurs, tenir une bien grande place.

Car si l'amour est la hantise, l'arrière-pensée perpétuelle, dans les sociétés bien nourries et peu actives, il est naturel que, dans le bush, terre stérile et de durs labeurs, les aventures d'amour soient rares et ne viennent qu'au second ou au troisième rang. Quelques flirts rapides avec les bar-maids, au hasard des haltes ou des périodiques orgies, quelques tours de valse avec des filles de fermiers, de calmes et longues fiançailles avec une pauvre institutrice, le mariage enfin, pour quelques-uns, c'est tout ce que la tendre passion peut offrir au bushman. Les femmes sont rares dans le bush ; elles sont même rarissimes dans les régions perdues où vagabondent les tondeurs. Ce sont en général de pauvres ménagères, élevant une troupe d'enfants et une basse-cour pendant que le mari mène son chariot vers Sydney. C'est dans quelque bourgade de l'Est que son mari l'a rencontrée, et ses filles, à leur tour, iront dans quelque ville pour y apprendre un métier et s'y marier.

§

En revanche, et comme il convient dans une société virile, l'amitié, ou plus exactement la camaraderie (*mateship*), est portée à sa perfection dans les solitudes australiennes.

Si traître qu'il puisse être d'ailleurs, s'écrie poétiquement Lawson,

nous le tenons pour fidèle celui qui est fidèle à son ami. Il n'y a pas dans le port un seul navire qui n'ait son défaut.

Et ailleurs, dans un de ses contes :

Le bushman australien vient au monde pourvu d'un camarade qui ne le quitte plus de toute sa vie, tel un grain de beauté. Ils peuvent vivre à des centaines de milles l'un de l'autre, et rester séparés pendant des années, mais ils sont camarades pour toujours. Un bushman peut avoir bien des camarades au cours de ses vagabondages, mais il y en a toujours un qui est *son* camarade à lui ; il dit de lui : « mon camarade », et on entend communément un bushman, qui est de tout point cependant le compagnon loyal de l'homme avec qui il voyage, parler du camarade de son camarade ; « le camarade de Jack », qui peut se trouver à ce moment-là au Klondyke ou en Sud-Afrique. Tout bushman a un camarade qui le réconforte et discute avec lui, qui travaille, trimarde et boit avec lui, qui lui prête de l'argent quand il est à sec, l'appelle bougre d'imbécile et se bat avec lui quand il le faut ; l'injurie en face et le défend en son absence ; porte faux témoignage et parjure son âme pour lui, débite des mensonges à sa bonne amie, s'il est célibataire, et à sa femme s'il est marié ; le fait embaucher à une station quand lui n'est pas là pour se présenter ; qui lui écrit de Nouvelle-Zélande ou de Sud-Afrique, pour lui faire savoir s'il trouverait à travailler. Et chacun d'eux croirait son copain plutôt que tout le reste de l'univers, et croit que l'autre est le plus honnête garçon qui ait jamais vécu : « un homme blanc ! » Et tout de suite après le vieux camarade, vient l'homme en compagnie duquel on voyage, on travaille ou on boit.

Quand vous arrivez au baraquement des tondeurs, le cuisinier vous demande presque de suite : « Où est ton camarade ? » J'ai voyagé seul quelque temps, une fois, et il me semblait souvent, au ton sur lequel j'étais interrogé sur mon camarade absent, que le bush s'était mis en tête que je pouvais bien avoir supprimé le pauvre garçon, et qu'il ne serait pas mauvais de faire une petite enquête.

Lorsqu'un homme abandonne toute camaraderie et « fait suisse » à travers le bush, c'est le premier pas vers un arbre commode et une paire de rênes bouclées bout à bout (1).

Un peu par pudeur d'âme, ou par crainte de s'attendrir, la camaraderie des bushmen ne va donc pas sans quelque rudesse ; elle rappelle ces fraternités de caserne, ces échanges de claques et d'injures intimes qui révèlent les amitiés obscures des

(1) C'est-à-dire : vers le suicide par pendaison.

troupiers. Mais elle est admirable par son caractère de fidélité aveugle, quasi-religieuse, d'affection formée lentement, mais pour toujours. C'est assurément cet esprit de camaraderie à la vie et à la mort qui donne toute sa force à l'organisation syndicale de ces errants dispersés à la surface d'un continent. Les fils innombrables de leurs amitiés ont fini par couvrir le bush d'un réseau de solidarité.

§

Tout aussi naturelle, mais plus mélancolique, est leur commune passion de l'errance. Il y a un mode de l'âme qui pourrait s'appeler le dégoût du déjà vu, la soif d'être ailleurs. C'est cette impatience qui a poussé jusque dans le bush la plupart de ses nomades; et le bush, avec ses horizons d'océan, ses ressources insuffisantes et temporaires, invite au voyage, ou y contraint. C'est un cercle fatal, dont le bushman ne peut sortir; il est en cela le frère terrien du matelot.

§

Est-il nécessaire de dire que cet errant, réserve faite de ses camaraderies, est assez porté à l'individualisme ? Les devoirs envers les vieux parents, l'attachement à une femme, la participation à la vie d'une communauté sédentaire sont pour lui autant de chaînes accablantes, qu'il fuit à tout prix.

Que de fois les poètes, de Byron à Verlaine, nous ont chanté les « sombres plaisirs » de cet homme qui presse le pas quand il traverse les villages, qui ne veut, qui ne peut pas vivre avec les hommes, et qui dit adieu aux bien-aimées dès qu'il les voit, par amour, s'attacher à lui. « Nuit et jour, tu vas, seul et jaloux ... », dit tristement l'Hôtesse Arabe. « Ah! que n'es-tu de ceux qui donnent pour limite à leurs pieds paresseux leur toit de branches ou de toiles.....» « Pourquoi donc ce pèlerinage éternel? — Parce que, soupire un lied de Schubert, « là où je ne suis pas, là est le bonheur. » Parce que, affirment les vers de Lawson, « je suis chez moi et à mon aise sur une piste que je ne connais pas, et je suis inquiet, je me sens perdu, sur une route que je connais ».

Il est impossible d'être plus clair. Et nul n'a chanté avec plus de précision que Lawson la fatalité de l'errance — et sa grandeur :

Nés dans la pourpre ou dans la paille, tous les errants sont frères ;

rebelles et vagabonds (1), conçus et enfantés pour l'errance, tout enfants déjà, dès qu'il trottinent, c'est pour s'éloigner de la maison. Ils sourient et ne sont pas heureux ; — ils chantent, et ne sont pas gais ; — ils sont las, et pourtant ils vont toujours ; ils aiment, et ne peuvent s'arrêter ; — ils se marient, et restent seuls. Ah ! ceux-là qui guettent l'étoile mouvante, comme ils sont solitaires près de l'âtre familial ! Le repos et la tranquillité les tuent ; c'est dans l'orage et la lutte qu'ils vivent. Ni pauvreté ni richesse ne les retiennent. Amante, femme, enfant peuvent les attirer, mais il faut qu'ils repartent ! A travers le désert brûlant ; parmi les arbres dénudés et la neige ; à travers les prairies ondulantes, les cieux les ont vus marcher ; ils se sont frayé une route jusqu'aux pays où disparaît le soleil couchant. Mais où donc iront ces errants quand toutes les terres seront conquises ?... Les errants, les rebelles, c'est par eux que les mondes commencent ! Leurs cœurs battront aussi tumultueusement qu'aujourd'hui dans des siècles et des siècles. Et quand le monde sera plein d'hommes — ainsi l'ordonne la Destinée — la race errante se lèvera, pour décimer les nations !

Telles sont les heures grandioses de leur race ; et voici les minutes mélancoliques de leur vie :

L'un des bushmen de Lawson, ou plutôt Lawson lui-même, fait ses adieux à la fille de son hôte :

Tu m'aimes, dis-tu, et je crois que c'est vrai,
Mais j'en connais tant qui ne m'aiment pas ;
Et comment puis-je te dire que je te serai fidèle,
Quand je sais très bien que je ne le serai pas ?
J'ai voyagé longtemps, mais je suis loin du but ;
J'aime — mais je ne puis séjourner,
Car aussi sûr que se lèvera l'étoile du matin,
Au point du jour je monterai à cheval.

Mais je penserai à toi comme à l'étoile du matin ;
Moi, on m'appelle « Soleil Levant ».
On aurait bien pu me nommer Tombée de la Nuit,
Car triste est le sentier que je trace ;
Mais j'aime les filles blondes et la lumière,
Parce que moi et ma tribu (2) nous sommes bruns.
Tu peux bien m'aimer tendrement pour un jour et une nuit,
Mais en vain tu voudrais me consacrer ta vie ;
Car, aussi sûr que l'étoile du matin brillera,
Au lever du soleil je monterai à cheval.

(1) Verlaine dit aussi : « Ils nasillent des chants bizarres, *nostalgiques et révoltés.* »
(2) Le grand-père maternel de Lawson était gipsy.

Que Dieu te bénisse, ma chérie aux cheveux d'or fauve,
Aux yeux gris pleins de pitié,
Non, mon cœur ne veut pas qu'une aussi belle étoile
Soit effacée par le « Soleil Levant ».
Vis toujours, petite, comme la brave petite que tu es,
Sois la fiancée d'un homme loyal et bon...
Mon Dieu! que n'es-tu l'étoile du soir,
Que ne suis-je la Tombée de la Nuit (1)!

§

L'errance a ceci de particulièrement douloureux que, toujours dans l'opinion des hommes, et très souvent dans la réalité, elle a des affinités avec le crime; de sorte qu'elle entraîne la réprobation.

En elle-même, dans une société sédentaire, elle est inconciliable avec la plupart des devoirs sociaux, et la loi la déclare délictueuse. Etre un errant est anti-social, donc coupable, *a priori*, dans les pays où tout électeur doit avoir un domicile. L'indifférence de l'errant est une critique muette, et un levain d'anarchie; on ne lui oppose pas l'indifférence, mais l'hostilité.

D'ailleurs, peut-on garder longtemps une saine conscience, lorsqu'on vit en marge de la société? Est-ce que les lois morales ne perdent pas leur emprise sur celui qui n'est pas souvent dans la nécessité de les pratiquer?

Sans doute, les sédentaires ne raisonnent pas aussi abstraitement leur suspicion. Mais ils sentent bien que le Premier Commandement du Troupeau, c'est évidemment celui-ci : « Tu ne quitteras pas le Troupeau. » Qui enfreint cette loi peut enfreindre toutes les autres. Et l'errance est comme une première monstruosité, qui mène à toutes les erreurs. Le sacrilège initial.

Elle peut être aussi un châtiment — le plus grave de tous; plus lourd que la mort. En vérité, pense la brebis saine et docile, mieux vaut aller de compagnie à l'abattoir que vivre seule. La mort, pensent les hommes, est la commune destinée, mais l'errance est un châtiment particulier. Et tandis que Mélusine et ses sœurs aspirent à la mort, conclusion néces-

(1) Ces lignes emphatiques et un peu précieuses ne semblent guère dans le ton du bush. Mais Lawson affirme que le bushman est souvent sentimental; pour son compte il l'est très souvent.

saire d'une existence normale, c'est à l'errance perpétuelle que sont condamnés les monstres ; ceux qui tuent les Abel, ou qui raillent les Jésus...

Malheureusement, la foule n'a pas toujours tort. L'errant est souvent un coupable. Parmi les sédentaires eux-mêmes, en est-il beaucoup dont l'âme ne renferme quelque secret humiliant ou sinistre, « un squelette dans l'armoire », comme disent joyeusement les Anglais ?

§

Tout naturellement, ils sont donc nombreux dans le bush, ceux qui traînent avec eux ce squelette familier. C'est peut-être pour l'égarer qu'ils sont venus si loin, ou bien c'est dans leur affreuse solitude qu'ils se sont rivés à lui ; c'est pour l'oublier qu'ils boivent périodiquement avec méthode, et s'ils ne desserrent pas les dents pendant des jours entiers, c'est peut-être qu'ils sont en conversation secrète avec lui. Que de souvenirs navrants doivent hanter les solitaires du bush, que de choses qu'ils n'osent pas dire....

La campagne est encore belle en automne, et le soleil y brille encore. Mais nous courbons la tête, nous sommes pleins de rêves et d'angoisse à cause des masques que nous portons, ou bien nous faisons un geste de joie et nous sourions amicalement, tandis que nos cœurs se brisent, hélas ! nos cœurs se brisent, à cause des choses que nous ne devons pas dire...

Oh ! ce monde serait si bienveillant si tous les cœurs étaient à nu ! Nous vivons, et participons au mensonge vécu, nous allons très bien — tandis que nos cœurs sont dévorés à mesure que les années s'écoulent, dévorés par les choses que nous n'osons pas dire...

Nous réprimons ces souvenirs avec énergie, ou bien le temps les efface, ou bien nous les supportons bravement. Mais les meilleurs d'entre nous meurent le cœur brisé par les choses qu'ils ne peuvent pas dire.

Parfois le passé nous hante », dit encore Lawson dans un autre endroit, et cela c'est très mauvais. Alors nous buvons jusqu'à ce que le délire vienne » — de peur de devenir fous en restant à jeun. Tant de choses sont perdues, là-bas dans le fond, tant d'enfer se réalise, qu'un homme pourrait s'écorcher tout vif sans que personne en fût surpris.

§

De ces passages, et de plusieurs autres qui ne sont cepen-

dant pas de pure fantaisie, il ne faudrait pas déduire que tout bushman sans exception soit une sorte de Caïn fuyant un œil implacable.

Il y a bushmen et bushmen, et si beaucoup sont de mélancoliques exilés, d'autres sont des enfants du pays, et d'excellents garçons. S'ils exercent la profession errante de tondeurs, c'est parce qu'elle est lucrative ; s'ils ont quitté la demeure paternelle, c'est tout simplement parce qu'ils étaient venus à l'âge de gagner leur vie. Ils frayent avec tous, comme cela se doit dans le bush, ils ont autant que les autres le coup de poing facile et le verbe rare, mais ils ont un bon cheval, des économies, et songent beaucoup plus à leur avenir qu'à leur passé. Seulement, encore une fois, ce type moins éloigné de nous n'a pas tenté la plume de Lawson.

On peut regretter cet exclusivisme et craindre un parti-pris de romanesque et de mélancolie ; mais il faudrait plutôt louer le pauvre bushman de n'avoir rien décrit que ce qu'il avait lui-même vécu. Son œuvre y a gagné en intensité, et en solidité. Il nous offre ce que l'Australie a de plus caractéristique, et nous ôte en même temps le soin de démêler dans son œuvre les documents parfaitement sûrs d'autres qui le seraient moins.

Et si sa vision du bush paraît dramatisée, il faut surtout l'en plaindre. Car il ne peut s'empêcher d'avoir contre le bush une sourde rancune. Sans doute il est lié à lui indissolublement, comme le marin à la mer, par une affection mêlée de crainte et une sorte de préférence inévitable. Pas plus que le marin n'aime vraiment la mer, Lawson n'aime positivement le bush. Mais vivre ailleurs lui est impossible. Il n'a pas réussi à vivre dans les villes — le bush illimité l'a toujours repris. Là seulement, quoi qu'il en ait, il respire et pense à son aise. Mais son âme a été assombrie dès ses premiers jours, par la brutalité du bush. Né pour être rêveur, elle le rendit farouche. Et plus tard, lorsqu'il pénétra dans la vie cultivée, et prit conscience de sa force, une rancœur s'éveilla en lui, une fureur à constater que les grandes solitudes altérées où s'étiolent les arbres avaient aussi appauvri son talent, et amoindri sa destinée.

Au reste, rien ne fera mieux comprendre le sentiment de Lawson que l'histoire de sa vie.

Je vais essayer de la conter d'après les renseignements que j'ai pu recueillir en Australie, certains passages de ses œuvres, et un manuscrit mis sous mes yeux il y a deux ans, dans lequel il avait noté sans ordre quelques-uns de ses premiers souvenirs.

Si cette vie d'un bushman paraît bien vulgaire et bien morne, qu'on songe au désespoir que sa banalité a fait peser sur l'artiste condamné à la vivre. Le pathétique de cette vie est dans sa médiocrité.

ÉMILE SAILLENS.

(A suivre.)

PORTRAIT DU GRAND FRÉDÉRIC

L'art des diplomates a trop rapport avec le bel air pour qu'ils n'en suivent pas exactement les usages et n'en imitent pas les procédés. La mode étant, depuis La Bruyère, aux portraits de société, les ministres n'avaient garde, dans leurs ambassades, de ne point faire tenir à leurs cours de ces petits papiers, où ils retraçaient, autant qu'il était en eux, le caractère des personnes auxquelles ils avaient affaire. On a ainsi publié deux portraits du grand Frédéric, l'un de Mylord Tyrconnell, écrit en 1750, et l'autre du duc de Nivernais, fait en 1756. En voici un du marquis de Valori, qui date des premiers mois de 1744.

Valori, né en 1692, avait servi vingt-cinq ans dans les armées du roi avant que d'être envoyé à Berlin par le cardinal Fleury. Il y paraissait à son commerce, dont Frédéric fut d'abord agacé, et cela se voit encore dans ce portrait. Ce n'est pas seulement parce qu'il s'étend avec complaisance sur le militaire : les armes sont la dernière ressource des politiques, et nulle curiosité, auprès du roi de Prusse, n'était mieux avisée. Mais on imagine que, mieux au fait des cours, Valori n'eût point relevé comme des singularités, chez ce monarque, des traits qui, dans la réalité, semblent appartenir à tous les princes.

FERNAND CAUSSY.

AVARICE

Voyage du roi de Prusse avec Algarotti l'an passé, conversation très obligeante, et proposition pour l'avenir. Cet avenir arrive, on écrit dans la minute : « *Les temps sont arrivés, ma situation est changée, vous devez vous souvenir de ce que je vous ai dit, ne me faites pas languir.* »

Arrivé, ce sont des caresses sans nombre, mais nulle proposition pécuniaire. On fait enfin le voyage de Clèves, Algarotti parle comme quelqu'un qui est venu faire une visite, et qui compte s'en retourner à Paris ou à Londres. On lui dit alors qu'on veut lui donner cent écus par mois, en considération de la dépense que ce voyage occasionne. Algarotti remercie, même avec mépris. On revient à Berlin, on écrit une lettre où les premiers cent écus en or sont contenus. On renvoie cette

lettre sans l'ouvrir. On devait être piqué, on se contente de faire des reproches, moitié aigres, moitié doux. La chose en est restée là.

Pendant le voyage de Clèves, on avait pris si peu d'argent qu'on charge Algarotti de payer pour le jeune frère (1). Ce jeune frère n'est pas plus libéral. Un jour qu'il se moquait des pauvres, Algarotti leur jeta une poignée de monnaie avec une petite morale assez dure. Dans la suite du même voyage, Algarotti fut obligé de payer jusqu'à Wesel.

Voltaire arrive pendant le même voyage à Meulan. Il s'était donné des peines pour l'impression de *Machiavel* (2) et avait même fait des avances. On ne lui a fait aucune question sur cela, on s'est contenté de lui envoyer un couvert d'or qu'il a pensé refuser, disant à celui qui le lui apporta : « Pourquoi le roi de Prusse se défait-il de ses couverts ? »

Le Sr de Keith (3) a marqué un attachement unique. La seule reconnaissance dont il jouisse est celle d'adjudant avec 2000 écus d'appointements, et cette grâce lui a été commune avec sept autres.

AVARICE ET INGRATITUDE

Le Sr de Montaulieu a retiré de la vaisselle en gage du Prince Royal. Il avait emprunté pour cela l'argent à un très gros intérêt, cela fut su, il fut mis en prison, il nia toujours qu'il eût rien prêté et qu'il lui fût rien dû. On ne laissa pas de le condamner à 10.000 ducats d'or d'amende. Ruiné et disgracié, il fut obligé de se retirer en Saxe, où il est encore.

Il vit le Prince royal sur le Rhin ; il a écrit ici lors de l'avènement. Il comptait, et devait au moins compter sur une réponse honnête et sur le remboursement ; il n'a reçu ni remboursement ni réponse.

Le Sr Spanheim s'était fort exposé dans l'affaire qui fit périr M. de Catt (4). Il fut longtemps en prison, d'où il ne sortit que par les vives sollicitations de M.., ministre de Hollande. Il pas-

(1) Le prince Guillaume de Prusse.
(2) *L'Antimachiavel*, composé par Frédéric.
(3) Edmond Keith, plus tard feld-maréchal au service de la Prusse et gouverneur de Neufchâtel. C'est lui que Rousseau a immortalisé sous le nom de *Milord Maréchal*.
(4) Catt était, avec Keith, l'un des confidents du prince royal, lorsqu'il projeta de fuir la Prusse en 1730. On sait que Catt fut décapité sous les yeux mêmes du jeune prince.

sa donc au service de la République, où il fut fait capitaine. A la mort du feu Roi il écrivit, et reçut une réponse très obligeante du prince. Il arriva ici, et il ne lui fut offert qu'une compagnie dans ce service, où les appointements sont moins forts. Cette offre fut précédée d'un accueil aussi froid qu'indifférent. Il a refusé la compagnie et est reparti sans qu'on ait imaginé de lui faire le moindre présent pour son voyage.

Le Sr Catt est mort avec autant de fermeté que d'attachement pour le Prince royal. Il dit aujourd'hui que c'était un fol, qui s'est perdu par son imprudence. Sa famille n'est ni distinguée, ni récompensée. On a donné seulement à un d'eux une prébende de deux cents écus.

Pendant la prison du Prince royal, le vieux M. de Munico s'exposa beaucoup en lui faisant tenir du linge, de la bougie, des livres, de la musique, et lui procurant la facilité de passer dans une autre chambre. On a si peu reconnu ce service qu'il n'y a sorte d'indifférence qu'on ne lui témoigne et à toute sa famille.

Plusieurs marchands ont risqué pendant la vie du feu Roi en prêtant au Prince royal. On leur a supprimé l'intérêt de cet argent, et le capital se paye peu à peu sur des fonds assignés pour cela.

AVARICE

Algarotti avait une montre d'un des premiers ouvriers d'Angleterre. On demanda ce qu'elle coûtait. On répondit : « 60 guinées. » On dit : « C'est bien de l'argent à savoir tout au plus une minute plus juste qu'une autre quelle heure il est. » On avait envie d'avoir de pareilles montres, l'envie en passa. Algarotti en prit occasion de dire qu'il n'y avait que Paris et Londres pour les grands ouvriers.

La galerie Barberini fut à vendre dans les tout commencements. Algarotti la proposa au roi comme une acquisition qui signalerait son goût pour les lettres et qui en laisserait un monument éternel dans son pays. Le Roi demanda ce qu'elle coûterait. Algarotti répondit : 100.000 écus. Le Roi fut effrayé de la somme, cela donna occasion à Algarotti de dire : « Mais vous blâmiez autrefois le feu Roi de pareilles épargnes pour les belles choses et de prodigalités pour les grands hommes. » Le Roi prit alors un ton capable et dit : « Je pensais alors

comme Prince royal, et je pense aujourd'hui comme Roi. Vous ne sauriez imaginer la différence que cela fait. »

Le roi fit écrire dans les tout commencements à S' Gravesande et Albinus pour les engager à venir ici, et leur fit faire des propositions presque moitié moins considérables que ce qu'ils avaient en Hollande. Ces Messieurs remercièrent. Peu de temps après, il dit qu'on leur écrivît encore ; on répondit qu'ils avaient déjà remercié, et qu'il n'était pas vraisemblable qu'ils quittassent, à moins qu'on ne leur offrît plus qu'on ne leur faisait quitter. Le Roi dit qu'on leur écrivît toujours. Son opinion est qu'on est trop heureux de le servir à meilleur marché qu'un autre, et il ne doutait pas que ces deux hommes ne quittasent la Hollande pour ses beaux yeux.

Le Roi avait connu pendant la campagne du Rhin un très bon hautbois de l'Electeur palatin. Il lui avait marqué une extrême envie de l'avoir à son service, et lui avait dit de le venir joindre quand il serait le maître.

La chose étant arrivée, le hautbois écrivit, on lui manda de venir. Quand il fut arrivé, à peine daigna-t-on l'entendre. On dit qu'il était devenu vieux. On ne lui a rien donné pour son voyage, et on lui a même refusé pour son fils un canonicat fort médiocre qui est alternativement à la nomination du Roi et de l'Electeur.

On a fait venir une chanteuse de Hambourg, la Kirkew, on l'a trouvée bonne, et après un mois de résidence, on lui a fait dire qu'on la nourrirait si elle voulait rester jusqu'à l'arrivée des deux chanteuses italiennes avec lesquelles on voulait la comparer avant de la prendre.

La Cossini a été mandée de Hambourg ; on a été informé de son arrivée : on la laissait sans la mander. Algarotti a écrit qu'elle était un rossignol qui était venu se poser dans son parc : on a répondu à tous les autres articles de sa lettre, excepté à celui-là.

Un pauvre peintre a été mandé ; on l'a fait travailler deux mois à Rheinsberg sans lui donner un sol et sans le nourrir, puis on lui a dit de s'en retourner à Berlin, et qu'il était engagé. Il n'en a pas pu savoir davantage et on ne lui a pas encore donné un sol.

En dernier lieu, M. de Keiserling (1) a été malade. On lui

(1) Courlandais, favori du roi. C'est le *Césarion* de Voltaire.

portait des bouillons, on les lui donnait de sa main, on raccommodait son lit, on lui donnait des oreillers, on en prenait le même soin qu'un particulier bien tendre prendrait de son ami, ou un amant de sa maîtresse, mais on ne lui donne pas un sol et pas plus qu'à un autre. Avant d'être roi on lui en donnait quelquefois, quand on savait qu'il était dans le besoin, et on le faisait avec les grâces qu'on a naturellement. Le roi et le prince royal sont deux hommes bien différents.

Voltaire citait des traits de générosité de quelques particuliers ; il répondit brusquement : « Un roi ne peut pas faire cela. »

Le même Voltaire qui s'est donné de grandes peines et qui a dépensé son argent pour lui n'en a pas été récompensé.

La Cossini a chanté devant lui, il l'a assez mal écoutée par prévention, et plus mal payée encore, car il est parti sans lui rien donner.

Il en a usé de même pour le Sr Pascal, que Voltaire lui avait adressé avec une lettre de recommandation par laquelle il paraît que c'est de son aveu qu'on l'avait fait partir. Le pauvre diable ne lui ayant pas convenu, il n'a pas daigné lui donner de quoi s'en retourner, mais en récompense il s'est moqué de ses gasconnades, qu'il a très ingénieusement augmentées en les rendant au bal.

On n'en a pas usé plus généreusement avec Voltaire en dernier lieu. On lui paie bien mesquinement et peut-être pas tout à fait ses déboursés ; on a compté ses peines pour rien, on ne lui a fait d'autre présent que celui d'un baril de prétendu vin de Tokay, impotable, en indemnité de celui qu'il avait recédé à M. de Camas (1) ; il y a cependant apparence qu'il a voulu faire une plaisanterie à ce poète, qui avait comparé son vin de Champagne gris de lin à du *pissat d'âne*, et que c'est par cette raison qu'il lui a donné du Tokay qui mérite exactement la comparaison. Il est vrai que ce prince en était si piqué qu'il me fit essayer de ce champagne gris de lin à Charlottenbourg et me demanda si c'était du *pissat d'âne*.

Outre la mesquine récompense dont Voltaire a été accueilli, on y a ajouté les plaisanteries les plus amères sur Mme du Châtelet. On lui dit en plein dîner qu'elle se portait bien, qu'il pouvait cesser d'être inquiet, qu'on lui avait porté le bon

(1) Alors ministre de Prusse à la Haye.

Dieu et qu'elle l'avait renvoyé, que, s'il voulait donc rester, on ferait chanter un *Te deum* pour la convalescence de sa belle ; on continua assez longtemps sur une matière aussi douloureuse pour notre auteur, et on badina encore plus impitoyablement sur la fluxion aux yeux, on l'assura qu'il les perdrait en chemin, et qu'après cela, il ne serait plus bon à rien : que, n'ayant d'autre plaisir au monde que celui de lire, et n'ayant pas encore assez lu pour produire par lui-même, il allait devenir à charge à lui-même et inutile aux autres.

LÉGÈRETÉ

On n'a eu aucun objet plus sérieux pour entreprendre le voyage de Strasbourg (1) que celui de voir si les Français étaient aussi ridicules qu'on le lui avait dit.

Le voyage de Strasbourg fut imaginé sans aucun objet censé. Le pur hasard en décida. On en voulait faire un depuis Bareith, plusieurs endroits furent proposés, les Deux-Ponts, Paris, Metz, ou Strasbourg. Le Roi avait proposé les Deux-Ponts, peut-être même Lunéville. Algarotti proposa les autres lieux, on conclut pour Strasbourg. Algarotti donna des conseils pour la façon de s'y conduire, et ce fut surtout de s'abstenir des railleries qui pouvaient blesser la délicatesse des officiers français. Il représentait que le point d'honneur rendait ces gens-là fort délicats. On parut s'en mettre peu en peine. Le voyage fut conclu, on prit les devants. Algarotti resta avec le jeune prince (2). Le Roi arriva le soir, son premier soin fut de dire aux valets d'écurie de lui aller chercher des officiers pour souper avec lui. Le valet répondit que cela ne se faisait pas comme cela, qu'il fallait les connaître ou les prier soi-même. Il persista d'ordonner au valet d'en aller chercher, ce qu'il fit, et en trouva dans un café plusieurs qui refusèrent, regardant cette invitation comme une aventure dont ils ne firent que rire. Il en survint deux ou trois ivres qui eurent la curiosité d'y aller et dirent en arrivant : « Eh bien, où est l'aventurier qui veut nous donner à souper ? » Le Roi était lui-même dans la cuisine, et répondit : « C'est moi, Messieurs, qui aurai cet honneur-là. » On monta en haut, on soupa. Algarotti n'y était pas, et cela

(1) Fait en 1740, dans le but, dit Voltaire, de « voir incognito les frontières et es troupes de France ».

(2) Le prince Guillaume.

se passa assez bien, et très heureusement, puisqu'il n'y eut aucun propos fâcheux. Algarotti arriva le lendemain matin, et quand il sut qu'on avait soupé avec des officiers, son premier mouvement fut de dire : « Où en sommes-nous, grand Dieu ! ne l'a-t-on pas envoyé faire f...? » On alla voir les églises, on retrouva un des convives. En entendant des orgues on à Algarotti : « Voilà un instrument des Vandales; ce sont eux dit qui ont poli l'Italie.— Et nous, Monsieur, reprit cet officier, qui avait soupé la veille, qui est-ce qui nous a polis ? — Les Anglais qui vous ont conquis, repartit le Roi. — Voilà un... f... propos, dit l'officier tout haut, et une lourde bêtise. » Algarotti se jeta à la traverse, rompit les chiens, et cela se passa heureusement sans avoir de suite.

Le bruit courut qu'on était un aventurier, peut-être un escroc. On alla à la Comédie, une actrice vint dans la loge, elle offrit des oranges, on voulait lui donner un écu. Algarotti dit : « Donnez-lui cinq ducats, et pour raison que je vous dirai. » On ne voulut pas. Algarotti fut obligé de lui dire : « On vous prend ici pour un aventurier, et peut-être pour un fripon. Si vous ne donnez qu'un écu, on le croira un peu davantage, et quand on saura que vous êtes le roi de Prusse, on dira que vous êtes un vilain. » Algarotti parvint à persuader.

Quand on sortit de chez le maréchal de Broglie, un des officiers suivit le roi en montant dans un carrosse; il prit très peu garde à cette politesse, malgré ce que put lui dire Algarotti, et cela fut si indécent qu'Algarotti tremblait que cet officier, qui en parut piqué, ne l'envoyât faire f..... Le prince Guillaume qui était avec lui fit des grimaces à cet officier en le quittant, et le roi lui dit adieu en le persiflant.

En sortant de Strasbourg, on rencontra l'abbé Langlais, qu'on voulut faire franc-maçon en pleine campagne, et après quelques plaisanteries on le quitta brusquement en lui disant : « Faites mes compliments au roi votre maître si vous le revoyez jamais. »

RAILLERIE

Allant en Prusse, on dit à Algarotti : « Vos princes italiens n'ont ni c..... ni épées » ; et ce dernier répliqua hardiment : « Il y a cependant peu de temps qu'un prince a enfoncé les

piques italiennes dans le cul des Allemands. » On a un peu laissé Algarotti en repos depuis cette réponse.

Pendant tout un dîner, on ne cessa de dire au baron de Krott qu'on apprenait des Indes que les singes seraient fort chers cette année et qu'on voulait avoir un marquis français à la place d'un de ces animaux. On demanda s'ils étaient bien chers, combien ils coûtaient, qu'on en voulait de bonne maison. On retourna cette plaisanterie en cent façons.

Il y a ici un jeune homme français qui se fait appeler le comte Norman. C'est un garçon qui a eu des affaires par étourderie, mais qui est bon enfant d'ailleurs, assez plaisant à ce qu'on dit, et surtout fort naturel. On en avait parlé au Roi. Il dit un soir qu'on le lui aille chercher dans une chaise à porteur comme on irait chercher un singe. Il avait fait habiller ses grands heiduques en femmes pour se donner une scène avec le jeune homme. On lui représenta qu'il était homme de condition et point fait pour servir de bouffon, on refusa la commission, et on eut bien de la peine à lui faire abandonner cette idée. Le même jeune homme a été depuis à Charlottenbourg. Il rencontra le Roi dans les appartements tout en arrivant ; ce prince lui demanda qui il était, si c'était lui qui tuait tout le monde. Le jeune homme répondit sagement. Le Roi partait pour un petit voyage; il dit au Sr Keyserling de prendre le jeune homme avec lui dans sa voiture. Keyserling répondit qu'ils étaient quatre. Le Roi lui dit brusquement : « Mettez-le sur vos genoux et qu'on me l'apporte. »

Le champ de bataille ordinaire des plaisanteries du roi est sur les princes et sur les nations. Dès le temps du feu Roi, ou ne cessait dans les entractes du dîner, pendant les absences du père, d'apostropher les ministres étrangers. On n'a point quitté cette louable coutume, et quand M. de Badiany est venu ici, quoiqu'on ne l'ait guère vu que pendant un dîner, on lui a fait des plaisanteries sur l'Empereur et sur l'étiquette de Vienne ; on en a usé de même pour les autres ministres toutes les fois que l'occasion s'en est présentée ; on n'a pas ménagé plus que les autres celui de Hanovre. On prétend que c'est la crainte de se lâcher devant les ministres étrangers qui fait qu'on ne mange plus avec eux.

Un jour qu'il badinait du roi de Danemark comme d'un prince ignorant, Algarotti lui dit : « Mais ce même prince dont

vous parlez a envoyé à ses dépens un homme exprès jusqu'aux sources du Nil visiter les ruines de l'ancienne Thèbes et les dessiner. On n'est point en droit de le plaisanter qu'on n'ait fait de plus grandes choses pour la république des lettres.» On lui ajouta encore :« Ce même roi, que vous regardez comme un petit prince, a 3.000 hommes de terre, vingt-deux vaisseaux de ligne toujours prêts, 4.000 matelots entretenus et classés et peut en avoir 3.000 de la Norvège en trois mois de temps. »

Il raille surtout volontiers les petits princes d'Allemagne. Il en fait de bons contes et surtout très souvent celui-ci : « Dites à mon grand maître de dire à mon grand écuyer de dire à mon maître d'hôtel, etc. »

Il n'épargne aucun défaut, souvent il en prête. Un jour qu'on parlait de valeur, Pöllnitz (1) voulut aussi dire son mot. « Taisez-vous, lui dit le roi, on sait que vous êtes le plus poltron de tous les hommes. Il vous convient bien de parler de valeur. »

Algarotti, après le refus des douze cents écus, fut invité de faire sa demande, et préféra quarante mille écus argent comptant à une pension. On lui répondit que le cas de la guerre où l'on entrait était peu favorable à un largesse qu'on regarderait comme peu considérable dans un autre temps, mais qu'il patientât, et qu'on partagerait toujours sa fortune avec lui. Après cette belle réponse, on a fini par le faire comte, titre qui ne coûte rien, et qui peut contribuer d'ailleurs au goût qu'on a pour la plaisanterie.

VIVACITÉ ET PRÉVENTION

Le roi passa en revue en Poméranie le régiment du général Schwerin. Il faisait très chaud, et ce régiment était à cheval depuis longtemps. Un cavalier, ou bas officier, tomba de cheval. On voulut que ce fût du mal caduc ; le capitaine eut beau assurer que non, on s'obstina à le croire. Ce capitaine et les autres officiers furent durement réprimandés ; on déclama contre le général Schwerin. On ne s'en tint pas à cela ; on lui écrivit une lettre très dure, on lui marquait qu'il ne fallait pas se mêler d'avoir un régiment quand on ne le savait pas tenir. Le général voulut se retirer : on lui fit défendre

(1) Favori et bouffon du roi.

seulement d'en parler. Enfin, on partit pour Clèves. Schwerin continua, malgré défense, d'écrire pour obtenir son congé. On lui manda qu'on lui pardonnait cette conduite, que pour se dispenser de la punir on voulait bien la regarder comme une suite de son premier mouvement, qu'on regarderait de même tout ce qu'il ferait ou dirait pendant les deux mois que le voyage devait durer, mais qu'après cela, s'il ne prenait le bon parti, lui le prendrait.

Depuis cet événement, le roi montra à Algarotti une lettre du dit Schwerin qu'il lui avait écrite dans les tout commencements sur la forme du gouvernement. Cette lettre fut montrée à Algarotti en lui disant : « Tenez, voilà une bêtise d'un homme à qui vous croyez de l'esprit. » Algarotti, malgré les préventions du roi, ne laissa pas de trouver la lettre fort sensée, et eut la bonne foi de le dire, et de le soutenir. Cette lettre contenait en gros qu'il serait plus fort avec 30.000 hommes et des alliances qu'avec 100.000 sans alliance. Il est dans le principe contraire.

HAUTEUR, EMPORTEMENT

Le duc de Brunswick, beau-frère du roi, voulant venir ici, désirait d'y avoir des honneurs. On ne voulait pas lui faire tirer le canon. Cet article fut traité par lettres. Le Roi, impatienté, entra chez la Reine avec fureur et lui dit : « Votre frère est un sot, et sot le plus insupportable que je connaisse. Il veut faire le grand prince avec moi, cela lui convient bien ; c'est un animal qui ne connaît pas la différence immense qu'il y a de lui à moi. Ecrivez-lui, et ne lui laissez pas ignorer combien je le méprise avec les airs ridicules qu'il veut se donner. » La pauvre reine se mit à pleurer. Il a souvent de pareilles façons pour elle.

On a cru faire une grande grâce au duc de Brunswick en donnant à son frère un régiment qu'on l'a obligé de lever. La Reine n'en adore pas moins son Roi.

PRÉVENTION

On regarde, ou l'on fait semblant de regarder les Russes comme la nation la plus redoutable du monde, et qui doit nécessairement soumettre l'Europe dans la suite des temps. On

me tint ce propos tout en arrivant à Charlottenbourg, comme si on avait eu envie de m'en bien persuader, et comme on s'aperçut que j'en riais, on me dit : « Je savais déjà que vous ne vouliez rien croire en France de la puissance de la Russie, mais je serais bien trompé si vous n'en faites pas quelque jour la funeste expérience. » Je lui répondis alors que nous avions une bonne digue dans ses forces, qu'ainsi nous étions tranquilles sur un événement que nous regardions comme réservé pour la fin du monde. Puis, j'ajoutai : « Non, sire, nous ne regarderons jamais comme propre aux conquêtes une nation qui ne sait ni attaquer ni défendre les places, et qui n'a point de cavalerie ni de marine. Cette nation a fini par être battue par les Suédois attaquée d'ailleurs de toutes parts, et la guerre qu'elle a eue avec les Turcs est d'une espèce si différente et si peu instructive qu'on n'en saurait rien conclure pour celle qu'ils auraient à soutenir contre des nations aguerries et policées. » Je voulais entrer plus avant dans le détail, mais il sut changer de matière, et c'est sa façon ordinaire : il veut, ou briller seul, ou être instruit sans paraître l'être.

Je l'ai éprouvé plus d'une fois. Un jour, il m'appela à l'arrivée d'un régiment qui défilait devant lui, et m'ordonna de lui dire ce que j'en pensais. Il me fut aisé de lui dire que ce régiment, de même que tous ceux que j'avais vus, était supérieur à toutes les troupes du monde. Il me répondit que les nôtres étaient belles et bonnes. « Elles ne peuvent entrer en aucune comparaison avec les vôtres, lui répondis-je, sire. Pour bonnes elles en ont donné des preuves de tous temps ; mais comme il y a eu un grand intervalle de paix, nous ignorerions ce qu'elles valent aujourd'hui sans l'épreuve des deux batailles de Parme et de Guastalla, car on ne saurait, sans témérité, conclure de la bonté des troupes à les voir. » Cette réponse lui laissa peut-être à penser qu'elle pouvait regarder les siennes, et il me dit : « Vous êtes content de la beauté, et je vais vous dire quel est leur esprit. C'est, m'ajouta-t-il, de ne connaître qu'une aveugle obéissance : ils ne pensent pas, ils ne raisonnent pas comme les vôtres, mais ils exécutent ce qu'on leur dit, et croient possible tout ce qu'on leur commande. Cela a son bon, ce sont de vraies machines, ou pour mieux dire les dés avec lesquels je joue. — Je suis persuadé, repartis-je alors, que V. M. jouera de bonne heure, et qu'elle fera râfle de six incessamment. » Il

ne répondit pas à ces dernières paroles, mais il parla à son tour de nos troupes. « Je les ai vues avec plaisir à Strasbourg ; je les ai trouvées bien tenues, sans colifichets, et bien exercées sans bagatelle. Je ne sais pourquoi on se plaît à les décrier en Europe. — Je m'imagine pas, lui répondis-je, Sire, que les officiers d'expérience qui ont eu affaire à elles puissent leur refuser l'estime la plus entière.

— Vraiment, dit-il alors, vos vieux régiments jouissent avec raison d'une réputation bien acquise. Mais, de bonne foi, vos nouveaux régiments valent-ils les anciens ?

— Nos nouveaux régiments, repartis-je, sont créés depuis quarante ans, ont fait toute la grande guerre depuis 1701 jusqu'en 1713. Voyez, sire, si c'est là de la milice. De plus, si nous formions de nouveaux régiments, nous les embrigaderions avec les vieux, c'est-à-dire que nous mettrions un ou deux régiments nouveaux avec un vieux qui pour lors devient leur modèle, et le sujet de leur émulation. Cet usage nous a fait voir plus d'une fois dans les affaires que des régiments de nouvelle levée atteignaient pour ainsi dire dès leur berceau à la gloire dont les vieux corps étaient depuis longtemps en possession. Tout cela vient, sire, de l'esprit de cette nation qui pense et qui raisonne, et c'est cet esprit qui fait l'âme de notre service. Toute la pauvre noblesse du royaume compose nos armées, c'est ce qui multiplie les officiers qui servent de père en fils et qui ne connaissent point d'autre état. La croix de Saint-Louis fait la récompense la plus désirée chez cette nation assez folle, si vous voulez, pour la préférer à une pension, et c'est ce dont j'ai eu plus d'un exemple depuis que je suis Inspecteur. Nous éprouvons donc avec succès que cet espèce de fanatisme égale la force de nos petits hommes à celle des plus grands, et si la prévention s'obstine encore à croire que nous ne sommes redoutables que dans l'attaque, il faut donc détruire les preuves récentes de Parme et de Guastalla, où la constance des troupes impériales a été forcée de céder à l'opiniâtreté française. On nous objecte encore de ne pas savoir tirer régulièrement et par salve. Nous le savons cependant, sire, et peut-être aussi bien que ceux qui nous le reprochent, mais nous abandonnons cette méthode dans les affaires pour en prendre une plus redoutable, qui est de laisser tirer le soldat à sa fantaisie. Aussi notre feu irrégulier ne

finit jamais, il n'y a point de ces intervalles qui donnent le temps de respirer entre une salve et une autre, comme dans l'autre façon, et nous apercevons de plus que le soldat vise son homme comme s'il avait une affaire particulière avec ceux qui sont vis-à-vis de lui, ce qui devient si meurtrier que plusieurs gens de ma connaissance qui se sont trouvés à Parme dans les troupes de l'Empereur ne revenaient pas de l'étonnement où ils avaient été de voir nos gens tirer comme des chasseurs et ne presque pas manquer. Enfin, pour donner une dernière preuve à V. M., c'est que, dans cette même affaire, qui a été toute de feu, la perte des ennemis a été le double de la nôtre. La même épreuve a été faite à Malplaquet. »

Ces raisons parurent non seulement persuader, mais encore étonner le roi de Prusse. Je lui ajoutai alors que j'avais conçu une grande idée de sa pénétration, lorsque j'avais su qu'il avait si promptement remarqué à Strasbourg la solidité de notre service où nous faisions profession de conserver l'essentiel aussi précieusement que nous en rejetions avec mépris le superflu et la bagatelle.

Toutes ces raisons lui ont fait tant d'impression qu'il me dit le lendemain ou le surlendemain : « Je regarde vos troupes comme les premières troupes du monde, et je comprends à merveille ce qui doit leur donner l'avantage par les raisons que vous m'avez dites. » La façon d'embrigader nos régiments vieux avec les nouveaux lui a paru si bonne qu'il en a raisonné avec le prince d'Anhalt qui me l'a rendu et qui m'a dit : « Vraiment, vous avez bien d'autres principes qu'il ne sait pas, mais que je connais, moi, et que je respecte de même que vos troupes que je regarde comme les premières du monde. »

GOUT ET LITTÉRATURE

On ne sait presque pas de latin, on a un commencement d'italien et d'anglais qu'on a négligé ou voulu négliger.

On sait faire des vers, on a le génie tout à fait tourné à cela. On a pris Voltaire pour modèle, et on pourra bientôt le haïr comme rival.

Quant au goût pour distinguer, on regarde la traduction d'Horace de l'abbé Pellegrin comme un chef-d'œuvre, et comme un équivalent d'Horace.

On regarde Corneille comme un bavard et un mauvais poète, Racine comme un homme commun qui n'avait que de petites idées, un style bas, nulle élévation et nuls sentiments.

Fléchier est le seul modèle d'éloquence qu'on connaisse. On ne fait aucun cas de Cicéron, qu'on n'entend pas, et l'on juge des anciens qu'on méprise par les traductions qui en ont été faites.

On fait seulement quelque cas de Boileau. On a une idée fort embrouillée et fort raccourcie de l'histoire. On sait par préférence, et peut-être par exception, tous les traits injurieux aux nations. On connaît la vie de Louis XIV par les lardons de la Gazette de Hollande, et la nation française par les traits envenimés des réfugiés. On applique indistinctement le nom et le caractère de petit-maître à tous les Français, on ne connaît que cela de la nation. On regarde les Hollandais comme des marchands qu'on peut mener le bâton haut, et les Anglais comme des forcenés et des fols; les Italiens comme des lâches qui n'ont ni c....... ni épées. Enfin on ne connaît les peuples et on ne cherche à les connaître que par leurs défauts.

En général, on n'a aucun musicien ni aucun peintre en Italie, on a une musique à part, qu'on préfère à celle d'Italie, et on regarde celle de France comme misérable.

On a de mauvaises copies des grands originaux d'Italie, on les prend pour les vrais originaux, et c'est sur cela qu'on fait peu de cas des peintres d'Italie. Enfin le goût de comparaison manque absolument, et quoique le goût naturel qu'on a ne soit point sûr et discernant, comme on voit, on veut juger de tout sans appel et décider toutes les questions plutôt par des railleries que par des raisons.

On a beaucoup d'esprit naturel, un tour assez noble et aisé, une raillerie assez piquante dans laquelle on ne néglige pas de s'exercer et c'est en général à cette sorte d'esprit qu'on donne la préférence.

Avec des idées si informes et si imparfaites, on est persuadé que l'esprit tient lieu de tout, qu'avec de l'esprit non seulement on peut acquérir des connaissances, mais même qu'on les a déjà toutes, et c'est cette persuasion qui nous conduit à croire qu'on entend la guerre, les finances et la politique. Il y a apparence que l'on ne consultera jamais personne que pour apprendre, en questionnant, des détails qu'on ignore et pour

se déterminer ensuite par soi-même. On ne regardera donc jamais les ministres que comme des secrétaires, les généraux comme des aides-de-camp, et les gens de finance comme des receveurs.

PRÉVENTIONS QUE L'ESPRIT TIENT LIEU DE TOUTES LES CONNAISSANCES

D'ailleurs, on prétend à tout, et dans tous les genres on veut se faire une réputation à quelque prix que ce soit, et on se croit dès à présent capable de tout sans exception.

On consulta, pour mieux dire, on fit raisonner sur la cavalerie les généraux Schwerin et Catt, puis, quand on les eut entendus, on leur dit d'un ton capable : « Je vous donnerai incessamment un modèle qu'il faudra suivre, tant de la façon de composer la cavalerie que de l'exercer », et c'est pour cela qu'on lève une compagnie de gardes du corps. On se propose de suivre ses propres idées pour les règlements qui concerneront ce corps, sans égard aux anciens usages ni aux connaissances que l'expérience fournit. Un des premiers principes de la nouvelle méthode est d'avoir les plus grands chevaux que faire se pourra; on s'y opiniâtre malgré les représentations, parce qu'on regarde l'élévation comme un grand avantage pour le combat, et la masse de même que pour le choc.

Généralement, sur toutes sortes de matières, on s'instruit dans la conversation par le secours d'une mémoire très heureuse, on fait son profit de ce qu'on entend dire, et on s'en sert, soit en parlant, soit en écrivant, comme si c'était ses propres réflexions.

POLITIQUE

Les idées qu'on a sur la politique ne sont pas moins singulières et peut-être un peu plus ridicules. On croit pouvoir se passer d'alliances, du moins on pense qu'on peut se passer de négocier pour en faire; que l'état des troupes qu'on augmente tous les jours fera qu'on ira au-devant de nous : que nous n'aurons qu'à choisir; qu'en attendant on peut entreprendre sans être d'intelligence avec personne; qu'après les entreprises on sera recherché, et qu'on se liera avec qui on voudra. La tolérance du succès de Masseich n'a peut-être pas peu contribué à cette façon de penser.

On croit ses troupes supérieures à toutes les autres, et on se croit soi-même non seulement plus éclairé que les autres princes, mais encore que leurs ministres. Ainsi on se croit également en état de vaincre et de tromper.

Il paraît non seulement qu'on ne sera jamais retenu par sa parole, mais même qu'on ne se fera jamais scrupule d'en donner de contraires à ses desseins pour les mieux couvrir. Cela s'est clairement démontré par les assurances qu'on vient de donner en dernier lieu à l'Empire, et plus particulièrement encore à la reine de Hongrie. Ce sont ces assurances qui l'ont tranquillisée au point de ne prendre aucune mesure avant l'entrée des troupes prussiennes.

MARQUIS DE VALORI.

LA PEINE CAPITALE

(MŒURS RUSSES)

(*Suite*) (1)

—

VI

LES EXPROPRIATEURS

Dans notre pays, — écrit le correspondant dont les notes m'ont servi pour les esquisses précédentes, — dans notre pays les expropriateurs apparurent après l'émeute armée de Moscou, qui fut suivie d'une émeute armée de toute la localité où se trouve la fonderie déjà citée.

Cette suite « chronologique » est remarquable et indique elle-même un certain rapport des phénomènes.

Au moment du violent mouvement révolutionnaire, les expropriations avaient une couleur politique. On supposait que la lutte ouverte du « peuple » contre les représentants et les défenseurs de l'ancienne organisation était commencée. Dans une pareille lutte ouverte, les attaques des « convois de l'ennemi » semblent faire partie des opérations militaires, une « réquisition de guerre » d'un genre particulier. Dans quelques manuscrits, transmis en très grand nombre aux rédactions des journaux et des revues, manuscrits écrits à la hâte, sans art et sans expérience, mais qui pouvaient, par leur naïveté, être le véritable reflet d'une certaine disposition des esprits, fréquemment, on trouvait, dans ces derniers temps, le même sujet : une jeune fille, emportée par le tourbillon de la lutte, dit à un jeune homme (ou, inversement, le jeune homme dit à la jeune fille) : « Vous cherchez à faire quelque chose qui vaille la peine de sacrifier votre vie... A un tel moment, par une telle route, on doit transporter de l'argent du fisc. Rendons son bien au peuple qui lutte pour ses droits. » Trait caractéristique, la révolution russe posait en même temps les questions politiques et sociales, et, par moment, on déclarait

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 318.

irréfutablement comme « propriété du peuple » l'argent des fabriques ou des usines...

Dans cette période, quand il leur fallait payer de leur vie leurs « manifestations guerrières », la psychologie des expropriateurs ne se distinguait en rien de la psychologie des révolutionnaires idéalistes. Par moments elle portait le même sceau d'élévation d'esprit, d'enthousiasme et de foi en l'importance de « l'œuvre ». Dernièrement (en septembre 1909), la Cour d'assises de Kieff jugeait l'affaire du journaliste esthonien Eckart (Endel) Horn. Il avait été condamné auparavant aux travaux forcés pour un crime politique commis dans les provinces baltiques, où, comme on le sait, le mouvement révolutionnaire a été particulièrement intense et, en certains endroits, adopta le caractère d'une levée en masse, et il purgeait sa peine dans la prison de Loukianoff, à Kieff. Il avait pour voisine de cellule une institutrice de village, Matrona Prisagenuck. Elle avait été condamnée à mort en août 1908 par le tribunal militaire de Kieff. Le 12 septembre sa condamnation avait été confirmée, mais l'exécution de l'arrêt avait traîné pour une raison quelconque. Horn entendait ses pas et le bruit de ses fers. Une nuit, il descella l'ouverture faite dans le mur, et qui avait été bouchée avec de la terre glaise, et remit à la jeune fille du cyanure de potassium dans le bec d'une théière. Elle avala le poison et Horn conversa avec elle jusqu'à la fin, la consolant. Dans les lettres à sa fiancée, qui se trouvait dans la même prison, il décrivit les derniers moments de Matrona Prisagenuck (son nom de guerre était Raïa). La lettre est bizarre, et sans beaucoup de suite. On voit que celui qui l'a écrite a été bouleversé jusqu'au fond de l'âme. Il parle de lui-même plus d'une fois au féminin, et de Raïa et de sa fiancée, au masculin.

J'attendais le soir. Quelle journée longue et torturante... Quand tous se couchèrent, je défis avec mon couteau l'ouverture bouchée avec de la terre glaise... Au bout de quelques minutes j'aperçus de la lumière dans sa cellule... L'ouverture paraît et elle m'appelle par mon nom. O Dieu! Je dois lui remettre... Je sentis qu'elle enlevait mon envoi... Ensuite je lui transmis deux lettres. Sans cesse je plongeais un regard avide par l'ouverture. Elle lisait.

A ce moment Stephane, de la casemate, pria de demander à Raïa quand elle comptait prendre le poison pour partir ensemble. Quelle affection!

Comme ils l'aimaient... Un bruit de chaînes. Donc, elle a fini de lire... Mon chéri, j'ai longtemps causé avec elle, j'ai complété la lettre par des paroles. Enfin, je l'ai priée de s'écarter un peu de l'ouverture, afin que je puisse la voir. Et j'ai vu son visage joli et pur. Que j'étais heureux ! Elle me regardait et riait doucement, doucement. — « Endel, entends-tu, je ris ? » — « Oui, ma petite Raïa, je t'entends... Qu'as-tu ? »... « Cela me paraît drôle de nous voir, de savoir encore nous parler »... Ensuite elle demanda ce que tu devenais. « Où est Anatole, où est le « pays » ?.. Transmets à Nadine mes amitiés et mes baisers. » Elle s'éloigna alors. Après un moment elle s'approcha de nouveau. — Stephane demanda : « Quand ? » — « Aujourd'hui, quand on aura relevé la garde, — répondit-elle. — Est-ce que le cyanure agit ? » — « Oui, ma chérie. Je ne puis rien te donner de plus ! » A ce moment je me sentais terriblement ému. Remettre la mort de la main à la main à l'amie que l'on aime tant, quand on a tant envie de vivre ! C'est affreux... « Ne t'agite pas tant, Endel », réprit-elle. Je me taisais, et elle disait quelque chose. Enfin, elle demanda de quelle façon il fallait le prendre. — « Ecrase-le en poudre, avec un peu d'eau. » — « Bien, je vais le prendre. » Elle se retira.

Quand la garde fut relevée, toc, toc dans le mur. Je m'approchai. — « Je vais le prendre tout de suite, Endel, mais je n'ai pas d'eau ! Que font les camarades ? demanda-t-elle. Je crois que c'est fait. Adieu. » — « Adieu, ma chérie ! » J'entendis le frou-frou de la robe, le bruit des chaînes. Ensuite, un silence. — « Ma petite Raïa, l'as-tu pris ? » — « Oui, c'est fait, adieu ! » — « Adieu, ma chérie »... Un silence profond qui dura quelques secondes. Ensuite, elle haleta fortement. Des soupirs... Puis un faible souffle... enfin, de violents soupirs... le silence. Doucement, un être vient de mourir... notre chère petite Raïa n'est plus. Doucement, un être vient de mourir, mais la vie va toujours son train... Je lui ai parlé, j'ai tout entendu, j'ai été avec elle jusqu'au dernier moment. Tout cela est gravé à jamais dans mon cœur. Raïa n'est plus, dites-vous, cela n'est pas vrai ! Je vous dis qu'elle est encore avec moi, avec nous tous, qui l'aimions. Elle vivra en nous... Au bout de quelque temps on entendit des coups dans le mur, mais ce n'était plus la peine de répondre. Les geôliers étaient venus.

Cette lettre se trouva transportée hors de la prison, elle circula de mains en mains et, au bout de six mois, elle fut saisie pendant la perquisition effectuée chez un certain Kinsbourgsky. Elle servit de base à une nouvelle action intentée contre Horn, pour « complicité de suicide », affaire qui fut jugée le 10 septembre 1909 par la cour d'assises de Kieff. Il est difficile de comprendre pour quelle raison l'affaire fut portée devant la

juridiction ordinaire, avec des jurés et sans huis-clos. Si le gouvernement comptait présenter à la société les « monstres » que les juges militaires avaient secrètement condamnés à mort, son calcul se trouva erroné.

« Le voile étendu sur une des horreurs de l'existence, dit l'auteur du compte-rendu des tribunaux, se leva lentement et terriblement. Le crépuscule qui enveloppait la salle, la lecture sèche et distincte de la lettre au milieu d'un silence mortel produisirent une profonde impression. » En quelques mots brefs, prononcés à la fin, Horn reconnaissait le fait, mais niait sa culpabilité. « Elle était condamnée à la peine de mort, l'arrêt était confirmé, et j'ai aidé cette chère amie à s'en délivrer. Je n'ai rien commis d'immoral. » Il ne put continuer tellement il était ému, et il se rassit... Les jurés se retirèrent dans la salle des délibérations. Une minute après ils revenaient avec un *verdict négatif* et l'accusé fut acquitté.

On ne pouvait se tromper sur la signification de cet acte. Les jurés sont les membres de cette même société que le gouvernement défend des attaques des expropriateurs par des tribunaux militaires et des condamnations à mort. Horn était un révolutionnaire, un anarchiste qui touchait de très près au monde des expropriateurs. Et néanmoins, dans ce cas, rien n'évoqua les « brutalités sanglantes », ou la « profonde dépravation » qui s'éveillent involontairement dans l'imagination en présence d'un fait aussi négatif que l'expropriation, surtout quand il s'agit de propriétés privées. Pour les jurés, cela resta enveloppé de nuages. Devant eux et devant la société ne se leva que l'image d'une jeune fille intelligente, d'un type assez répandu en Russie, à la psychologie connue depuis longtemps, animée d'une ardeur qui ne connaît pas d'obstacle dans la lutte et le sacrifice, et leur verdict fut l'écho direct de la conscience publique. Il était indiscutable que Horn avait aidé la victime de la justice à éviter la potence. Il avait favorisé le suicide... Oui, mais afin d'éviter le supplice. Les jurés, qui étaient des hommes du type russe moyen, répondirent : *non coupable*. Sans doute, j'ignore s'ils se sont souvenus de l'aveu du comte Witte relativement à « l'organisation surannée ». On pourrait croire que, même en dehors du comte Witte, chaque Russe du type moyen, celui auquel appartiennent les jurés, se fait une certaine idée de l'enchaînement des événements, qui devient particulièrement

clair dans ces derniers temps. Si, dans le brouillard miasmatique de l'épidémie de l'expropriation, les regards étonnés d'un Russe de cette sorte peuvent percevoir des beautés morales et comprendre la psychologie du dévouement, c'est encore une raison de plus pour réfléchir aux causes de ce brouillard. Il est certain que la conscience publique ne s'arrange pas des expropriations. Mais elle ne s'arrange pas non plus de la solution rectiligne d'une question embarrassante au moyen d'une procédure simplifiée, qui ne raisonne pas, et au bout de laquelle il y a la corde et la potence.

Bien entendu, le brouillard reste le brouillard et l'épidémie est toujours une épidémie qui répand des miasmes moraux. La liaison même temporaire des expropriations et des traditions des partis politiques ne put être de longue durée. Elle fut provoquée par l'appréciation inexacte du moment donné. Mais par soi-même, en tant que tactique prolongeant la lutte, elle est profondément contraire à la psychologie des partis révolutionnaires. Cet antagonisme s'est manifesté tout de suite et n'a fait qu'augmenter depuis. Des éléments de hasard, des éléments révolutionnaires idéalistes se retiraient de cette région de miasmes. Mais il est de l'intérêt du gouvernement et du vulgaire « bien pensant » de confondre ces phénomènes. La répression exercée contre *tous* les partis d'opposition trouvait sa justification dans le fait des expropriations. La lutte des opinions, le ralliement des divers partis, le désaccord des partis entre eux et les luttes des programmes au sein de l'opposition présentent aux yeux de tout gouvernement versé dans la politique un élément de réflexe social, qui affaiblit par lui-même l'ardeur sauvage de la lutte, en la détournant des impulsions directes dans une sphère de pensée, d'hésitation, de doute, d'examen. La liberté d'opinion soumet les plus extrêmes à l'influence toute fraîche de la critique. Notre pouvoir continue à considérer comme un succès et comme un indice de sa puissance le fait d'avoir réussi à faire rentrer l'œuvre de la pensée d'opposition et de liberté dans des sous-sols mal aérés, ne laissant à la surface que ses commandements autoritaires, sa seule voix du « désordre organisé » et l'anarchie des éléments.

En ceci le gouvernement a obtenu d'importants succès extérieurs. Il n'y a qu'une chose qu'il n'a pas la force d'éloigner.

C'est la conviction générale, de tout le peuple, *qu'il est impossible de continuer à vivre ainsi*. Cette conviction règne puissamment au-dessus de la psychologie actuelle. Mais comme les tentatives indépendantes de la pensée créatrice et de la lutte active de la société pour un meilleur avenir sont étouffées partout, il ne reste que ce sentiment d'inébranlable, c'est-à-dire la psychologie de la pure négation. C'est donc la psychologie de l'anarchie. Il n'y aura plus de respect pour « l'organisation surannée » qui s'est déjà reconnue publiquement en faillite, ni le respect de soi-même, comme membre d'une société qui s'organise d'une manière nouvelle. — « Vous parlez de la possibilité d'organiser légalement ou presque la lutte des partis. Où est cette possibilité ? Voilà! Il n'y a que *ces hommes* qui luttent *dans de pareilles conditions*. Ainsi donc, à bas tout réflexe social, toute organisation, tous programmes et tous principes positifs. Nous n'acceptons que ce qui est clair, simple, évident : l'apparition non organisée, qui n'est liée à aucun programme de principes, de la personnalité anarchiste. La violence individuelle qui répond à la violence légale, le meurtre secret contre l'exécution qui suit un jugement sommaire ou sans jugement, le pillage contre la destruction par « ordre administratif », la vengeance personnelle sanglante contre les tortures au commissariat, les partisans de l'anarchie contre le « désordre organisé » de Nikitenkoff ».

Le fond général, un profond mépris non seulement d'un certain côté de la vie, mais de toute la vie : du gouvernement, de la société, de soi et des autres. Nous l'avons vu par ce condamné à mort faisant ses adieux à tout par la brève formule : que le diable les emporte !

On doit reconnaître que ce procédé n'est pas sans logique. Il est logique, comme chaque maladie dans l'organisme frappé du marasme de stagnation.

Parmi les sources que notre correspondant nous a communiquées, il se trouve une lettre étonnante par l'intensité de ses tendances anarchistes.

Vous me demandez à quoi j'aspire? En effet, à quoi ? Je ne saurais l'expliquer; je ne trouve pas les mots nécessaires. Mais je vois et je sens que, *dans la vie, il n'y a pas ce qui devrait être* (1).

(1) J'ai souligné moi-même les passages en italique. — Note de l'auteur.

Comment cela devrait-il être, je ne sais pas, peut-être même le sais-je, mais je ne saurais le dire. Quand j'étais libre, j'ai observé que *les hommes ne font pas ce qu'il faudrait faire*, mais tout à fait autre chose. Il y a quelques années, moi non plus je ne faisais pas ce qu'il fallait, et ensuite j'ai cessé de faire attention aux autres et je me suis mis à faire ce que je voulais et ce qui me plaisait.

Il se caractérise lui-même avec une franchise impitoyable.

Moi, je suis un égoïste terrible et je n'ai jamais aimé que moi. Je n'avais clairement conscience que d'une chose : je vis, et, si je vis, j'ai besoin d'argent (!). N'ayant pas d'argent j'en prenais où j'en trouvais. Je ne sais pas, — il est possible que ce soit mal, — mais je ne faisais attention à personne. Que m'importent les hommes et leur opinion de mes actes? Tu le sais bien toi-même que je n'irai pas sacrifier ma vie, mais que plutôt je l'ôterai aux autres. J'ai toujours fait mon possible pour opprimer les faibles et leur prendre tout ce qu'il me fallait. Si j'avais eu besoin de leur vie, je l'aurais bien prise, mais je n'avais pas besoin de la vie d'autrui. Ne va pas croire que j'appelle les faibles ceux qui sont pauvres. Non! Nous pouvons *considérer même l'homme riche comme un être faible. Quand j'étais en liberté, j'étais plus fort qu'un riche, mais maintenant je suis faible.* On m'a pris tout ce que j'avais, et *je n'ai plus qu'à mourir.*

Il est vrai que, parmi tous les matériaux dont je dispose, cette lettre est unique par son cynisme sombre et désespéré. D'autres le sont à un degré plus ou moins grand. Leur ton est adouci pour la plupart par des lueurs de foi en une vérité qui doit exister, mais qui est inaccessible, et par une tristesse qui vous prend le cœur, à propos de la vie perdue.

Il faudra mourir, — écrit un jeune homme de dix-huit ans. — Et cependant, combien j'ai envie de vivre, si tu pouvais le comprendre! Une soif de vie effroyable. Pense donc : je n'ai que dix-huit ans. *Comment ai-je donc vécu pendant ces dix-huit ans ? Etait-ce une vie ?* Ce n'était que de continuelles souffrances. Car nous sommes sept dans notre famille. Il n'y avait presque que mon frère pour travailler. Moi, je ne suis pas encore un fameux ouvrier. Il n'y a rien à dire à mon sujet : pouvais-je gagner beaucoup? *Il ne faisait pas bon vivre. De sorte que je ne connais pas la vie.*

La vie s'est écoulée pâle, comme dans un brouillard, — écrit un autre condamné à mort. — On commence à regretter le temps qui est passé. Pourquoi suis-je si ignorant et n'ai-je pas connu une vie différente? Pourquoi n'ai-je pas fait d'études? On regrette d'avoir

appris si tard ce que l'on sait maintenant. Pourquoi la vie a-t-elle été si vide? Qu'est-ce qui m'occupait? Des balivernes dont j'ai honte aujourd'hui.

Cependant, — termine-t-il avec désespoir, — ce qui me calme, c'est la pensée que, tôt ou tard, je ne l'aurais pas évité. Si j'avais recouvré ma liberté, il m'aurait fallu vivre en dehors de la loi. Alors, on serait devenu de nouveau candidat à la potence.

Tout ce qui était bon, — écrit un troisième, — était compensé par le mal *et pendant toute ma vie, cependant si courte, je n'ai vu que du mal.* J'ai vu comment les autres se torturent, et je me suis tourmenté avec eux. Dans ces conditions, et avec une vie pareille, *peut-on aimer quoi que ce soit, même ce qui est bon?* Autrefois je travaillais à une fabrique et cela me plaisait. Ensuite je compris que je travaillais pour un riche et j'ai abandonné mon travail. Depuis l'émeute armée, je me suis mis à piller avec des camarades, qui étaient comme moi.

Vaut-il bien la peine de chercher à reprendre sa liberté? — demande un quatrième.— Y aurais-je trouvé des hommes, avec lesquels il vaudrait la peine de vivre? *Je sais qu'il existe quelque part des honnêtes gens, mais je ne les trouverai pas,* et je me lierai avec quelques vauriens. Vraiment, ça ne vaut pas la peine de chercher la liberté et de vivre comme j'ai vécu autrefois. *Mieux vaut mourir que de souffrir continuellement.*

Certains essaient de réhabiliter et de justifier « l'œuvre » de l'expropriation.

Je vais vous écrire ce qui me tourmente en ce moment, — écrit à un prisonnier politique un expropriateur, condamné à mort.

Je sais que la plupart me considèrent, ainsi que tous les autres expropriateurs, simplement comme un voleur. Mais moi je ne pillais pas pour moi, et je venais en aide à ceux qui n'avaient rien. Beaucoup le savent. Je ne le faisais pas au nom d'un parti quelconque, mais de mon propre chef, et cela m'offense beaucoup, quand on dit cela de moi. Quand, auparavant, j'étais dans la salle avec des condamnés de droit commun, ils disaient tous que les expropriateurs ne volaient que pour eux-mêmes. Je vous le demande : est-il possible que ceux qui sont dans la même salle que vous (il s'agit probablement des prisonniers politiques) partagent cette idée? Je leur répondais qu'il se trouve des personnes qui ne prennent pas pour elles-mêmes, mais pour d'autres. Je n'ai rien dit de moi-même, mais, personnellement, j'ai beaucoup souffert quand j'entendais parler ainsi des expropriateurs.

Mais le niveau général du milieu des expropriateurs tombe

encore plus bas que ne l'indiquent ces essais naïfs de singulière idéologie.

J'ai pillé avec des expropriateurs tels que moi, — avoue tristement un autre auteur, — mais ici aussi on rencontre de la vilenie : on est volé par ses camarades. J'ai pris part à bien des pillages, mais rarement cela se passait sans bassesses. Est-ce que cela n'est pas outrageant? On est volé par les siens! *En apparence, ils sont tous braves. Comment exister après cela?*

Le lecteur aperçoit, sans doute, l'ironie amère et peut-être inconsciente de ces mots de la fin. Ce jeune homme ne parle plus de chercher la vérité dans les conditions sociales ordinaires. Il reste évidemment encore quelques braves gens, en petit nombre. Ce sont les expropriateurs, qui seuls osent agir contre l'injustice triomphante. Mais cela aussi n'est qu'apparent. Comment vivre alors, si, même au milieu d'eux, la vérité ne peut se trouver!...

VII

L'ARRÊT EST CONFIRMÉ

Nous avons épuisé nos ressources autobiographiques, que des condamnés à mort avaient procurées à notre correspondant. Ces aveux et ces confessions les plus intimes, les plus sincères, et parfaitement désintéressés, passaient par différents moyens, mais presque toujours en cachette, de la salle des condamnés dans d'autres salles de prison à des personnes qui n'avaient pas la moindre possibilité d'influer sur le sort des condamnés. Dans chaque ligne de ces lettres, on entend l'accent de la vérité dite par des hommes qui vont mourir. Plusieurs reconnaissent franchement que dans les conditions actuelles il n'y a pas d'autre issue pour eux et doutent même qu'il vaille la peine de rêver à vivre. Et néanmoins, dans une seule (dans la première) l'on pourrait apercevoir peut-être quelques traces de cynisme et d'impénitence. Dans toutes les autres apparaît le regret amer et la nostalgie de quelque autre vie, de quelque autre vérité difficilement accessible. Il semble que pour ceux qui ont écrit ces confessions il ne peut plus y avoir de place au milieu des hommes, et que la main qui confirme ces arrêts retranche de la vie des monstres incapables de repentance et d'amendement.

Cependant, ces lettres ont été écrites pour la plupart par des expropriateurs de profession, qui respiraient l'atmosphère délétère d'une psychologie vulgairement anarchiste. Mais la plupart des victimes de la justice militaire appartenaient-elles à ce milieu? L'expropriation, c'est une épidémie. Souvent elle s'empare de gens d'un type simplement moyen qui, un mois avant le crime, ne se seraient pas crus capables d'y prendre part, et qui s'éveillent après que le tourbillon les a emportés, comme après un rêve pénible. Plus d'une fois, on a publié dans les journaux des lettres de condamnés à mort à leurs parents, on y remarque, exprimé clairement, ce réveil d'un cauchemar et un sentiment de vif repentir. Un certain Karamisheff était employé dans les bureaux des propriétés d'Orloff-Davidoff, dans le district d'Atkarsk,du gouvernement de Saratoff. C'était un employé tout à fait ordinaire. Estropié en faisant son service, il devait recevoir pour cela une indemnité. Mais dans l'intervalle il prit part à une attaque contre un marchand. Un vol tout à fait ordinaire, sans coups ni blessures, coloré du nom « d'expropriation ». Malgré tout il fut condamné à la peine de mort. Voici sa dernière lettre à ses parents :

Mes chers parents, mon père, ma mère et ma sœur Fénia. Je vous écris cette lettre affectueuse avec des larmes aux yeux ; je vous informe que je suis condamnéà la mort par pendaison. Je vous prie, mes chers parents, pardonnez-moi. Avant de mourir je me suis confessé et j'ai communié ; je ne pouvais faire autrement. Adieu, mon très cher père, adieu ma très chère mère, adieu ma petite sœur chérie, adieu tous mes frères et chers amis ; vous ne me verrez plus, mais vous vous souviendrez de moi jusqu'à votre dernier jour. Je vous prie, mes chers parents, de faire dire des prières pour moi. Ah! qu'il m'est pénible de mourir d'une telle mort! Communiquez à mon frère Vania que je ne suis plus de ce monde. Mon père et ma mère chéris ! Pendant que j'écris ces lignes, mon cœur se brise, les larmes roulent de mes yeux et tombent goutte à goutte sur la table. Dites à ma femme de faire célébrer un office des morts pour moi. Ma femme et mes frères m'ont visité jusqu'au dernier moment. Je vous prie, dites à mes tantes et à mes oncles et aussi à ma marraine et à mon grand-père que je suis mort. Mes derniers adieux à Théodore, Pierre, Basile, Michel et à tous mes amis. Je vous prie encore d'écrire à Bakou, à ma tante et à mon cousin Basile, que je n'existe plus. Papa et maman, si vous recevez l'indemnité, je vous prie de vous faire cons-

truire une bonne maison avec cet argent, et de ne pas m'oublier. Papa et maman ! Ne pleurez pas, car, vous, vous avez encore quatre fils ; vous en avez assez, vous passerez de moi. Allons, mes chers parents, adieu encore une fois. Adieu mon village chéri où je suis né et où j'ai passé ma jeunesse. Adieu toute ma société. *Pardonnez-moi, à moi qui suis devenu un scélérat maudit.* Dieu peut-être ne m'abandonnera pas et me pardonnera tous mes péchés.

J'ai écrit cette lettre avant de mourir, ma main tremblait, mon cœur palpitait. Pardonnez-moi d'avoir si mal écrit, je me hâte. Adieu, adieu. Je ne suis plus. Encore une fois adieu, ma chère femme, mon aimée. Adieu. Je n'ai plus le temps. On m'attend. Votre fils qui vous aime : Basile Maximoff Karamicheff.

Le lecteur voit qu'ici il n'y a pas la moindre trace de la psychologie des expropriateurs anarchistes, qu'il n'y a pas l'ombre d'une tentative de s'arracher à son milieu, ou de le désavouer. Cette âme, qui va quitter le monde, est celle d'un paysan fortement uni à sa famille, à la société, à son milieu.

Chourimoff fut condamné à mort pour une expropriation dans le district de Balachoff, du gouvernement de Saratoff. Son père, vieillard aveugle, qui habitait au campement (stanitza) de Zimliane (dans les terres des Cosaques du Don), reçut de lui la lettre suivante :

Bonjour, mon cher papa. Je t'envoie mon dernier adieu et je te souhaite beaucoup... beaucoup de bonheur. Pardonne-moi, mon cher père, de ne t'avoir pas écrit depuis si longtemps. Tu pourrais croire que je t'ai oublié. Oh, mon cher papa, ne m'accuse pas si cruellement ! Tout ce temps de notre séparation a été pour moi une continuelle torture. *Je ne vivais que par la pensée qu'un temps viendrait où nous serions réunis pour toujours, où j'aurais la possibilité d'appuyer ta tête grise sur ma poitrine et où je pourrais guérir les blessures que j'avais faites à ton pauvre cœur brisé.* Mais ce temps n'est pas venu, mes rêves sont envolés et il ne reste que l'amère réalité. Depuis le 29 mai 1908 je suis en prison. Le 23 janvier j'ai été jugé et condamné à la peine de mort. L'arrêt a été envoyé pour être confirmé par le commandant en chef de l'armée, mais il y a peu d'espoir que la mort soit remplacée par le bagne. J'ai environ trente jours à vivre. Si tu peux, mon cher papa, viens, on te permettra de me voir. Maintenant, je suis inscrit sous le nom de Chourimoff. Ecris une lettre à ma mère et dis-lui que ma dernière prière est qu'elle ne te quitte pas et qu'elle te soigne. Embrasse Paul et Michel. Mes amitiés à toute la famille. Adieu, papa !

Comme d'ailleurs le condamné s'y attendait, l'arrêt fut exécuté.

Le repentir est marqué bien plus fortement dans les lettres qu'écrivait un jeune homme de dix-huit ans, Eugène Mavrofridi, condamné à mort par le tribunal militaire de Novotcherkask, en décembre 1908.

Bonjour, ma chère petite mère.

Je suis encore de ce monde, par la volonté du Très-Haut, mais pour l'avenir je ne sais pas si l'arrêt va être exécuté ou non. Quant à moi, chère petite mère, je sens que je vis mes derniers jours, et peut-être même mes dernières heures; car voilà dix jours que j'attends la mort, et que je ne dors pas la nuit, prêtant l'oreille à chaque bruit, comme un lièvre ; dès que quelque surveillant passe, je crois que l'on vient me chercher ; je crois qu'il me sera moins pénible de mourir à la potence que d'attendre ainsi à tout instant que la porte s'ouvre et que l'on me dise: il faut que tu sortes ! Mais, ma chère petite maman, tout est dans Sa sainte volonté, j'espère en Lui ! Il a souffert Lui aussi, mais Il a souffert pour nos péchés, c'est-à-dire pour les péchés de tout l'univers ; et moi je souffre parce que je ne vous ai pas écoutée et que je ne priais pas Celui qui est mort pour nos péchés. Oui, ma chère maman, je suis coupable devant Dieu et devant vous. Je me repens, mais que faire? Maintenant il me semble que c'est trop tard ; oui, chère maman, si je vous avais écoutée, si j'avais prié Dieu plus souvent, rien de pareil ne serait arrivé; mais moi j'ai écouté les conseils de mes camarades et j'ai quitté mon emploi à la Banque. Si je ne l'avais pas quitté, je ne serais pas là en ce moment à attendre la mort à chaque instant; mais j'aurais attendu, comme un chrétien, la fête de Noël au milieu de vous. Allons, tout est dans la volonté de Dieu. Si je suis destiné à mourir, je mourrai, sinon — eh bien, je vivrai.

Ma chère maman, il faut mieux surveiller Nicolas. Sermonnez-le. Qu'il prie Dieu pour nous tous, et aussi qu'il prie pour son pauvre pécheur de frère; peut-être Dieu voudra-t-il l'exaucer. Oubliez-moi, chère maman, je ne suis pas digne que d'autres souffrent à cause de moi, et surtout vous, ma chère maman. Il faut aussi que Maroussia vous obéisse, qu'elle étudie et qu'elle prie Dieu pour son pauvre frère qui est un pécheur. Chère maman, surveillez-les, c'est-à-dire Nicolas et Maroussia. Dites-leur qu'ils doivent vous écouter, vous, et non pas les compagnes et les camarades.

Ma chère grand'mère, je sais que je vous fais beaucoup de chagrin, car vous m'aimez bien; il ne faut pas m'en vouloir, chère grand'mère, mais il vaut mieux prier Dieu pour moi. Oui, chère grand'mère, il est bien dur de mourir à mon âge, car je n'ai que

dix-huit ans, et je dois mourir, mais, si Dieu le veut, qu'il en soit ainsi. Si le Seigneur veut nous séparer, c'est-à-dire veut me séparer de vous, sur la terre, il nous réunira là-bas, où est mon cher papa, n'est-ce pas, grand'mère? Je vais revoir mon père. Tranquillisez ma chère maman; dites-lui qu'elle a encore Nicolas et Maroussia; je prie Dieu qu'elle trouve en eux sa consolation.

Eh bien, en attendant, au revoir, et,peut-être, adieu. Dieu seul le sait. Je vous embrasse tous bien fort, embrassez pour moi la tante Alexandrine, Nicolas, Maroussia, et tous les autres. — Eugène Mavrofridi.

La lettre à son frère, à ce même Nicolas dont il parle dans ses lettres précédentes, est dans le même ton. Il le prie de ne pas abandonner sa mère et sa sœur :

Elles n'ont d'espoir qu'en toi. Réalise-le, soigne-les, fais travailler Maroussia, afin qu'elle devienne une jeune fille convenable, et non pas une coureuse quelconque... Ne quitte pas ton emploi, travaille, supporte tout et que Dieu te garde d'écouter le conseil d'un camarade au lieu d'écouter ta mère... Mon cher Nicolas, si je dois mourir, je te laisserai ma croix en or sur une chaînette d'argent; on te les donnera au bureau de la prison. Mets-la autour de ton cou et porte-la toute ta vie, je te le demande pour l'amour de Dieu. Ce sera la bénédiction de ton coupable frère.

Les lettres parvinrent à Taganrog, où habitait la famille de Mavrofridi. Nous ne savons quelles démarches furent tentées par la malheureuse mère, mais l'arrêt fut confirmé, et le 29 décembre 1908 Mavrofridi fut exécuté à l'âge de 18 ans.

Combien de ces mères, et combien de pères, de frères, de sœurs, de grand'mères, reçurent de pareilles lettres pendant ces dernières années! Combien de souffrances indirectes, irrémédiables, inoubliables de gens qui étaient complètement innocents! Le vieillard aveugle Chourimoff, qui reçut à Zimliansk la lettre de son fils citée plus haut, voulut réaliser sa prière et se rendit à Saratoff, pour être autorisé à faire cette visite d'adieu. Dans mon cinquième chapitre, j'ai raconté ses démarches. Pour obtenir une simple information, pour savoir si son fils était encore en vie, ou bien s'il avait été déjà exécuté, il lui fallut voyager de Saratoff à Kazan, et ce ne fut qu'au retour qu'il obtint enfin le « renseignement » : le fils est déjà pendu. Qu'est devenu maintenant ce vieillard aveugle? « Il y a eu des cas, dit le collaborateur qui nous a décrit les aven-

tures de Chourimoff père, des cas de tentatives de suicide de parents des condamnés; certains ne supportaient pas l'horreur d'une perte pareille. » Il est hors de doute que, dans tous ces cas, la société exécute l'innocent en même temps que le coupable.

Voici un tableau journalier de la vie russe, que M. A. P. a tracé d'après nature dans le journal « Retch ». L'auteur avait pris, le 3 ou 4 janvier 1909, le train du soir à Stavropol du Caucase. Le trajet s'effectuait comme cela a lieu d'habitude quand on voyage en troisième, et les conversations allaient leur train. Au premier arrêt, dans le compartiment où se trouvait notre auteur, entra un homme en costume petit-russien, très soigné. Au premier coup d'œil, personne parmi les voyageurs ne remarqua rien d'insolite dans le nouveau venu. Sa personne était ordinaire, et aussitôt, comme d'habitude, on l'assaillit des questions posées en wagon : Qui êtes-vous? D'où venez-vous? Où allez-vous? Pour quelle affaire? Pour le commerce? Vendre ou acheter? Est-ce du blé, du bétail, des œufs ou du beurre?

Il répondit qu'il allait en Tauride et que ses affaires ne se rapportaient pas au commerce.— Qu'est-ce donc?

— Ah, voilà, j'ai eu un petit malheur...

Eh bien, c'est encore une chose habituelle. « Qui n'a pas eu de malheur » ? « Il est impossible de vivre sans cela. Cela arrive dans la vie. »

— Quelqu'un est-il malade?..

— Personne n'est malade... *On a pendu mon fils.*

Le ton calme de cette réponse frappa tout le monde. La nouvelle était inattendue et pas banale. Notre public russe lui-même n'est pas encore tout à fait habitué à un phénomène pareil, comme sujet de conversation en wagon. Plus d'un ne voulait pas le croire. Mais le calme étranger sortit des « documents » de sa poche et A. P. les lut. Il y avait deux lettres.

Voici ce que contenait la première :

Bonjour, chers parents, chers papa et maman et chers frères et sœurs. En ce moment je suis en cellule, et à la dernière minute on me conduit. Nous serons exécutés cinq. Vous savez bien qui j'étais, je crois, et je ne serai ni le premier ni le dernier à mourir. On m'a conduit dans une cellule sombre, de sorte que je ne vois pas, pour écrire, ni les lettres, ni les lignes qui sont sur le papier. Chers papa

et maman, et chers frères et sœurs, lisez cette lettre et je, vous prie, ne pleurez pas et ne gâchez ni votre santé, ni vos forces ; vous êtes faibles sans cela ; je vous en prie ne pleurez pas. Soyez fiers de votre fils ; je meurs fièrement et avec courage je regarde la mort en face. Je n'ai pas du tout peur d'elle. Je suis très heureux que mes tourments soient finis. On m'a jugé le 29 octobre, nous sommes maintenant le 22 novembre, il est environ minuit ou une heure et je suis très gai, je suis fier de ne pas mourir en lâche. C'est mon dernier adieu. Je vous embrasse papa, maman, Basile, Jean, Catherine, Marie, Barbe. Adieu, Adieu. — Nicolas Kotel.

L'autre document était une lettre du défenseur, écrite dans le ton d'une lettre d'affaires.

Monsieur. Votre fils a été condamné par le tribunal à la peine de mort, mais *en même temps le tribunal a décidé de faire une démarche auprès de Kaulbars*, pour commuer la peine de mort en celle des travaux forcés. Aujourd'hui, j'apprends par hasard, à la prison, que *Kaulbars n'a pas eu égard à cette démarche* et que l'arrêt de mort a été exécuté. — Avocat W. Galekoff.

Le lecteur peut se représenter facilement un wagon de 3e classe après la lecture de ces lettres. Le train parcourt la plaine russe, avec son fracas habituel, éclairant l'obscurité par les lueurs de ses portières. Tout s'est calmé dans un des wagons de 3e classe. Ceux qui ne dorment pas écoutent la lecture des documents et les paroles du voyageur en costume petit-russien (qui n'est plus aussi calme que tout à l'heure).

— On aurait mieux fait de me pendre, moi, dit-il, au lieu de le pendre lui, jeune, à la fleur de l'âge. Il était bon. Il était caressant. Il n'a jamais fait de mal à personne. Enfin, si au moins on l'avait envoyé au bagne, il aurait été au moins en vie... On l'a élevé, on se réjouissait de le voir grand... La mère se consume de chagrin, moi, c'est comme si on m'avait arraché le cœur... Cela fait un vide...

Les assistants écoutent, hochent la tête. Maintenant ces gens ne pensent plus à l'expropriateur et au révolutionnaire, mais au père, et à tous les autres pères qui ont aussi des enfants. Eux aussi sont dispersés à droite et à gauche pour étudier, pour gagner leur vie, pour occuper des emplois... Que sait-on ? On en a vu dans des familles qui étaient aussi bons, aimants, caressants, qui écrivaient aussi des lettres : « Chère maman, cher papa. Je vous envoie un grand salut avec mon

affection. » Et si tout d'un coup on leur écrivait à ces parents : « Je suis seul dans une cellule. Dans une demi-heure je serai pendu. » Et si le défenseur ajoutait : « Le tribunal a fait une démarche, mais Kaulbars l'a laissée sans résultat. » Et puis la mère se consume de chagrin, et le cœur du père est arraché. Pourquoi? Est-ce leur faute si partout, en *dehors de leur famille*, sévit une épidémie « d'agitation et de désorganisation », due en partie à ce que l'organisation actuelle ne satisfait pas les aspirations de la société? Pourquoi donc les mères et les pères sont-ils obligés de payer si cruellement? N'est-ce qu'une famille qui est en retard, et non pas tout l'Etat?

Pourquoi donc le général Kaulbars a-t-il exécuté Nicolas Kotel, quand le tribunal lui-même avait fait une démarche auprès de lui pour obtenir une commutation de peine? Qui donc est ce général, si sévère et si inexorable? Il peut se trouver quelqu'un, même dans un wagon de 3e classe, qui sache quelque chose au sujet de ce vaillant général. On a écrit beaucoup sur lui et on continue encore à écrire. Par exemple : Le général-aide-de-camp A. J. Kouropatkine, en étudiant les causes de nos revers dans la guerre précédente, dit : « Il faudrait insister au moins sur ce que le commandant du 2e corps d'armée, *général Kaulbars*, n'a pas exécuté les ordres du commandant en chef, et *a contribué fortement, par là, à permettre aux Japonais d'opérer leur mouvement tournant*. Ayant reçu une armée et l'ordre *d'attaquer*, *il battait en retraite*; au lieu d'aller à droite, il allait à gauche, etc... » Le conseil militaire a trouvé que les agissements du général Kaulbars étaient irréguliers, a établi le fait d'inexécution des ordres du commandant en chef, et a décidé de faire passer le général Kaulbars devant le *conseil de guerre*. Le conseil de guerre n'eut pas lieu de par la très haute volonté du souverain, *qui a fait grâce*.

Est-ce bien le même personnage?... Mais oui, c'est le même. Il a épargné aux Japonais une terrible attaque et a *facilité le mouvement tournant de l'ennemi*. Pourquoi donc a-t-il été si impitoyable envers Nicolas Kotel, envers son père et sa mère ? Lui-même avait été menacé d'un conseil de guerre. Ils l'a évité parce qu'on lui a fait grâce... Pourquoi n'a-t-il pas fait grâce, et pourquoi a-t-il même repoussé les démarches du tribunal?...

Cependant le train continue à parcourir la steppe, en emportant ce fragment de la terrible actualité russe de l'époque post-constitutionnelle. Et à chaque petite station une parcelle de cet « événement journalier » se détache du train bruyant, et quelque auditeur de « ce récit calme » se traîne par un chemin de traverse vers son village, ou vers son hameau, ou dans un faubourg d'une ville, pour atteindre une cabane de paysan ou une cité ouvrière. Qu'y apporte-t-il ? Quelles impressions, quels sentiments, quelles pensées ? Le respect de la force des autorités? La crainte de cette force ?... Du général Kaulbars, le même qui ?... Ou bien peut-être une sympathie pénible pour la douleur du père et de la mère, pour des centaines et des milliers de pères et de mères, frappés par cette vaillante implacabilité du général ? Ou bien, peut-être, encore de la sympathie pour le jeune homme inconnu qui écrivait avant sa mort :

Je ne serai ni le premier ni le dernier qui meure. Ne pleurez pas, mais soyez fiers de votre fils. Je meurs avec courage, je regarde la mort hardiment en face...

Il est difficile de deviner ce que chacun a emporté de ce récit entendu en wagon. Il est difficile de rendre exactement les sentiments et les pensées d'un pays silencieux qui, dit-on, s'est calmé, mais dans lequel, malgré tous les discours constitutionnels, la potence se dresse toujours... Car ce voyageur que M. A. P. a rencontré par hasard, et qui paraissait si calme, garde quand même sur sa poitrine des documents, et il est prêt à les présenter à la première réquisition...

Quand pourra-t-il les présenter, dans quelles circonstances et à quel tribunal?... Qui le sait? L'avenir est inconnu. Dans l'obscurité le train russe est emporté plus loin et plus loin, le long des vieux rails usés...

VIII

COMMENT ON PROCÈDE

Autrefois, il n'y a pas bien longtemps, cela se faisait autrement qu'à présent.

Jusqu'à ces derniers temps, jusqu'à l'époque de la « rénovation », une exécution était un événement exceptionnel, extraordinaire. Elle agitait, bouleversait, effrayait la conscience

humaine. On y sentait de l'horreur; et une solennité sombre, presque mystique, l'enveloppait.

On pourrait citer beaucoup d'exemples. Nous nous contenterons d'un seul. « Le Messager historique », revue bien pensante (avril 1909), a publié les souvenirs de M. Georges Tcherenkoff, qui a dépeint l'exécution de cinq soldats d'un bataillon disciplinaire. Désespérés et poussés à bout par les persécutions de sous-officiers, ces cinq soldats les tuèrent. Le conseil de guerre les condamna à mort. L'auteur décrit l'exécution dont il fut témoin et nous allons citer in extenso sa description.

Les autres soldats du bataillon ne dormirent pas de toute la nuit qui précéda l'exécution. Dès le soir, quand on les enferma pour la nuit, ils aperçurent quelques préparatifs, par les fenêtres qui donnaient sur la place. Des hommes couraient avec des pioches et des lanternes... Tous comprirent ce qu'ils faisaient...

Le crépuscule qui précède l'aube n'était pas encore complètement dissipé que les troupes s'avancèrent sur la place. On les disposa en plusieurs rangs autour de la place, le long de l'enceinte. Ensuite, on fit sortir de la caserne tous les soldats du bataillon disciplinaire et on les disposa sur trois côtés. Sur le quatrième côté, à une vingtaine de pas, se trouvaient cinq poteaux, disposés sur la même ligne. Les autorités arrivèrent — d'abord celles de l'endroit, ensuite des personnes étrangères, — le chef militaire du gouvernement, le procureur militaire et encore quelqu'un. Autour régnait le calme d'une matinée qui s'éveille.

Mais soudain retentit un bruit de pas et un étrange résonnement de fer. A gauche de la porte de l'enceinte, grande ouverte, sortit une masse de gens qui avançaient en anneau serré. Au milieu de cet anneau on aperçut quelques personnes enchaînées. En avant, la croix à la main, marchait l'aumônier du bataillon, Jacques Stephanovsky. Il marchait vite, presque courant, jetant des regards effrayés en arrière, comme s'il voulait se sauver de cette chose effrayante qui bruissait derrière lui.

Le commandement retentit dans l'air :

— A l'exécution !

Les tambours battirent. Une foule de deux mille personnes frémit. Les cœurs palpitèrent. Chacun entendait battre le cœur de son voisin.

Le greffier militaire se détacha du groupe des autorités avec un papier à la main. Il avança vers le milieu d'un pas nerveux et se mit en face des condamnés. Les tambours se turent.

— Par ordre de Sa Majesté Impériale — commença-t-il d'une voix haute et solennelle, et il continua sa lecture, en s'abritant le visage derrière la feuille de papier.

— L'exhortation ! Otez les fers ! — cria Massalitinoff, qui commandait la *parade* de mort.

Des soldats du cadre coururent vers les condamnés et leur enlevèrent les fers des mains. Un forgeron parut muni d'une enclume et d'un marteau. D'une main hésitante, il brisa les fers des pieds. Ensuite s'approcha tout tremblant l'aumônier qui se mit à adresser aux condamnés les dernières exhortations.

Derrière, près des poteaux, on apercevait les suaires blancs, dépliés. A droite, dans le mur de l'enceinte, s'ouvrit une porte noire, qui donnait sur la steppe, dans la direction du cimetière, et par cette porte arrivait avec fracas une longue charrette avec une énorme caisse noire.

— Les adieux ! — cria le commandant de la parade de mort.

Tchourine (un des condamnés) parut s'éveiller alors. Il se tourna vers le nord, étendit les bras dans l'espace, et cria :

— Adieu, Nord !

Et se tournant, selon la direction, continua :

— Adieu, Sud ! Adieu, Est ! Adieu, Ouest !

Pendant ce temps, les autres condamnés disaient quelque chose d'indistinct à la foule. Tchourine se tourna aussi vers la foule. Sans abaisser les bras, il cria de sa voix puissante :

— Adieu, frères ! C'est pour vous que nous mourons !

Un cri terrible retentit :

— L'exécution !

Le roulement d'une dizaine de tambours remplit l'air, la terre et le ciel.

Nous ne décrirons pas la suite de la procédure, jusqu'au moment où la salve éclata, après quoi trois hommes, placés près des poteaux, tombèrent. Les deux autres remuaient. On sut que ceux-ci avaient été graciés, mais avaient été obligés de supporter, d'une façon psychologique, le moment terrible de l'exécution. Le docteur, tout en larmes, s'approcha d'eux... Tous respirèrent avec soulagement.

Ceci se passait dans les années quatre-vingt. A cette époque, et quoique légalement la peine de mort parût abolie, la Russie vit bien des exécutions, même des exécutions de femmes. Mais la peine de mort n'était pas encore *entrée dans les mœurs*. Elle était appliquée publiquement et portait le caractère de la sombre « parade de mort ». Le moment de quitter la vie était considéré comme quelque chose de solennel

et de sacré, même pour des criminels. Aux yeux d'une foule de milliers d'hommes, Tchourine fait ses adieux au nord et au sud, à l'ouest et à l'est ; il dit adieu à ses camarades, pour lesquels il a sacrifié sa vie. L'aumônier tremble, le procureur cache son visage avec son papier ; dans le cri « terrible » du commandant, on sent le frémissement d'un cœur humain ; le docteur s'approche des poteaux tout en larmes. Tous ont conscience de quelque chose de solennel, et éprouvent un vif sentiment de terreur et de responsabilité.

A notre époque, le supplice s'est vulgarisé. On lui a arraché le voile de l'effroi mystique. D'ailleurs, comment pouvait-il rester intact, quand les tribunaux prononcent jusqu'à 30 arrêts de mort à la fois ; quand on condamne à la peine de mort pour une attaque, suivie de vol de « quatre roubles, d'une paire de souliers et de bagues », comme cela a eu lieu dernièrement à Sébastopol ; ou bien « pour avoir volé 15 roubles sans aucun meurtre ni blessure », comme cela est arrivé à Oufa l'année dernière ? On pourrait citer des dizaines d'exemples pareils. A mesure que le « phénomène journalier » s'étend, la conscience des exécuteurs s'émousse. L'exécution n'est plus une « parade de mort », mais une chose simple et habituelle. On se met à pendre les gens en passant, sans rites, même sans les préparations suffisantes. Le 13-14 décembre 1908, dans la ville d'Ouralsk, d'après l'arrêt d'une cour martiale, on procéda à l'exécution d'un nommé Lapine, accusé du meurtre du général Horoschkine. Le bourreau, que l'on avait engagé à cette occasion pour 50 roubles, était masqué. *La corde préparée se trouva mauvaise ;* on en envoya chercher une autre, elle était trop grosse. Il fallut en chercher une troisième. (Où donc ? Peut-être la trouva-t-on dans le grenier du directeur ?) *Tout cela se passait en présence du condamné.* L'inexpérience du bourreau à bon marché força le condamné de lui aider à passer le nœud et à repousser le banc... Et tout le temps de cette procédure si longue, le condamné assurait qu'il n'était pas coupable du meurtre de Horoschkine.

Dans un des gouvernements du midi, le substitut du procureur éleva une protestation caractéristique. S'étant présenté pour assister à l'exécution, il y trouva un changement de procédure : faute de bourreau, on fusillait le condamné ; on trouvait évidemment que cela importait peu. Pourvu que l'hom-

me soit tué, qu'importe le moyen; on s'en remet à la volonté et à l'initiative des exécuteurs. Le 26 novembre 1908, le journal « Novaïa Rouss » publiait le télégramme suivant : « Aujourd'hui, à l'aube, ont été pendus dans la cour du quatrième quartier, d'après l'arrêt du tribunal militaire, Aristofidi, Kotel, Voskoboïnikoff, Lavronoff et Kinenko. Pendant l'exécution la corde se rompit. Kotel tomba par terre, en poussant un cri terrible. Le bourreau, voulant étouffer ce cri, *lui posa le pied sur la gorge.* Le substitut du procureur fit cesser aussitôt les mauvais traitements que le bourreau exerçait sur Kotel et les autres condamnés. »

Si le voyageur que M. A. P. a rencontré dans le train de Stavropol a lu ce télégramme, il l'aura certainement ajouté aux « documents » qu'il porte sur sa poitrine. Car ce Kotel, c'est ce même « Nicolas » dont il montrait la lettre à ses compagnons de route, le même en faveur duquel le tribunal avait tenté une démarche auprès de l'inexorable général Kaulbars, pour obtenir un adoucissement de peine...

D'ailleurs, admettons que ce ne soient là que des « exceptions ». On ne va pas toujours louer des bourreaux novices « à bon compte », les cordes ne cassent pas chaque fois, ce n'est pas à chaque exécution qu'il arrive au condamné d'attendre que l'on trouve une meilleure corde dans le grenier, ce n'est pas chaque victime qui subit un double supplice; les « bourreaux expérimentés » deviennent de plus en plus nombreux. Ce n'est pas non plus dans chaque prison que se passent ces terribles cruautés que le ci-devant député Lomtatidsé a décrites en termes si émouvants dans sa lettre adressée à la fraction sociale démocratique de la troisième Douma. J'épargnerai à mon lecteur l'évocation de ce tableau, destiné à soulever une interpellation à la Douma et qui, l'an dernier, fit le tour de tous les journaux.... Passons des exceptions à la règle générale et voyons comment cela se passe *habituellement* dans les conditions ordinaires.

Très récemment, Rudolf Glasko s'adressa au député Guéguétchkori, se plaignant de ce qu'il était incarcéré dans la prison de Riga depuis plusieurs années, sans jugement et sans enquête. Il le supplia d'obtenir qu'il fût jugé, afin de faire cesser d'une façon ou d'une autre ses tortures physiques et morales. De même que Lomtatidsé, il considère que le plus

pénible pour lui est le voisinage des condamnés à mort. « On m'a mis en cellule, dit-il, à côté des condamnés à mort. La nuit je ne dors pas. Les condamnés frappent dans le mur à coups pressés. Le matin, de bonne heure, on entend retentir dans les corridors le bruit des éperons et des murmures... des cris qui vous déchirent le cœur : « Adieu, camarades ...» On éteint les lanternes dans la cour. On conduit les condamnés au supplice. »

Ce tableau qui nous est donné dans les traits les plus larges et les plus généraux peut servir de fond pour les dessins de ce fait journalier, dont les détails nous sont donnés par les matériaux que nous possédons. La copie suivante d'une lettre adressée par un condamné à sa sœur ou à sa fiancée s'est trouvée en ma possession ; l'auteur y décrit les impressions des habitants de la prison (c'est-à-dire de centaines de personnes) pendant les exécutions.

Chère N. N... Je ne sais pas si cette lettre te parviendra, car je ne l'envoie pas par la voie ordinaire et puis, d'ailleurs, elle n'est pas timbrée... Je vais te décrire en détail l'exécution de nos quatre camarades dans la nuit du 5 au 6 novembre. Le soir du cinq, le directeur de la prison vint dans notre salle et nous assura que nos camades condamnés à mort étaient graciés. Nous ajoutâmes presque foi à ses paroles, d'autant plus que les condamnés avaient présenté une pétition au commandant en chef de la circonscription de Moscou, et il aurait bien pu arriver que le commandant en chef commuât la peine de mort en celle des travaux forcés à perpétuité. En réalité, ce n'était qu'une ruse habile de sa part. Il savait certainement que cette nuit l'exécution devait avoir lieu, et cherchait à nous tranquilliser. Les condamnés n'en surent rien jusqu'au moment où l'on commença à les pendre, de sorte qu'ils ne purent même pas faire leurs adieux à leurs familles. Mais quelques-uns de nous ne crurent pas le directeur et décidèrent de ne pas se coucher la nuit. Je m'endormis vers minuit environ, et rien d'insolite ne se remarquait. Vers trois heures je m'éveillai; quelqu'un criait : « On nous emmène. » J'éveille les camarades et je cours au judas. Je vois dans le corridor des soldats (habituellement il n'y en a pas). Ensuite, on entend le cliquetis des chaînes, et le bruit de nombreux pas sur l'asphalte du corridor. Un moment après, quelques soldats passèrent auprès du judas. Au milieu d'eux venaient quatre condamnés. Les condamnés étaient en bras de chemise, sans rien de plus pour se couvrir. On les avait emmenés directement de leurs lits, sans leur donner le temps de s'habiller. Le cliquetis des chaînes, le bruit des pas, les chuchotements

retenus des surveillants — tout cela était dominé par des sanglots retentissants. C'était un des condamnés, Sourkov, qui pleurait, un jeune garçon d'une vingtaine d'années. On conduisit les condamnés dans la cour ; on leur enleva leurs fers, puis on les amena à l'endroit où ils devaient être pendus. Cette nuit-là il gelait. Un vent froid soufflait. On avait placé des soldats tout autour des murs, à l'intérieur, et des Cosaques à l'extérieur. On choisit pour l'exécution une place qui ne fût pas visible des fenêtres des cellules. Il n'y avait aucune potence : on l'avait remplacée par une *simple échelle à incendie*, appuyée au mur de la prison. On amena les condamnés, on les plaça, on leur lut l'arrêt et on les invita à se confesser et à communier. Deux refusèrent et deux communièrent. Sourkov continuait à sangloter ; les trois autres le consolaient comme ils pouvaient. L'un des condamnés, Nogine, était remarquablement calme, malgré son âge (dix-sept ans). Alors, on commença à les pendre. On les pendit un à un, et les autres condamnés devaient attendre que le précédent fût raide. On dit que ce sont deux surveillants de la prison qui ont fait office de bourreaux. On leur avait mis des masques, pour qu'on ne les reconnût pas. D'ailleurs, on n'est pas encore bien sûr qui étaient les bourreaux...

..... *Nous ne pouvions voir où avait lieu l'exécution*, et aussi, par ennui, nous nous sommes mis à en dire aux officiers qui se tenaient auprès des murs avec les soldats... Il fallut arracher de force un de nos camarades de la fenêtre, car l'officier avait déjà dirigé contre lui son révolver. Après l'exécution, on mit les pendus dans une charrette, et on les emporta dehors. L'exécution agit fortement sur tous les camarades. D'une des salles retentit une marche funèbre, et au bout d'un moment tous chantaient. Nous ne nous étions pas entendus, ça c'était arrangé tout simplement. Quand le chant commença, le directeur se précipita chez nous, et exigea que nous cessions nos chants, menaçant de nous arroser d'eau, de nous fusiller... Quand il sortit, les chants continuèrent.

J'ai remplacé par des points des détails effrayants de cette description ; l'auteur ne les a pas vus lui-même et ils auraient transformé ce tableau d'un « événement purement journalier » en une exception écœurante. De nos jours, la réalité devient souvent plus invraisemblable que ce qu'un cauchemar peut inventer. Mais il me semble que ce n'est pas dans des exemples d'une sauvagerie extrême des exécuteurs que se trouve la véritable horreur. Elle n'est pas dans les exceptions, mais dans la règle générale, dans les conditions moyennes, de cette œuvre terrible. Le même correspondant qui m'a procuré la

plupart des faits qui m'ont servi pour cet article m'écrit, à propos du dernier acte d'une tragédie de « condamnation à mort » :

C'est le même tableau que nous connaissons déjà, avec de légères variations.

... On entend le bruit des serrures, des verrous et, quelques instants après, des cris d'adieu retentissent dans le corridor. Ce sont les condamnés à mort qui font leurs adieux aux autres condamnés. On les conduit par deux ou par trois en passant près des cellules remplies de criminels de droit commun, sales, puantes, silencieuses. A ce moment, personne ne doit se lever de son lit, ni s'approcher du judas. Le prisonnier qui a été pris dans l'infraction de ces commandements, et surtout celui qui a crié à ces condamnés le dernier « adieu », est puni d'incarcération prolongée dans un cachot sombre, très froid. On conduit les condamnés dans les bureaux et souvent la foule des surveillants revient de nouveau, pour chercher de nouvelles victimes. Habituellement, on ne pend pas plus de six condamnés par nuit. Le procureur ou le substitut leur lit dans les bureaux la condamnation à mort par pendaison, après quoi, *on leur fait donner leur signature*. Ensuite, l'aumônier offre ses services aux condamnés. Puis ceux-ci écrivent leurs dernières lettres et vont à la place de l'exécution, dans la cour de la prison.

« Nous ne décrirons pas le procédé de l'exécution », — dit notre auteur, et, pour finir, il cite la lettre remarquable qui suit, lettre d'un témoin oculaire, dont chaque mot est une impression directe, et condense une vérité épique et une profonde et calme douleur.

Je dormais très profondément, mais aux premiers cris, qui venaient de très loin, je m'éveillai. Sans me rendre compte encore de ce que signifiaient ces cris, je compris tout de suite que quelque chose de terrible, suspendu au-dessus de nous comme un pénible cauchemar, avait commencé. Tous les soirs nous attendions le commencement de cette chose effroyable, et quand elle commença, il nous sembla incroyable à tous que cette œuvre de folie pût avoir lieu, devant nos yeux. Mais les cris terribles, pleins de sanglots, retentissaient dans le calme sonore, et j'eus soudain l'idée folle que c'étaient *eux* qui criaient, eux qui avaient péri dernièrement ; que chaque nuit ils allaient se promener dans le corridor sonore, et crier l'horreur qui allait commencer, à nous et à tous ceux qui dormaient là-bas tranquillement, dans la ville froide et indifférente.

Derrière la porte de la salle, on entendit un bruit de pas, un murmure de voix confus, un tumulte incompréhensible, et soudain

une voix perçante et fatiguée cria distinctement : — « Donne-lui-en ! Donne-lui-en ! Pourquoi gueule-t-il ! » Et ensuite les cris cessèrent et, en bas, une porte frappa. Je courus vers la fenêtre. Dans les salles on n'avait pas encore posé les doubles croisées d'hiver et les fenêtres gelées refroidissaient notre salle. Mais tout auprès de l'appui de la fenêtre, un petit bout de la vitre n'était pas gelé et je me mis comme d'habitude tout près de l'appui et regardai la cour éclairée. Une porte frappa encore et il s'établit un silence de mort. Il paraissait infini, et j'allais me figurer qu'ils avaient pénétré par une autre porte dans la cour fatale, quand une foule compacte parut dans la cour éclairée par une petite lampe électrique. Elle se dirigea vivement vers la petite porte, et, au milieu des surveillants vêtus de noir, un condamné à mort, en vareuse de prisonnier, traversa d'un pas rapide la cour, en gesticulant d'une façon bizarre. Deux voix s'élevèrent de nouveau distinctement dans la foule, — l'une forte et sonore, l'autre faible et sourde ; et, s'unissant et s'interrompant, les mêmes mots se trouvèrent suspendus dans l'air : — « Camarades, adieu ! Adieu, camarades. » — La petite porte s'ouvrit, les condamnés entrèrent là-bas, la foule des surveillants diminua soudain, la cour se vida, et trois figures noires chancelèrent d'une façon étrange et se précipitèrent rapidement vers le bâtiment principal. Etait-ce fini ou non ? Je m'approchai du judas et me mis à écouter. Comme auparavant on entendait un murmure sourd et retenu qui venait des salles, et la toux de ceux qui étaient enrhumés...

Sur le palier à côté duquel on conduit les condamnés, on entendait les voix des surveillants qui revenaient de la petite porte. Dans la salle arrivaient des lambeaux de phrases, des mots détachés, mais on pouvait deviner d'après cela qu'il s'agissait de ce qui venait de s'accomplir. — « Pourquoi traînent-ils tant que ça ? — prononça quelqu'un plus fort. — Deux hommes ! Il faudrait les prendre tous deux à la fois. » La voix se tut, et quelqu'un d'autre parla à voix basse ; ensuite, ils parlèrent tous les deux à la fois, avec agitation, accompagnant chaque parole d'une injure grossière et cynique. — « Tiens, a-t-il dit, ferme-lui la bouche ; mais il ne comprend pas qu'il peut mordre le doigt. » — « Tiens, c'est bizarre, — reprit la première voix : — l'un marche vivement, et l'autre, l'autre... c'est à mourir de rire ! Comme un chat aveugle... Il se fourre par ci, par là... Valait bien mieux lui jeter la corde sur le cou tout de suite. Il avait vraiment l'air d'un chat aveugle. »

La comparaison plaisait sans doute à celui qui parlait, car il la répéta encore une fois et rit ensuite. Il y avait tant de stupidité et de cruauté bête dans ce rire que je ressentis soudain, dans le cœur, une douleur aiguë ; je ne pouvais plus écouter et m'éloignai du judas... — « Il faudra y aller et demander, — se fit de nouveau entendre la

voix,— qu'ils nous donnent la permission : il est bien temps de dormir. » — Nous comprîmes que tout était fini jusqu'à l'une des nuits suivantes. Quand on songe que nous avons encore bien des nuits pareilles devant nous, il devient incompréhensible que là-bas, dans cette ville froide et indifférente, des hommes, qui se considèrent comme intelligents et dignes d'estime, continuent à dormir tranquilles et à se taire honteusement !

En 1853, dans l'île de Guernesey, un nommé John Charles Tapner entra chez une femme et la tua. Ensuite, il la vola et mit le feu de sa main. L'instruction de cette affaire jeta une lumière terrible sur plusieurs autres crimes, dans lesquels on pouvait soupçonner la même main.

On jugea Tapner. « On le jugea avec impartialité », — écrivait à ce sujet Victor Hugo, qui, exilé politique, habitait l'île. On le jugea avec une conscience qui fait honneur à un tribunal libre et impartial. Treize séances furent consacrées à l'étude du crime. Le 3 janvier 1854, la décision fut unanime, et à neuf heures du soir, dans une séance solennelle et publique, le président du tribunal, juge à Guernesey, annonça au prévenu, d'une voix brisée par l'émotion, que « la loi punit l'assassin de mort, que lui, John-Charles Tapner, devra s'apprêter à mourir, et qu'il sera pendu le 27 janvier à l'endroit où il a commis le crime. Là où il avait tué, il serait tué. »

Victor Hugo adressa aux habitants de l'île une lettre dans laquelle, tout en n'excusant en rien le meurtre hideux de Tapner, il les mettait en garde contre le crime social.

En ce moment — écrivait-il — au milieu de vous, habitants de cet archipel, il existe un homme qui, dans cet avenir inconnu à tous les hommes, distingue clairement sa dernière heure... Pendant que nous respirons librement tous, pendant que nous parlons et que nous sourions, à quelques pas de nous se trouve en prison un homme qui tremble, qui vit le regard fixé sur un jour de ce mois, le jour du 27 janvier, sur ce fantôme qui s'approche de lui. Ce jour, encore caché de nous tous, comme tous les autres, ce jour-là tourne déjà vers lui son visage... le sombre visage de la mort.

C'est un assassin... Oui... Mais, — continue Victor Hugo, — que m'importe cela ? Pour moi, pour nous tous, cet assassin n'est plus un assassin, cet incendiaire n'est plus un incendiaire. C'est un être tremblant et je veux le défendre. Citoyens de Guernesey, ne permettez pas que la potence jette une ombre sur votre île charmante... Ne prenez pas sur vous la terrible responsabilité de vous être emparés

du droit divin par le droit humain. Qui sait ? Qui a pénétré ce mystère ? Il y a des abîmes dans les actes des hommes, comme il y a des abîmes dans les vagues. Souvenez-vous des jours de tempête, des nuits d'hiver, des forces sombres et furieuses de la nature, qui vous dominent à certains moments... Ne permettez pas que le vent qui gonfle vos voiles vienne d'une tombe. N'oubliez pas, navigateurs, n'oubliez pas, pêcheurs, n'oubliez pas, matelots, qu'il n'y a qu'une planche qui vous sépare de l'éternité. Que vous aussi, vous vous trouvez toujours face à face avec l'infini, avec l'inconnu ! Ne songerez-vous pas avec un frisson que le vent qui soufflera dans vos agrès trouvera sur son chemin cette corde et ce cadavre?... Vos libres institutions mettent à votre disposition tous les moyens pour accomplir cette œuvre sacrée, cette œuvre religieuse. Réunissez-vous selon la loi. Agitez l'opinion et la conscience publique... Les femmes doivent convaincre les maris; les enfants doivent supplier les pères ; les hommes doivent rédiger des demandes et des pétitions. Adressez-vous à vos gouvernants et à vos juges. Demandez un ajournement, demandez un adoucissement de la justice. Hâtez-vous, ne perdez pas un seul jour.

C'était il y a cinquante-six ans, à propos de l'exécution d'un seul homme, après un procès qui avait duré treize jours, avec toutes les garanties de la défense, et avec l'évidence la plus complète du fait. Les cœurs des marins et des matelots répondirent au noble appel de l'exilé français, et l'île des pêcheurs fourmilla de pétitions, de réunions et de protestations contre la peine de mort...

Que dirait donc maintenant le grand poète et l'humaniste, s'il avait vécu jusqu'à l'époque de la « rénovation » russe, et s'il avait vu tout un pays, où non seulement un homme, mais des *centaines et des milliers d'hommes* « vivent le regard fixé sur leur dernier jour, pendant que d'autres respirent librement, causent, sourient » !... Où depuis plusieurs années des exécutions ont lieu presque chaque nuit !... Où le vent de l'aube rencontre constamment sur son chemin des potences, des cordes, des cadavres qui se balancent, et rapporte dans les champs, dans les villages, dans les villes de « la sainte Russie », les dernières plaintes et les derniers râles des suppliciés ! Où les pères de familles racontent dans les wagons d'une voix « calme » la mort de leurs fils, presque des enfants, et l'inflexibilité des généraux Kaulbars ! Où l'exécution elle-même a perdu le caractère d'une sombre solennité et s'est

transformée en événement journalier, en événement prosaïque et ordinaire ! Où les potences manquent et où l'on pend les hommes n'importe comment, d'une façon hâtive et sommaire, sur des échelles à incendie, au moyen des premières cordes venues, qu'elles soient pourries et en mauvais état... Où ensuite, on enterre aussi à la hâte les cadavres, en se pressant, sans aucune formalité, avec une négligence cynique, comme au moment d'une épidémie de peste...

Au mois de juin de l'année dernière, parut dans les journaux une petite note qui n'attira pas beaucoup l'attention. A Iekaterinoslav, aux portes de la ville, on commença la construction d'une caserne. A peine les terrassiers se mirent-ils à creuser les fondations qu'ils rencontrèrent les cadavres des suppliciés. Il n'était pas difficile de les reconnaître : les cada- étaient enterrés tout enchaînés.

La vieille légende se réveille ; la superstition des vieux temps reprend vie où, « pour la solidité », il fallait poser les fondations sur des cadavres... Cela ne suffit-il pas encore, n'y a-t-il pas déjà trop de cadavres sous les fondations de la Russie « rénovée »? Qui sait, qui a pénétré ce mystère? — dirons-nous avec le grand poète français. Il y a des abîmes dans les mouvements sociaux, comme il y en a dans l'océan. L'Etat russe s'est déjà trouvé devant une terrible rafale, qui s'éleva si inattendue dans un pays renommé pour sa soumission séculaire. On réussit à la calmer avec des promesses, mais, qui sait, qui a pénétré le mystère des flux et des reflux du mystérieux océan humain? Qui peut répondre que la vague ne se soulèvera pas encore une fois, aussi inattendue et encore plus menaçante? Faut-il qu'à son fracas s'ajoutent les râles et les plaintes des milliers d'êtres qui ont péri dans la période de « l'apaisement », unis aux gémissements de leurs pères, de leurs mères et de leurs frères, qui ont enfoui au plus profond d'eux-mêmes leurs terribles revendications?

WL. KOROLENKO.

Traduit du russe par J. W. BIENSTOCK.

TROIS CONTES

—

PUNDARI

Une histoire du Bouddha, qui remplit le monde de lumière, et dont les plantes des pieds étaient pareilles aux faces de deux soleils flamboyants, parce qu'il marchait dans les Chemins Parfaits.

... Dans ces jours-là, Bouddha demeurait sur la cîme du mont Gridhrakuta, qui dominait l'ancienne cité disparue appelée Rajagriha, vision glorieuse de blanches rues, aux arcades ciselées, aux palais laiteux si artistement sculptés qu'ils semblaient aussi légers que des trames de cashmire, et aussi délicats que du givre! On y entendait le barrit des éléphants ; les plantes de mille jardins exhalaient leur encens vers le ciel ; l'air vibrait de musiques amoureuses, et des femmes, plus belles que des fleurs, mouvaient leurs chevilles ornées de bracelets aux sons des harpes et des flûtes...

Mais, au-dessus de tout cela, la cîme de montagne flamboyait d'un éclat plus grand que celui du jour, d'une vaste lueur rosée qui révélait la présence du Bouddha.

Or, dans cette cité demeurait une bayadère, belle entre toutes les femmes, à laquelle nulle ne pouvait se comparer comme grâce. Et elle était devenue lasse des danses, des pierres précieuses et des fleurs, — lasse de ses corselets de soies cramoisies et or, de ses robes légères comme l'air et diaphanes comme la brume, — lasse aussi des princes qui se rendaient chez elle sur le dos d'éléphants et qui lui offraient des cadeaux, des bijoux, des parfums et des vases aux formes étranges, œuvrés en des pays si lointains qu'il fallait plus de dix ans pour s'y rendre.

Et son cœur lui murmura d'aller trouver Bouddha afin qu'elle pût obtenir la sagesse et le repos et devenir ainsi qu'une Bhikshuni.

Donc, disant adieu à la cité radieuse, elle commença à gravir les sentiers montueux vers la grande clarté rose qui scin-

tillait là-haut. La chaleur du soleil était ardente, les chemins vertigineux très rudes, et la fatigue et la soif des déserts la saisirent. Lorsqu'elle eut gravi la moitié de la montagne, elle s'arrêta pour se reposer et pour boire à une source claire, brillante comme le diamant, qui s'était creusé une coupe merveilleuse dans le cœur même d'un rocher.

Mais, comme la bayadère se penchait au-dessus de la fontaine pour boire, elle aperçut, reflétés dans le miroir argenté des eaux, la gloire de ses cheveux noirs, le velouté de ses yeux frangés de soie, pareils à des lotus, la floraison rose de sa bouche douce comme le miel, la nuance exquise de son teint doré comme la lumière du soleil, la souplesse polie de sa taille, la minceur de ses membres plus arrondis que la trompe d'un éléphant, la grâce de ses chevilles encerclées d'or.

Et une brume de larmes obscurcit sa vue :

— Vais-je en vérité gaspiller toute cette beauté ? se murmura-t-elle. Vais-je masquer cette joliesse qui a séduit des rajahs et des maharajahs, sous les vêtements grossiers d'une recluse ? Vais-je voir ma jeunesse et ma grâce s'évanouir dans la solitude ainsi que des rêves du passé? Pourquoi, alors, aurais-je été créée si belle ? Non ! Que seules celles qui sont sans grâce et sans jeunesse abandonnent tout pour suivre les Cinq Chemins !

Et elle se tourna vers Rajagriha aux scintillements blancs, d'où montaient l'haleine des fleurs, l'harmonieuse mélodie des flûtes, et le rire lascif des danseuses...

Mais, tout là haut dans le ciel rose, Bouddha, l'omniscient, regarda dans son cœur, et la plaignant pour sa faiblesse, il se transforma par la prononciation d'un seul mot en une jeune fille beaucoup plus belle et plus gracieuse que même Pundari, la bayadère...

Et Pundari, redescendant la montagne, se rendit tout à coup compte, à sa vive surprise, que la plus ravissante des compagnes marchait à ses côtés.

Elle lui demanda :

— D'où viens-tu, ô toi la plus délicieuse des femmes? Qui peuvent être les parents d'une créature si exquise ?

Et la belle étrangère répondit en des tons plus doux que ceux des flûtes d'or :

— Moi aussi, amie, je retourne à la blanche cité Rajagriha;

voyageons ensemble, afin que nous puissions nous encourager à faire le chemin.

Pundari dit :

— Certes, ô la plus adorable des vierges ! Ta beauté m'attire vers toi comme la fleur attire l'abeille, et ton cœur doit sûrement être aussi précieux que ton visage est incomparable !

Et elles continuèrent leur route ; mais la jeune étrangère se lassa soudain. Alors Pundari, s'asseyant, fit de ses genoux ronds un coussin pour soutenir la tête mignonne de sa compagne, qu'elle embrassa jusqu'à ce qu'elle se fût endormie. Puis elle caressa la magnificence soyeuse des cheveux, le visage d'or assoupi dans le sommeil, et une grande tendresse pour la jeune étrangère gonfla son cœur.

Mais tandis qu'elle la regardait, la figure reposant sur ses genoux changea, ainsi qu'un fruit doré se fane et se ride : les joues arrondies se desséchèrent ; des creux étranges s'estompèrent et s'approfondirent autour des yeux ; les cheveux splendides se blanchirent comme la cendre des feux des autels ; les lèvres devinrent ratatinées et flétries ; la bouche jadis rose bâilla édentée, et les os du visage, devenus saillants, formèrent les contours d'un crâne grimaçant. Le parfum de la jeunesse s'était évanoui, mais à sa place s'élevèrent les odeurs intolérables de la mort, et avec eux vinrent les créatures hideuses et rampantes que la mort engraisse, et les taches livides que laissent ses doigts fantômes !

Alors Pundari, épouvantée, s'enfuit en sanglotant vers la présence de Bouddha et elle lui conta tout ce qu'elle avait vu !

Et l'Honoré de l'Univers la consola et dit :

— O Pundari, la vie n'est que pareille au fruit ; la beauté n'est que pareille à la fleur ! A quoi sert le plus beau corps qui se pourrit lentement près des eaux du Gange ? A la vieillesse et à la mort aucun de nous ne peut échapper. Cependant il y a des états plus affreux que ceux-là : — les incarnations nouvelles qui sont à cette vie ce que l'écho est à la voix dans la caverne, ce que les grandes empreintes sont au pas de l'éléphant.

— Le chagrin naît du désir ; et par le désir est conçu le mal. Le corps lui-même n'est qu'une création de l'esprit, de la soif insensée du cœur pour le plaisir... Ainsi que les ombres des rêves sont dissipées à l'éveil du dormeur, ainsi le chagrin et

le mal disparaîtront du cœur de celui qui parviendra à conquérir le désir, et à apaiser la soif des sens , ainsi, même, se dissipera le corps de celui qui marche heureusement dans les Cinq Sentiers.

— O Pundari, il n'y a point de brûlure plus forte que celle du désir, et nulle joie n'est comparable à celle de la destruction du corps ! Celui dont la jeunesse s'est consumée dans l'ardeur des passions insensées sera pareil à la cigogne blanche qui se tient solitaire au bord de l'étang desséché où fleurissaient jadis les nymphéas et lorsque viendra le grand changement, il renaîtra sûrement pour la folie et pour les pleurs !

Ceux qui ont trouvé la joie dans la solitude du désert où les autres n'ont vu qu'horreur ; ceux qui ont éteint en eux-mêmes tout désir ; ceux qui se sont rendus sans passion grâce à la méditation sur la vie et sur la mort, — ceux-là seuls atteignent au bonheur, et, s'empêchant de revivre une seconde fois, pénètrent dans la sainteté du Nirvàna...

Alors Pundari, la bayadère, coupa ses cheveux ; elle rejeta loin d'elle ses bijoux et ses ornements, et elle abandonna tout pour entrer dans les Cinq Chemins. Et les Devas, se réjouissant, rendirent radieuses les montagnes qui dominaient la cité blanche, et remplirent l'air d'une pluie de fleurs étranges.

Et que celui qui veut savoir plus sur le Bouddha lise le livre merveilleux du Fa-Kheu-King, le Livre « Dhammapada ».

—

NATALIKA

L'histoire d'une statue de pierre noire parmi les ruines de Tirouvicaray qui se trouvent là ou fut le Pays de Golconde... Quand le corps se sera effrité ainsi que le tronc d'un arbre desséché, quand il sera tombé en poussière ainsi qu'une motte de terre, ceux qui aimèrent les morts détourneront leurs visages et s'en iront. Mais la Vertu, demeurant fidèle, mènera l'âme au delà des ténèbres...

Les herbes jaunies de la jungle ont envahi les rues de la cité ; les serpents à capuchon s'enroulent autour des jambes de marbre des dieux ; les chauves-souris allaitent leurs petits dans les oreilles des éléphants de granit, et, à l'intérieur des palais des rois de jadis, l'araignée poilue tisse sa toile pour

les oiseaux-mouches aux gorges de rubis. Les pythons se multiplient dans les sanctuaires autrefois ornés comme les chants d'amour des poètes hindous ; les yeux endiamantés des dieux ont été arrachés ; les lézards se pelotonnent entre les lèvres de Siva ; les centipèdes se tordent parmi les frises, et la fiente des oiseaux blanchit les autels...

Mais l'entrée sacrée est encore debout, comme sauvegardée par la sainteté de ses inscriptions :

« Rien n'existe par soi-même dans l'Univers. L'homme ne peut emporter aucune de ses possessions au delà du tombeau ; qu'il multiplie donc la grandeur de ses bonnes œuvres, ainsi que les fourmis blanches augmentent la hauteur de leurs habitations. Car ni son père ni sa mère, ni son frère ni sa sœur, ni son fils ni sa femme ne peuvent l'accompagner dans l'autre monde ; la Vertu seule peut être sa compagne... »

Et ces mots, gravés sur la pierre, ont survécu à la ruine de mille années !

★

Or parmi les membres brisés des dieux, parmi les herbes de la jungle, et les monstrueuses plantes grimpantes qui semblent s'acharner à étouffer les éléphants de granit, un voyageur, un savant, qui errait par là il y a quelques années, découvrit la statue d'une vierge en pierre noire, merveilleusement sculptée. Son corps était nu et souple comme ceux des femmes de Krishna ; sur sa tête était posée une tiare de princesse, et de ses mains jointes s'échappaient des fleurs qui venaient tomber sur le socle supportant ses pieds exquis.

Et sur la tablette était inscrit le nom de *Natalika* : au-dessus on lisait un verset du saint Ramayana qui, dans notre langage, signifie ceci :

... *Car j'ai été témoin de ce miracle, qu'en écrasant des fleurs dans ses mains elle leur faisait exhaler un parfum plus doux.*

Voici l'histoire de Natalika, ainsi qu'elle est contée dans les chroniques de l'historien musulman Ferista.



Il y a plus de mille ans passés, la guerre régnait entre le Khalif Oualed et Dir-Rajah du Royaume de Sindh. Les cavaliers arabes balayèrent le royaume comme un typhon, et leurs hor-

des aux visages d'aigles teintèrent les fleuves de sang, et rendirent les nuits rouges par les incendies des villes. Ils détruisirent Brahmanabad par le feu, ainsi que Dinal et Alan ; ils firent les femmes prisonnières et ils exterminèrent tous les hommes par le tranchant du cimeterre. Le Rajah combattit vaillamment pour son peuple et pour ses dieux ; mais les Arabes furent vainqueurs, car ils ne craignaient rien, et ils se souvenaient des paroles du Prophète : « Le Paradis peut être trouvé à l'ombre des sabres entrecroisés. »

Et, à Brahmanabad, Kassim, le serviteur zélé du khalif, massacra le Rajah et tous ses partisans, et captura sa fille.

Elle s'appelait Natalika.

★

Lorsque Kassim la vit, plus belle que cette déesse de l'amour qui est née d'une fleur de lotus, ses yeux plus doux que la rosée, son corps souple comme un roseau, ses cheveux noirs ondulant jusqu'aux anneaux qui encerclaient ses minces chevilles, il jura, par la barbe du Prophète, qu'elle était la plus belle des femmes, et que nul ne la posséderait, sauf le khalif Ouaïed.

Et il ordonna qu'un détachement de cavaliers choisis l'escortât à Bagdad, avec beaucoup de riche butin, — bijoux délicats et légers comme des plumes, sculptures d'ivoire merveilleusement œuvrées, émeraudes et turquoises, diamants et rubis, trames de Cashmire, éléphants et dromadaires. Et quiconque essayerait de faire du mal à Natalika sur le chemin le payerait de sa tête, aussi sûrement que les paroles du Koran sont les paroles du Prophète.

★

Lorsque Natalika pénétra dans la présence du khalif de Bagdad, le Commandeur des Fidèles ne put croire ses yeux en voyant une vierge aussi belle. Se levant de son trône, sans même regarder les éléphants, les bijoux, les esclaves et les autres présents envoyés par Kassim, il releva la jeune fille agenouillée à ses pieds. Il l'embrassa en la présence de tout le peuple, en déclarant qu'il serait plus seyant que ce fût lui qui s'agenouillât devant elle plutôt que de la voir se prosterner devant lui.

Mais elle ne fit que sangloter, et ne répondit rien...

Peu de jours après, le khalif lui fit savoir qu'il voulait faire d'elle sa femme favorite : depuis que ses yeux l'avaient contemplée, il ne pouvait ni manger, ni dormir, tant sa pensée l'obsédait. Il l'implorait donc de cesser ses pleurs, attendu qu'il ferait plus que tout autre — sauf le Prophète, dans son paradis — pour la rendre heureuse.

Alors les larmes de Natalika coulèrent encore plus amères, et elle jura qu'elle n'était pas digne de devenir l'épouse du khalif, bien qu'elle fût elle-même fille de roi ; car Kassim l'avait outragée avant de l'envoyer à Bagdad.



Oualed entendit l'histoire et ses moustaches se hérissèrent de fureur. Il expédia ses messagers les plus rapides dans l'Inde avec un parchemin scellé, contenant l'ordre pour Kassim de quitter immédiatement le Pays de Sindh, de se hâter jusqu'à la cité de Bassora, et d'y attendre ses instructions.

Natalika se retira seule dans ses appartements pour se lamenter, et le khalif s'émerveillait de ne pouvoir la consoler.

Mais Kassim, quittant Sindh, se demanda pourquoi le Commandeur des Fidèles le rappelait, étant donnés la splendeur des cadeaux, la beauté des esclaves, le nombre des éléphants qu'il lui avait envoyés. Toujours étonné, il se rendit à Bassora, à la demeure du gouverneur. Et là, tandis qu'il s'exclamait, deux muets, munis de cordes, s'avancèrent derrière lui, et l'étranglèrent...

Les jours passèrent... Enfin une troupe de cavaliers farouches pénétrèrent dans Bagdad, jusqu'au palais du khalif. Leur chef s'avança dans la présence de Oualed et le salua : puis il déposa devant lui une tête hideuse, à la barbe maculée de sang... La tête du grand guerrier Kassim.



— Vois ! cria Oualed à Natalika, j'ai vengé ton outrage ! J'espère que tu croiras enfin que je t'aime vraiment, et que je désire te donner la direction de mon palais en te faisant ma femme et ma reine, ô ma bien-aimée !

Mais Natalika partit d'un éclat de rire étrange.

— Sache, fit-elle, ô pauvre dupe, que Kassim était entièrement innocent de ce dont je l'ai accusé ! Je voulais seulement venger l'extermination de mon peuple, l'assassinat de mes

frères et de mes sœurs, le pillage de nos demeures, et la destruction sacrilège de la sainte cité de Brahmanabad. Jamais, moi, la fille d'un roi Kshatrya, je ne m'allierai à un homme de ton sang et de ta religion ! Je n'ai continué à vivre qu'afin de me venger. Et maintenant que je le suis doublement par la mort de mon ennemi, et ton amour sans espoir, je me tue !

Et, se perçant le cœur d'un poignard, elle tomba inanimée aux pieds du Khalif.

*

Mais celui que aimait vraiment Natalika, celui qui lui était fiancé, Odayah Rajah, la vengea encore plus complètement. Il chassa les conquérants circoncis hors du pays, il fit périr tous ceux qui tombèrent en son pouvoir et il leur rendit les cruautés qu'ils avaient fait subir aux siens.

Cependant, las de vivre puisque Natalika était morte, il ne voulut point régner sur le trône auquel il avait espéré élever sa bien-aimée dans un baiser d'amour. Il se retira loin du monde, et il devint un saint mendiant du Temple des Tirouvicaray...

Enfin, sentant la mort s'approcher, il se creusa une petite tombe sous les murs du Temple, et il ordonna aux plus habiles sculpteurs de faire une statue en marbre noir de celle qu'il avait chérie. C'est ainsi qu'ils ciselèrent la statue de Natalika, comme sont ciselées celles des déesses, et, suivant le vœu de Odayah, de façon qu'il semble qu'elle écrase des roses entre ses doigts. Et lorsque Odayah s'éteignit, on posa la statue de Natalika sur son tombeau afin que ses pieds reposent sur son cœur.

*

— *J'ai été témoin de ce miracle qu'en écrasant des fleurs dans ses mains elle leur faisait exhaler un parfum plus doux.*

Ces fleurs n'étaient-elles point la fleuraison de sa belle jeunesse, rendue plus exquise encore par son sacrifice ?

Le temple et ses dix mille prêtres ont disparu. Mais, même après l'espace de dix siècles, une suave senteur semble émaner toujours de ces roses en pierre !

—

BAKAWALI

Il y a, dans la langue hindoue, une histoire merveilleuse écrite par un Musulman, mais qui traite néanmoins des anciens dieux de l'Inde, des Apsaras et des Rakshasas... « La Rose de Bakamali »,ainsi est-elle appelée. On y trouve nombre de traditions étranges sur des fontaines aux eaux magiques, qui changeaient le sexe de ceux qui s'y baignaient; des légendes sur des fleurs créées par la sorcellerie, qui ne se fanaient jamais, et dont les parfums rendaient la vue aux aveugles. Et, surtout, l'histoire suivante, qui traite d'un amour humain et surhumain, pour lequel on ne saurait trouver de comparaison...

...Au temps où le grand Rajah Zain-Ulmuluk régnait sur les royaumes de l'est de l'Hindoustan, il advint que Bakawali, l'Apsara, devint amoureuse d'un adolescent, d'un mortel, qui n'était autre que le fils du Rajah. Car ce jeune garçon était aussi beau qu'une fille, aussi beau même que le dieu Kama : on eût dit qu'il était créé pour l'amour. Or, dans ce pays,tout ce qui vit est sensible à la beauté, même les plantes, dont une, l'*Asoka*, s'épanouit en une fleuraison odorante lorsqu'elle est foulée par le pied d'une jolie fille.

Cependant, Bakawali était plus belle qu'aucune créature humaine, car c'était une enfant des dieux;et ceux qui, l'apercevant, la croyaient née d'une mortelle, répondaient, lorsqu'on les interrogeait sur elle : «Ah!...Ne t'adresse pas à nous! Demande plutôt au rossignol de chanter les louanges de sa beauté ! »

L'adolescent, Taj-ulmuluk, n'avait pas deviné que sa bien-aimée n'appartenait point à la race humaine; il l'avait rencontrée, comme par un hasard, et ils s'étaient unis secrètement à la façon de Gand'harvas. Mais il savait que ses yeux étaient surnaturellement grands et sombres, que l'odeur de ses cheveux était pareille au musc de Tartarie, et que lorsqu'elle remuait, il semblait émaner de tout son être un parfum et une lumière tels qu'il la contemplait comme privé de la parole, et aussi immobile qu'une silhouette peinte sur un mur.

Et la flamme de l'Amour s'étant allumée dans le cœur de Bakawali, sa sagesse s'y consuma comme un papillon d'or, et

elle oublia les siens, son immortalité et même les Cours du Ciel où elle avait coutume de vivre.

★

Les livres sacrés des Hindous contiennent nombre de récits sur la cité éternelle d'Armanagar, dont les habitants sont tous immortels. C'est là qu'Indra à la barbe d'azur vit dans un plaisir sans repos, entouré de sa cour toujours éveillée de bayadères célestes qui circulent autour de lui, ainsi que les constellations du ciel tournent, dans leurs danses dorées, autour de Surya, le soleil. Et c'est là qu'était aussi la demeure de Bakawali, abandonnée par elle pour l'amour d'un homme.

Or, un soir, un soir parfumé et enfiévré de plaisir, Indra se redressa sur sa couche comme s'il venait, tout à coup, de se souvenir d'une chose longtemps oubliée. Il demanda à ceux qui l'entouraient :

— Comment se fait-il que Bakawali, fille de Firoz, n'apparaît plus jamais devant nous?

Et un des assistants répondit :

— O grand Indra, le joli poisson a été pris dans le filet de l'amour d'un mortel ! Pareille au rossignol, elle ne cesse de se plaindre qu'il soit impossible pour elle d'aimer encore plus. Elle est enivrée par la jeunesse et la beauté périssables de son amant. Elle ne vit que pour lui et qu'en lui, de façon que nous, ses parents, sommes oubliés ou devenus les objets de son aversion ! C'est à cause de lui, ô seigneur des Devas et des Suras, que l'Apsara rosée ne se présente plus à ta cour !

Alors Indra entra dans un violent courroux : il ordonna qu'on lui amenât immédiatement Bakawali, afin qu'elle pût lui rendre compte de sa folie amoureuse.

Et les Devas la réveillèrent et la placèrent sur leur chariot de nuages, tandis que ses lèvres étaient encore humides des baisers d'un mortel, et que sa gorge était encore toute fleurie des marques rouges laissées par des lèvres humaines.

Elle s'agenouilla devant Indra, les doigts joints comme en prière, pendant que le Seigneur du Firmament la contemplait avec une colère silencieuse, les sourcils froncés, comme lorsqu'il partait en guerre sur le dos de son éléphant à la triple trompe.

Alors il dit aux Devas près de lui :

— Qu'elle soit purifiée par le feu, car il émane d'elle une odeur de mortalité qui offense mes sens immortels. Et, chaque fois qu'elle retournera à sa folie, elle sera consumée ainsi devant mes yeux !...

En conséquence, la plus belle des Apsaras fut ligotée et précipitée dans une fournaise ardente comme les feux du soleil, et, en un instant, tout son corps fut réduit en un petit tas de cendres blanches. Mais on aspergea ces cendres de quelques gouttes d'une eau magique, et Bakawali surgit hors de la fournaise, nue comme si elle venait de naître, mais encore plus parfaite dans sa beauté rosée qu'auparavant.

Et Indra lui ordonna de danser devant lui comme elle le faisait jadis.

Alors elle exécuta toutes les danses connues dans les Cours du Ciel ; elle se courba ainsi que les fleurs s'inclinent sous une brise parfumée, ainsi que l'eau serpente sous la lumière ; elle tournoya, rapide comme une feuille qui voltige dans le vent, légère comme une abeille, avec des variations infinies de grâce et avec, sans cesse, de nouveaux mouvements enchanteurs.

Et les cœurs de ceux qui la contemplaient furent foulés sous ses pieds brillants, et ils lui crièrent tous ensemble :

— O Fleur-Animée ! O Rose Vivante ! O Merveille du Jardin de la Grâce ! O Fleur Exquise ! O Rose Vivante !

★

Ainsi fut-elle forcée de paraître, chaque soir, devant Indra à Armanagar, et ainsi chaque soir dut-elle souffrir la féroce purification par le feu, car elle ne voulut pas renoncer à sa folie. Elle retournait toutes les nuits auprès de son amant humain et reprenait, sans l'éveiller, sa place habituelle à ses côtés, après s'être baignée dans la grande fontaine d'eau de roses qui se trouvait à l'intérieur de sa demeure.

Mais il advint qu'un soir Taj-ulmuluk s'éveilla : il étendit ses bras et il se rendit compte que Bakawali n'était plus auprès de lui. Il n'y avait que le parfum de sa tête sur l'oreiller, et ses voiles odorants, jetés dans un désordre exquis sur tous les divans...

Lorsqu'elle revint, plus belle que jamais, Taj-ulmuluk ne prononça aucun reproche ; mais quand le crépuscule tomba,

le jour suivant, il se fendit le bout du pouce avec un couteau aiguisé et il remplit la blessure de sel afin de ne pas s'endormir. Puis, lorsque s'approcha le chariot aérien, silencieux comme un long nuage argenté par la lune, il se leva, et, inaperçu, il suivit Bakawali.

Il se suspendit sous le char magique et il fut emporté ainsi au-dessus des vents jusqu'à Armanagar, dans les Cours Célestes enrichies de pierres précieuses, dans la présence même d'Indra. Mais Indra ne le vit pas, car ses sens étaient brouillés par la vue de beautés et par les fumées du vin de « soma ».

Alors Taj-ulmuluk, debout à l'ombre d'un pilier, contempla plus de beauté qu'il n'en avait jamais vu auparavant, sauf dans la personne de Bakawali. Il entendit des mélodies plus douces qu'aucun musicien mortel ne saurait composer. Des splendeurs éblouirent ses yeux, et l'entrecroisement des arcades ciselées et ornées de joyaux ressemblait à l'enchevêtrement d'innombrables arcs-en-ciel.

Mais quand il lui fut donné d'assister à la terrible purification de Bakawali, son cœur sembla se glacer dans son corps et il poussa un cri aigu. Il n'aurait pu s'empêcher de se précipiter à son tour dans le torrent de feu, si on n'eût prononcé les mots magiques, et versé l'eau ensorcelée sur les cendres plus blanches que la neige de la belle Apsara, avant qu'il eût pu faire le moindre mouvement.

Alors il vit Bakawali s'élever brillante comme une statue de la déesse Lakshmi dans la plus belle de ses mille incarnations, plus radieuse qu'auparavant, pareille à une comète qui s'en retourne des embrassements du soleil, avec, dans ses formes, des courbes plus brillantes et avec de plus longues gloires de chevelure lumineuse....

Et Bakawali dansa et s'en fut, et Taj-ulmuluk s'en retourna aussi de la même façon qu'il était venu.

★

Lorsque, à l'aube, il lui apprit qu'il l'avait suivie dans son envolée à travers les airs et qu'il avait ainsi surpris son secret, Bakawali se mit à sangloter et à trembler de peur.

— Hélas! Hélas! qu'as-tu fait? soupira-t-elle. Tu es devenu ton plus grand ennemi. Tu ne sauras jamais tout ce que j'ai souffert pour toi : la malédiction des miens, les insultes de

tous ceux de ma race. Plutôt que de me détourner de ton amour j'ai supporté, chaque nuit, les agonies du bûcher; j'ai enduré mille morts plutôt que de te perdre! Tu l'as vu toi-même! Mais nul humain ne peut visiter impunément, sans y être convié, la demeure des dieux! Maintenant, hélas! le mal est fait et je ne puis songer à aucun autre moyen d'éviter le danger qui te menace, que de t'emmener secrètement ce soir à Armanagar et de charmer si bien Indra qu'il ne puisse rien me refuser!



Donc Bakawali, l'Apsara, souffrit une fois de plus l'agonie par le feu,et elle dansa devant les dieux de façon que les yeux de tous ceux qui la contemplaient se brouillèrent en regardant les courbes diverses que décrivait son corps, la rapidité vertigineuse de ses pieds blancs, les lueurs étincelantes de sa chevelure. Et le charme de sa beauté ensorcela les langues de tous ceux présents, de façon que les cris de « O Fleur Vivante! O Rose Animée! » s'éteignirent en un murmure indéfinissable. Les doigts des musiciens s'engourdirent, et la musique s'affaiblit, tremblante, languissante, se mourant en une pamoison voluptueuse.

Puis le doux tonnerre de la voix d'Indra rompit le profond silence qui s'ensuivit :

— O Bakawali! Demande-moi tout ce que tu désires! Je te l'accorderai. Je le jure par le Trimurti!...

Mais, agenouillée devant lui, la poitrine encore toute palpitante de sa danse, elle murmura :

— Je te supplie, ô Etre Divin, de me permettre de m'éloigner d'ici afin que je puisse vivre avec le mortel que j'aime durant les courtes années qui lui sont allouées!

Et elle contempla l'adolescent Taj-ulmuluk.

Alors Indra, en entendant ces mots,regarda à son tour Taj-ulmuluk,et il prit un air si sombre que l'obscurité envahit les Cours du Ciel.

Il dit :

— Toi aussi, fils des hommes, tu voudrais sans doute m'adresser la même prière? Ne crois pas cependant que tu pourras emmener d'ici une Apsara, comme Bakawali, pour en faire ta femme, sans qu'il ne t'arrive malheur!

Quant à toi, ô Bakawali, effrontée que tu es, tu peux assu-

rément t'en aller avec lui puisque je t'en ai fait le serment. Mais je jure que, pendant douze années, tu seras une femme en marbre de la taille jusqu'aux pieds! Va! Que ton amant se réjouisse en toi!

★

... Et Bakawali fut placée à l'intérieur d'une pagode en ruines, enfouie dans les forêts de Ceylan. Elle y vit s'écouler les jours, assise sur un trône de pierre, étant elle-même en marbre de la tête aux pieds. Mais Taj-ulmuluk découvrit sa retraite et il la servit comme si elle eût été la statue d'une déesse. Et il l'attendit pendant de longues années.

Les dalles mi-brisées, disjointes par les herbes folles, tremblaient lorsque résonnaient les pas des éléphants sauvages; souvent, par le portique flanqué de piliers, des tigres regardaient avec leurs yeux flamboyants comme des émeraudes. Mais Taj-ulmuluk n'était jamais las et n'avait jamais peur, et il attendit auprès de sa bien-aimée pendant toutes ces longues et terribles années.

Des lézards, aux yeux de gemmes, s'agrippaient, surpris, aux murs; des serpents les épiaient de leur merveilleux regard de chrysolithe; d'immenses araignées tissaient leurs dentelles argentées au-dessus de la tête de la statue vivante, et des oiseaux au plumage pareil au soleil couchant, aux becs énormes couleur de chair, couvaient paisiblement leurs petits sous les yeux de Bakawali.

Or il arriva à la fin de la onzième année, tandis que Taj-ulmuluk s'était absenté en quête de nourriture, que la grande ruine s'effondra et enterra l'Apsara impuissante sous une masse monstrueuse que nul bras humain n'aurait pu mouvoir... Alors Taj-ulmuluk pleura; mais il attendit toujours, car il savait que les immortels ne meurent point.

Bientôt, hors du monceau de pierres écroulées, un arbre grandit, — un arbre merveilleux, délicat et gracieux, aux formes arrondies commes celles d'une femme. Et Taj-ulmuluk le regarda pousser durant les chaleurs ardentes de l'été, et il remarqua qu'il portait des fleurs plus exquises que celles du narcisse, qui ont cependant été comparées aux yeux de jeunes bayadères, et des fruits dont la chair rosée rappelait la peau lisse d'une vierge.

Ainsi s'écoula la douzième année.

Et, avant la fin de la dernière lune, un des grands fruits s'entr'ouvrit et il en surgit une femme, mince, délicate, et dont les membres souples avaient été contenus dans la gaine du fruit, ainsi qu'un papillon est renfermé dans sa chrysalide. C'était une femme belle comme une aube indienne, au regard profond qui ne fut jamais celui d'une fille de la terre — étant en vérité une immortelle — une Apsara !...

C'était Bakawali réincarnée pour son amant et délivrée de la malédiction des dieux !

LAFCADIO HEARN.

Traduit de l'anglais par MARC LOGÉ.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

La Jeune littérature. — Le directeur de *l'Intransigeant*, M. Bailby, a posé aux écrivains d'âge canonique, dont plusieurs seront peu flattés de l'attention, cette question délicate :

— *Que pensez-vous de la jeune littérature et des jeunes littérateurs ? Quel intérêt leur portez-vous ?*

Les réponses seraient curieuses, si elles étaient sincères (elles seront sans doute publiées avant cet article), car il est certain que la plupart des écrivains, à partir d'un certain âge, ne lisent plus rien, sinon pour s'amuser ou se ressouvenir, et se désintéressent totalement de ce qui vient après eux. Il y a à cela plusieurs causes, dont la principale est qu'on ne vit pas des vies successives et renouvelées, mais une seule vie dont l'image, dessinée une fois pour toutes, vous accompagne jusqu'à la fin. Ce paysage n'admet pas, en général, de grands changements; il fait plus de pertes que de gains ; il se dépouille peu à peu de ses plus belles perspectives et n'admet guère les arbres nouveaux, les fleurs nouvelles. Je me figure qu'un homme très vieux en arrive à ne plus s'intéresser qu'à soi-même et à moins que sa jeunesse, à son enfance. Tout ce qui est né à sa connaissance dans l'intervalle des deux extrêmes meurt avant lui et le laisse seul. On apprend difficilement les langues étrangères dans l'âge mûr et chaque génération parle une langue plus ou moins étrangère à la génération précédente. Sans l'écriture et par conséquent sans la lecture, cette différence irait jusqu'à se faire matérielle et à changer les idiômes.

Mais de la lecture naît le fait littéraire, qui est un phénomène d'imitation. Les jeunes gens partent toujours du point où leurs pères ont mené l'interprétation de la vie et ils comprennent leurs ancêtres bien plus longtemps que leurs ancêtres ne les comprennent.

L'homme qui est entré dans le dernier tiers de la vie se tient déjà très mal au courant de la littérature contemporaine de lui-même, comment suivrait-il celle qui court après lui, qui le presse, qui l'expulse vers le néant ? Il aime mieux l'ignorer pour n'avoir pas à en souffrir, puis cela le distrait trop de ses pensées qui ne trouvent de paix que dans la réminiscence et dans l'oubli de l'avenir, quelquefois l'oubli du présent.

Ce désaccord entre les générations a un caractère de nécessité dont

les jeunes ne souffrent pas plus que les vieux, auxquels ils savent rendre un dédain qui ne tarde pas à acquérir son importance. L'avenir se venge du passé bien naturellement, en prenant par anticipation sa place dans le présent. Cela a toujours été un titre près de la jeunesse que de s'occuper d'elle-même, par feinte ; elle en est toujours reconnaissante et plus d'un ancêtre ne doit qu'à sa condescendance d'occuper encore ses positions conquises. J'ai toujours vu les vieux courtiser les jeunes plus encore que la jeunesse ne le fait de ses maîtres, mais cela ne signifie rien. L'intérêt vrai est plus souvent dans le silence, dans les lointains regards.

Pour moi, je l'avoue, au point de vue littéraire, puisque c'est toute la question, les nouvelles générations qui se pressent et commencent à s'accumuler dernière moi ne me préoccupent pas outre mesure. Je les vois trop ce qu'elles deviendront, se réduisant à mesure que marchent les années à quelques représentants, destinés seuls à survivre et à devenir. En physiologie, c'est un axiome qu'on a l'âge de ses artères ; en littérature, on a l'âge de son talent. J'ai trouvé de la maturité dans des œuvres précoces et de la puérilité encore dans des œuvres tardives. Philosophiquement, c'est une mauvaise distinction que celle qui n'est basée que sur les âges. Je me sens beaucoup plus près des enfants de douze ans que des personnes raisonnables, et à défaut de la solitude, c'est cette compagnie-là que je choisirais. Musset, Flaubert, esprits bien différents, ont écrit au collège, ou à peine sortis de là, des choses fort belles et, pour le physique, Hugo, à quatre-vingts ans, disait négligemment : « Cela commence à me fatiguer un peu de redoubler. » Il y a pourtant une jeunesse ! Nous nous en apercevons quand nous ne l'avons plus. « Quel intérêt portez-vous à la jeunesse ? » nous demande M. Bailby. — Mais, l'envie ! C'est le moment de tous les espoirs, de tous les désirs, par conséquent de tous les bonheurs. Je sais bien que la nature humaine désire surtout ce qu'elle ne peut pas atteindre et que la civilisation pose même au désir logique des obstacles mauvais et qui exaspèrent, mais le désir demeure avec sa force propre, qui est un grand principe de vie. Les réalisations trop précoces sont presque aussi troublantes que les réalisations tardives sont décevantes et tristes. Mieux vaudrait, je crois, n'être rien que devenir trop tard ce qu'on a trop longtemps rêvé. L'équilibre de tout cela est difficile. Les vies sont tortues et tordues. Mais si elles allaient tout droit le long d'une blanche allée sablée et dans la chaleur d'un été perpétuel mitigée par l'ombre de beaux arbres doux, il n'y aurait plus du tout de littérature, ni d'art, ni de poésie. Je plains bien plus la jeunesse satisfaite que la jeunesse infortunée.

Mais qu'est-ce que cela peut bien faire à la jeune littérature qu'on s'intéresse à elle ? Cette question ressemble à une plainte d'orphelin

dans une tragédie de Maeterlinck. Pensez-vous qu'on va vous répondre : non? Le plus naïf, en vivant, apprend un peu de la science de la vie. Quel est le candidat qui avouerait qu'il ne s'intéresse pas à ses électeurs? J'ai peur que vous ne gâtiez la jeunesse en lui faisant croire qu'elle est tout, alors que c'est précisément son charme d'être encore en fleur. Quand on est le printemps on ne peut avoir les fureurs de l'été ou les langueurs de l'automne.

Ah! Monsieur, c'est aussi une question bien mélancolique que vous nous posez là, car elle nous oblige à des retours et à des méditations sur la rapidité des années. Voyez. Hier, oui, hier encore, c'est nous qui étions la jeunesse et qui en avions l'insolence. Nous recevions avec joie l'encouragement de nos aînés — de trois ou quatre de nos aînés — et nous vivions avec les autres en état d'inimitié réciproque. Nous leur donnions des coups de tête et ils nous faisaient assommer par leurs séides. Nous n'aurions pas supporté facilement le dépecage de Baudelaire à quoi vient de se livrer M. Faguet. Vous souciez-vous aussi de ce qu'il pense de vous, celui-là ?

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Cécile Sauvage : *Tandis que la terre tourne*, « Mercure de France », 3.50. — Ami Chantre : *Vaine Jeunesse*, B. Grasset, 3.50. — Jean Cocteau : *Le prince Frivole*, « Mercure de France », 3 50. — Ludovic Loubon : *La Gerbe d'or*, A. Lemerre, 3 fr.

Tandis que la terre tourne. Parmi les odelettes qui furent à tort attribuées à Anacréon, il en est une pleine de grâce, à la gloire de la sauterelle sage, née de la terre, amie des chansons et qui vit, presque semblable aux dieux sans être accablée par la vieillesse ; c'est quelque sauterelle aussi que Mme Cécile Sauvage entendit comme la voix de sa jeunesse, ivre de soleil et de rosée :

Sauterelle, fourreau de nonne,
Petite vierge du thym gris,
Sœur de la glèbe qui bourgeonne,
De la belette et des cri-cris.

Elle la croit morte maintenant et lui dit adieu ; mais la mélodie grêle et un peu monotone de la bestiole heureuse était un peu le chant même de l'antique Cybèle et la joie de vivre, la peur de la mort, l'allégresse de la gestation et de la maternité furent rythmées selon elle, tandis que Mme Cécile Sauvage transcrivait docilement le poème ingénu et subtil. Plus près de Mme Dauguet que de Mme de Noailles, elle sait noter avec une heureuse exactitude les aspects des choses et invente des comparaisons d'abord singulières et qui paraissent très justes, si l'on passe outre à l'étonnement premier :

Choisis-moi le raisin qu'une poussière voile
Et qui semble un insecte enroulé dans sa toile.
Garde-toi d'oublier le cassis desséché,
La pêche qui balance un velours ébréché,
Et cette prune bleue allongeant sur l'ombrage
Son œil d'âne troublé par la brume de l'âge.

Parfois le pittoresque excessif confine à la préciosité quand, par exemple, sont décrits les ravages que cause au cœur des fleurs le vol des abeilles :

Quel massacre badin de vierges cachetées !

Parfois l'expression devient triviale, soit que l'abeille encore

Muse comme un amant sur un petit téton,

soit que l'on entende

.... barboter un refrain de vaisselle

ou que, dans son amour glouton de la vie, Mme Cécile Sauvage se demande à elle-même :

As-tu bien vécu l'heure et pressé chaque pis ?

Telle métaphore surprendra derechef :

Fécondité des mois, branche multi-tétons
Ainsi qu'une statue antique d'Aphrodite.

Mais étranges, précieuses ou triviales, les images seront ensuite acceptées sans peine si l'on veut bien prendre garde que l'idée de fécondité et de génération et conséquemment l'idée jumelle de la mort dominent toute l'œuvre. Quand Mélitta foule les herbes odorantes du printemps et se gorge de baisers, la maigre porteuse de faux l'arrête et lui crie :

Je viens te rappeler la dette du tombeau,
Arrête : ton squelette est sculpté sous ta peau.

Quand, aux flancs de la jeune mère, l'embryon palpite et que des deux existences confondues se forment déjà pour lui d'obscures réminiscences de la vie maternelle :

Ouvre d'abord tes yeux à mon doux crépuscule,
Prépare-les longtemps à l'éclat du soleil ;
Vole dans mes jardins, léger comme une bulle.
Afin de ne pas trop t'étonner au réveil,

celle qui le porte en elle et qui se réjouissait d'avoir créé un monde se reproche déjà presque de l'avoir tiré du néant ; elle songe au jour où elle tiendra dans sa main la tête de son fils et la même angoisse la hante qui glaça le sang juvénile de Mélitta amoureuse :

O mon fils, je tiendrai ta tête dans ma main
Et songeant que le jour monte, brille et s'éteint,
Je verrai sur tes chairs soyeuses et vermeilles,
Couvertes d'un pétale à tromper les abeilles,
Je verrai s'enfoncer les orbites en creux,
L'ossature du nez offrir ses trous ombreux,
Les dents rire sur la mâchoire dévastée

Et ta tête de mort, c'est moi qui l'ai sculptée.

La sauterelle anacréontique se laissait vivre sans autre souci de l'ombre future ; elle était plus naïvement heureuse que les poétesses contemporaines et plus proche en effet des dieux immortels.

Vaine jeunesse. M. Ami Chantre semble avoir atteint l'heure douloureuse où les adolescents, effrayés de n'avoir pas encore conquis le monde, aimé toutes les femmes et composé l'Odyssée ou la Divine Comédie, s'accusent amèrement d'avoir gaspillé leur jeunesse et de ne lui avoir pas fait donner tout ce qu'il y avait en elle de bonheur, d'héroïsme et de beauté latente. Sous le couvert du vieillard assagi par l'âge, c'est bien l'adolescent d'hier qui s'interpelle lui-même, qui s'objurgue et qui s'excite à vivre :

Heureux l'homme qui peut se dire à ce moment :
Je ne suis plus qu'un peu de chair inconsistante,
Mais cette chair jadis fut vivante et vibrante,
Elle a brûlé, vécu tous les enivrements,
Comme tous les désirs ; elle fut possédée
De toutes les horreurs et de tous les amours ;
Dans la boue et l'eau pure elle s'est tour à tour
Avec autant de joie et d'audace plongée ;
Comme d'un fruit juteux, j'ai su faire jaillir
Ardemment tout le suc que contenait la vie,
Et maintenant, puisque ma soif est assouvie,
Je peux jeter l'écorce inutile et mourir !

Le Raskolnikoff de *Crime et Châtiment* reconnaît qu'il eut tort d'assassiner une vieille femme parce qu'il se demanda auparavant ce que Napoléon aurait fait à sa place, alors que Napoléon ne se fût pas embarrassé de tant de raisonnements et de scrupules et qu'il aurait agi tout de suite sans s'interroger sur la légitimité de son acte, peut-être au fond de ce frénétique désir de vivre que proclame M. Ami Chantre trouverait-on l'incertitude d'une âme hésitante, délicate et scrupuleuse : c'est un grand discord intérieur quand se combattent les souvenirs d'un aïeul huguenot entêté dans sa foi jusqu'à accepter l'exil pour elle et la sollicitation de joies moins rudes en celui qui a revu

Le doux pays des ciels charmants et des jardins.

C'est un grand discord aussi quand les désirs contraires de la soli-

tude et du tumulte humain se disputent la prééminence et que le jeune homme aspire tantôt à la vie tranquille et végétative des réguliers, tantôt à l'extase de l'art. Il semble que M. Ami Chantre ait enfin fait son choix et qu'il se résigne à être un poète, même imparfait :

Toute beauté qui passe est un hôte divin
Qui remplit, en entrant, la chambre de lumière
Et laisse, pour montrer qu'en ta demeure il vint,
L'empreinte de son pas au seuil de ta demeure.

Et puisqu'un tel émoi dans ton cœur est resté
Chaque fois qu'à ce dieu ta porte s'est ouverte,
Ne te plains pas d'avoir un luth désaccordé
Qui gémit faiblement sous tes mains inexpertes.

Le Prince frivole. Naguères, tenant au-dessus de sa tête la lampe d'Aladin, M. Jean Cocteau essayait de faire fulgurer toutes les gemmes et toutes les escarboucles que recèle la mystérieuse caverne d'une intelligence encore obscure et qui n'a pas livré ses trésors; déjà un peu désabusé, il commence à trouver lourde à son front la couronne d'or de ses dix-neuf ans ; c'est lui, sans doute,

Le petit lord sur la terrasse.

C'est lui encore la jeune fille de province qui se plaît à lire le *Roi Pausole*, tandis que le chat de Siam saute sur ses genoux, et qui est heureuse de ressembler aux figures en arabesques de M. Paul Iribe et au Saint-Jean de Beardsley inquiétant et pervers ; il ne se cache pas à lui-même qu'il n'abhorre pas entièrement le snobisme, mais c'est une attitude qu'il perdrait aisément et il le faut croire plutôt quand il dit :

Je porte autour du front l'or de mes dix-neuf ans
Et je marche léger vers l'invisible faste !
Je fuis avec effroi la jeunesse néfaste,
Qui traîne son dégoût des cafés aux divans !

N'avoir que dix-neuf fois eu ce parfait délire
D'aspirer le nouveau soleil à pleins poumons !
Connaître peu à peu les mers, les lacs, les monts !
Avoir, monde inconnu, tous les livres à lire !

Etre jeune et crier à pleine voix qu'on l'est ;
Se moquer en riant qu'on vous fasse des crimes
D'aimer la jonglerie adorable des rimes
Si vos vers ont votre âge et si ce jeu vous plaît !

Craindre le mal sournois des nerfs comme la peste,
Jouir d'une fleur, d'un mot, d'un soir, d'un ciel d'été
Et surtout ne jamais se dire avec fierté :
J'ai dix-neuf ans. Je connais tout. L'ennui me reste.

Donc le Prince Frivole s'amuse à toutes sortes de pirouettes et cabrioles impertinentes ; il reprend sur un ton moins désuet le procédé de Joséphin Soulary dans un sonnet maintes fois parodié :

Si j'avais un arpent de sol, mont, val et plaine,

et cela devient :

Vous chanteriez, il me semble, une étude latine
Tendaris, Néère ou Lydé...
En essayant d'un doigt à l'autre votre dé
D'argent, d'étain ou de platine.

Ailleurs (*la Tour et la Comparaison*), le dernier vers de tercets à rimes triplées sera successivement

Avec des arias à la Fantin-Latour

. . . .

Une amoureuse maternelle à la Valmore

. . . .

Démodé mais délicieux à la Manet

. . . .

Simple comme une phrase à l'Anatole France

. . . .

Votre profil hagard et pâle à la Henner

. . . .

La tour au fond du parc à la René Boylesve.

Voilà certes d'aimables gaîtés, encore qu'elles ne soient pas très spontanées et que la prestidigitation verbale rappelle trop souvent les artifices de M. Edmond Rostand et Robert de Montesquiou. Mais aujourd'hui le parc où jouait le Prince Frivole lui est fermé; il en regrettera longtemps les allées peuplées de fantômes illustres; il n'y était pas si bien gardé contre les mésaventures de la vie que la trahison et la calomnie n'aient su l'y atteindre et il en est advenu que, sans le dire trop haut, l'adolescent joyeux ait pleuré ; il eût crié peut-être si une main amicale ne lui eût clos la bouche ; mais elle ne la scellera pas toujours ; les lèvres jusqu'alors toujours crispées par le rire se détendront enfin et, tout en répugnant à l'élégie, le Prince Frivole s'avouera, un jour ou l'autre, le Prince Dolent.

Gerbes d'Or. M. Ludovic Loubon, en des sonnets antiques et médiévaux, évoque tour à tour Hannibal, César, Cléopâtre et ses ancêtres guerriers ou magistrats de qui l'un, en français, se fût appelé Lebon ; il eût très vraisemblablement préféré vivre aux temps idylliques, où les bergers de Théocrate se disputaient le prix du chant devant un auditoire de déesses et de bergères, ou tout au moins alors que ménestrels et trouvères recevaient de reines et de dames bienveillantes le ruban ou la fleur qu'avaient mérité leurs lais et leurs ballades ; mais il se console puisqu'il est des salons de poètes :

Si les temps sont changés, si les vallons rustiques
Et le donjon superbe aux luttes poétiques
N'offrent plus un décor agreste et féodal,
Les chanteurs de jadis sont toujours dans l'arène ;
D'ici j'entends vibrer leur lyre de cristal
Comme un flot emperlé qu'une voix d'or égrène,
Car celle qui les juge et qui guide le chœur,
Celle dont un sourire est le prix du vainqueur,
C'est presque une Déesse et toujours une Reine.

Louée soit Mme la Duchesse de Rohan, à qui sont dédiés ces vers, d'avoir donné asile aux poètes exilés des vallons siciliens et des manoirs normands et provençaux.

PIERRE QUILLARD.

LITTÉRATURE

Jules Troubat : *La Salle à manger de Sainte-Beuve*, 1 vol. in-18, 3.50, « Mercure de France ». — *Conteurs galants du XVIIIe siècle. Introduction et Notices* par Ad. Van Bever, 1 vol. in-18, 3.50, Louis Michaud. — Léon Gistucci : *Le Pessimisme de Maupassant*, 1 broch. in-8 de 40 p., 0.75, Publications de l'Office social, Lyon. — Léonard : *Idylles et Poèmes champêtres, choisis et précédés d'une introduction* par Emile Henriot, 1 vol. in-12, 2 fr., Sansot.

M. Jules Troubat, qui fut le dernier secrétaire de Sainte-Beuve, a tenté de faire revivre dans ce volume : **La Salle à manger de Sainte-Beuve**, la physionomie du critique des *Portraits de Femmes*. Lui seul pouvait écrire, avec vérité, ces chapitres sur Sainte-Beuve intime, ayant vécu dans son intimité quotidienne pendant plusieurs années et jusqu'à la mort du Maître. M. Troubat n'a d'autre méthode de composition que l'exactitude des faits et des nuances psychologiques ; il raconte ses souvenirs : « Je fais moins la chasse aux dates qu'aux faits, écrit-il, semblable en cela probablement à tous ceux qui ont recueilli et semé la parole tombée de la table ou des lèvres des maîtres, et l'ont datée de cette formule vague : *in illo tempore.* » Et M. Troubat conte : « Une fois que... etc. » Les mots qu'il a recueillis de la bouche de Sainte-Beuve expriment avec plus de netteté encore que dans son œuvre la belle simplicité de sa méthode et de sa doctrine :

Celui qui a vécu huit ans face à face, l'œil dans l'œil, à la table de travail et dans la confidence de ce grand esprit, ne saurait oublier le trait vif et pénétrant qui partait de ces petits yeux, délicats et tendres, pleins d'indulgente malice, qui se dissimulaient sous de vastes arcades sourcilières, tout embroussaillées de poils roux; ils forçaient pour ainsi dire la sympathie et la communion d'idées, et permettaient qu'on se reposât en eux, quand on était entré dans la pensée du maître.

Là se remuait tout un monde d'idées concrètes, où le fait précis servait toujours de point d'appui à l'enseignement psychologique, qui en découlait.

La forme revêtait l'idée, non par draperies tombantes ou flottantes, à la manière réputée antique ou académique, qui a disparu grâce à lui, l'un des premiers, mais en suivant le vrai — le vrai seul — dans ses replis complexes et contours sinueux. Il l'habillait à la moderne. Il fut en cela un précurseur.

Pour lui, il n'y avait pas de beauté en dehors de la vérité psychologique, et il fut l'ennemi de toute fausse littérature. A ce propos, M. Troubat nous dit l'agacement de son maître à la lecture de *Salammbo* : « Ces étrangetés, ces exotismes, toute cette grandiloquence, ces périodes pompeuses et chateaubrianesques lui parurent fausses et exagérées.» M. Troubat qui relate ces faits et ces opinions, se défend de parler lui-même et de nous révéler ses propres idées ; cependant, à travers ces lignes, où il se cache derrière Sainte-Beuve, nous devinons son jugement personnel. A quelqu'un qui demandait au critique comment il s'y prenait pour accoucher tous les lundis d'un article aussi substantiel, si nourri : « J'ai un bon secrétaire, qui me seconde et me tient pied », répondit-il. Sainte-Beuve aimait à être contredit et critiqué, et c'était le rôle de son secrétaire. Mais voyez la modestie de M. Jules Troubat : il se défend d'avoir été le moins du monde le collaborateur de Sainte-Beuve, mais « il m'avait toujours sous la main », explique-t-il. On sait d'ailleurs que M. Troubat a exercé lui-même avec une belle maîtrise le difficile métier de critique.

Quoique ce volume s'intitule *la Salle à manger de Sainte-Beuve*, c'est surtout peut-être dans son cabinet de travail que l'auteur de ces souvenirs nous fait pénétrer : « Toute la vie, disait le grand critique, est employée à lire, puis à écrire, puis à corriger les épreuves. » Barbey d'Aurevilly disait, lorsqu'il s'enfermait pour écrire son article, qu'il entrait en conclave. Parlant de l'immense labeur de Sainte-Beuve, M. Jules Troubat a rapporté ces paroles, qu'il adressait à Philibert Audebrand : « Avez-vous vu beaucoup d'écrivains — de ceux qui écrivent dans les journaux — s'absorbant à ce point dans leur tâche hebdomadaire, descendant tous les lundis matin dans un puits de mine, qu'il s'était creusée, et n'en sortant que le dimanche soir, à l'heure où il n'y avait plus moyen de donner encore un dernier coup de pioche ? »

Il ne faudrait pas juger Sainte-Beuve en martyr : il trouvait une grande joie au fond de ce puits de mine, où il recueillait des trésors. Mais on sait qu'il vivait aussi réellement, et que ses idées avaient leurs racines dans ses sensations. Une de ses amies, dont M. Troubat publie les souvenirs dans ce volume, nous rapporte ces paroles de l'auteur des *Lundis*. Il voulait l'aimer comme on aime une femme ; elle désirait être aimée comme une fille spirituelle : « Aimez-moi comme un ami, comme Sénèque aimait Lucilius ! »

Sainte-Beuve, affligé, répondit :

Je ne suis pas Sénèque, et les idées qui vous ont plu ne m'arrivent dans mes écrits qu'à la suite d'un sujet qui les a fait naître. Ce sont des accidents qui se produisent de loin en loin ; mais, dans le courant de la vie, je ne suis qu'un homme, un homme très terre à terre, qui ne voit au monde qu'une chose aimable et désirable : la femme !

Et c'est cette perpétuelle pensée, ce constant désir de la femme qui fait le charme du style de Sainte-Beuve, et même la justesse de ses études psychologiques : il a vérifié sur lui-même toutes les nuances sensuelles et sentimentales de l'amour.

§

M. van Bever a réuni dans ce volume : **les Conteurs galants du XVIIIe siècle**, les meilleurs contes des meilleurs conteurs de cette époque. Ce sont des œuvres gracieuses, spirituelles et toujours galantes. On les lira avec d'autant plus de plaisir qu'elles sont presque totalement ignorées ou oubliées, sauf des bibliophiles. Grécourt et Piron ne sont pas les seuls conteurs du XVIIIe siècle, et les Vergier, les Robbé de Beauveset, les Vasselier, les Augustin de Piis sont tout autant que les premiers représentatifs de ce genre aimable. En somme, ces contes sont aussi agréables à lire que les gravures légères de cette époque le sont à regarder, et on ne s'explique pas la défaveur de ces récits galants. M. van Bever, dans une introduction érudite, nous explique que le conte en vers a disparu, « en dépit de son agrément et de l'immense vogue qu'il obtint, parce qu'il a cessé de correspondre aux mœurs qui ont suivi la Révolution », et l'observation me semble juste. Mais, si nous voulons nous renseigner sur la vie facile, joyeuse et parfumée de cette époque, ouvrons ce recueil, et ce sera peut-être avec quelque regret que nous regarderons ces tableaux de mœurs d'un siècle disparu. Cependant, au point de vue littéraire, ces contes n'ont pas une grande valeur; il ne faut leur demander que l'évocation de gestes galants, sans aucun mysticisme, ni même sans aucun mystère. Le Romantisme a changé notre manière d'aimer et de comprendre la femme et l'amour.

A chacun de ces petits conteurs, M. van Bever a consacré une notice biographique et critique. Ces documents font de son recueil un ouvrage de parfaite érudition, établi avec ce souci de l'exactitude auquel ce critique nous a accoutumés.

Cette anthologie s'embellit de trente illustrations, choisies parmi les plus belles et les plus libertines estampes du XVIIIe siècle.

§

M. Léon Gistucci étudie les raisons pathologiques du **Pessimisme de Maupassant**. Né, dit-il, avec la plus admirable organi-

sation qui fût, pour penser, aimer agir... Maupassant « aurait pu être heureux. Mais la maladie est intervenue. Congénitale ou adventive, elle a faussé les touches délicates de ce puissant clavier cérébral qui était le sien ». Mais si la maladie ne lui avait pas versé son poison, il n'aurait pas connu cette tristesse qui rend son œuvre si humaine et si pessimiste. Parlant de sa sensibilité, il disait : « Je suis de la famille des écorchés. Mais cela, je ne le montre pas. Je le dissimule même très bien, je crois. »

M. Gistucci, qui a connu Maupassant, nous donne ici un double portrait du romancier, dans sa force et dans sa maladie. De l'un, il conserva une vision incomparable de grâce athlétique et de virile beauté. L'autre lui laissa l'image d'un « taureau blessé », « triste », comme a dit Taine.

§

M. Emile Henriot, qui publie des morceaux choisis de Léonard : **Idylles et Poèmes champêtres**, n'essaie pas de le faire passer pour un grand poète. Il dit seulement : « Léonard est le seul des petits poètes du XVIIIe siècle qui ne soit pas absolument ennuyeux. Ce n'est point qu'il eût du génie, loin de là... » Il ne prétend même point que Léonard soit original, et il avoue que sa langue est déplorablement lâche : « Il cheville; il abuse de l'épithète, du diminutif, du terme inexact. Ce sont les vers faciles d'un homme paresseux... » C'est presque injuste, mais M. Emile Henriot reconnaît cependant que Léonard fait parfois songer à Lamartine : on peut même dire que Lamartine connaissait son œuvre et qu'il s'en inspira. *L'Absence*, dont voici quelques strophes, est, en effet, avant Lamartine, d'une inspiration toute lamartinienne, et le style n'en est guère plus lâché que celui du poète des *Méditations* :

Doris vers ce coteau précipitait sa fuite,
Lorsque de ses attraits je me suis séparé :
Doux zéphir ! si tu sors du séjour qu'elle habite,
Viens ! que je sente au moins l'air qu'elle a respiré !

Quel arbre, en ce moment, lui prête son ombrage ?
Quel gazon s'embellit sous ses piés caressants ?
Quelle onde fortunée a reçu son image ?
Quel bois mélodieux répète ses accents ?

Que ne suis-je la fleur qui lui sert de parure,
Ou le nœud de ruban qui lui presse le sein,
Ou sa robe légère, ou sa molle chaussure,

. . . .

Et maintenant, grands dieux ! quelle est mon infortune !
De nos plus chers amis je méconnais la voix :
Tout ce qui me charmait m'afflige et m'importune ;
Je demande Doris à tout ce que je vois.

Notons que ces regrets, cette douleur, ne sont pas fictifs, puisque Léonard ne se consola jamais d'un amour malheureux : et c'est dans cette sincérité de sa poésie, plus encore que dans son talent de poète, qu'il fut vraiment le précurseur des grands romantiques, et déjà, lui-même, un romantique.

JEAN DE GOURMONT.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

Georges Walder : *Kaïn*, poème dram. en 1 a. ; F. de Launay : 1 fr. 50. — Han Ryner : *Jusqu'à l'âme*, dr. moderne en 2 a. ; l'Hexagramme, 0 fr. 40. — Guillot de Saix : *L'Embarras du choix*, com. en 2 a. ; le Monde et le Théâtre, 1 fr. — Julien Pergola : *Le Désastre* (*Chantecler et Rostand*), p. en 3 a. ; Douville, 3 fr. 50. — C. Ribéry : *Il était une fois*, p. en 3 actes pour jeunes filles ; Paulin, 2 fr. — Paul Ginisty : *La Féerie*, Michaud, 2 fr. — Michel della Torre : *Essai sur la Dramaturgie de Saint-Georges de Bouhélier* ; The St-Catherine Press Ltd, à Bruges, 1 fr. — Henry Maassen : *Le Théâtre Contemporain* ; Sté belge d'éd., à Liège, 1 fr. — Edmond Got : *Journal, t. II* ; Plon-Nourrit, 3 fr. 50.

« Le Mal n'est pas une chose existante », dit l'incomparable *Somme* à laquelle il faut toujours en revenir parce que saint Thomas y a établi, entre la sagesse grecque et l'Evangile, un pont unique par où passent depuis, bon gré mal gré, toutes les morales. « Il est impossible que le Souverain Mal existe... Aucun être n'est mauvais par essence... Et les méchants sont toujours punis ici-bas *spirituellement*. »

Aussi Byron, chez qui le dramaturge éclairait nécessairement le psychologue, se défend-il, au sujet de son *Caïn*, contre toute accusation de manichéisme. « Mais », explique-t-il, « le premier ange révolté et le premier meurtrier doivent parler selon leur caractère. » D'où les blasphèmes et hérésies de leur abominable dialogue : il précède le Crime de peu dans le monde.

Le **Kaïn** de M. Walder vient, lui, de le perpétrer. Il n'apparaît pas seul coupable, du reste : ceux qui, ne l'aimant pas assez, ont laissé l'envie en lui croître contre Abel ont leur part de responsabilité. Que de fois l'assassin, le débauché, le voleur ou le traître accomplissent, peut-être suggestionnés par l'ambiance des honnêtes gens, le rêve intime et couard de ces derniers ! Et avec génie Raël, par le cœur veuve de l'immolé, de tout ce cœur s'attache au Meurtrier.

De même à l'inintelligente, à l'égoïste et vindicative Blanche s'attache son fils qui, généreusement, veut à travers toutes les apparences atteindre **Jusqu'à l'âme** vraie de la malheureuse, pour la délivrer. Combien de justes motifs à sa rancune ne pense-t-elle pas avoir contre un mari qui, las de son âme basse, l'a jadis abandonnée et contre la maîtresse de ce mari, laquelle vient de la blesser en se défendant ! La peinture extraordinairement sympathique de cette femme, pourtant aigrie, « neurasthénique » et obstinément collée à sa

sottise comme un mollusque au rocher, est un chef-d'œuvre pour quoi je donnerais presque tout le théâtre français contemporain, et le grand Tolstoï lui-même n'a rien tracé de plus pénétrant que la tactique par laquelle Robert découvre enfin au cœur de sa mère le Bien surhumain en léthargie, le fait tressaillir et, à la stupeur ravie de la pauvre Blanche transformée, l'accouche en quelque sorte dans l'œuvre de pardon.

BLANCHE. — Il me semble pourtant que je n'ai pas changé. Seulement, je suis heureuse, si heureuse !.. Et puis, si, pourtant, il y a quelque chose de changé... Je ne suis pas une savante, moi, et je ne sais pas dire ces choses... difficiles... qui se passent en nous... Et je n'ose guère parler parce que c'est si drôle la manière dont je me vois. Tenez, il y a une maison... Une femme, à la fenêtre, dit des mots qu'on n'entend pas, parce que de gros chiens, devant la maison, aboient, aboient, aboient. Et quand des gens passent, et que la femme leur parle, les chiens aboient plus fort. Alors, n'est-ce pas ? les gens se sauvent... Mais, un jour, passe mon Robert. Il n'a pas peur des chiens, lui. Il les caresse. Et les chiens se taisent. Et on entend les paroles de la femme. Et les paroles de la femme sont aussi douces que les aboiements des chiens étaient méchants.

ROBERT. — Oui, maman, c'est bien cela. Nos défauts d'esprit sont des chiens aboyants, ils empêchent d'entendre les paroles admirables que notre âme dit à demi voix. J'ai eu la joie de pénétrer jusqu'à votre âme.

Lorsque, tandis que l'émotion vous étreint et que l'action vous entraîne, votre esprit, à chaque instant, s'illumine à l'éclair de quelque grande et neuve pensée, jaillie des nécessités mêmes du drame, vous pouvez dire hardiment, comme devant celui de M. Han Ryner : oui, voilà du théâtre.

§

L'Embarras du choix fait hésiter, chatte miaulante, une Marquise entre deux matous, je veux dire entre un platonique Abbé et un robuste Duc. Elle se résout à les garder tous les deux :

A l'abbé, tous mes jours ; au duc, toutes mes nuits ;

et de conclure :

Quand je me donne, moi, ce n'est pas à demi !

Ce badinage est de M. Guillot de Saix. Bien lourd, M. Pergola dans son « éreintement » en trois actes de **Chantecler et Rostand**. Qu'entend par « 3 actes pour jeunes filles » M. Ribéry, docteur ès-lettres et auteur d'**Il était une fois ?** je m'empresse de prévenir les égrillards qu'ils n'y rencontreront point (tant pis !) les trois compagnes de la Vénus romaine — Prema, Pertunda et Perfica — mais une adaptation de *Riquet à la houppe*, dépourvue de la finesse psychologique ou des moyens ingénieux d'un Romagnesi ou

d'un Hapdé. On les peut voir dans le livre que M. Ginisty vient d'écrire sur **la Féerie**.

Ce genre date des origines de notre théâtre : c'est « grande merveille de féerie » qu'annonce en son *Jeu de la Feuillée* notre vieil Adam de la Halle, qui y introduit d'ailleurs les fées Morgue, Maglore, Arsile et leur compagnie fantastique. Il va de soi que les charpentiers dont l'habileté sans égale au monde a permis la construction de nos étonnantes Cathédrales n'étaient pas embarrassés pour réussir les plus invraisemblables tours de mise en scène, et les autres corporations ne demeurèrent pas en arrière, bien entendu. D'ailleurs, telles dépenses encore en usage au XVI[e] siècle — 1.200.000 écus par exemple pour le ballet de *Circé* commandé par Catherine de Médicis — indiquent assez qu'il ne s'agissait pas d'un art à ses débuts, de même que la donnée traditionnelle encore aujourd'hui de la féerie — la lutte entre la bonne et la méchante Fée, à savoir, entre le Bien et le Mal — en atteste l'origine médiévale et théologique. Mais si M. Ginisty n'a pas voulu remonter aussi haut, que d'amusantes anecdotes n'a-t-il pas collectionnées sur les industriels qui porteront à jamais la honte d'avoir encanaillé et prostitué la forme la plus charmante de la Comédie ! Une seule figure, celle de l'aventurier royaliste Martainville, appelle un peu de sympathie : aussi M. Ginisty lui a-t-il consacré avec justice le quart de son trop court volume. Comment ne pas déplorer avec lui, néanmoins, que l'esthétique du *Pied de Mouton*, modèle désormais sacro-saint du genre, barre la route à *l'Oiseau bleu* de Maeterlinck et, en somme, vide peu à peu la salle qu'on loue à présent, une partie de l'année, à des cinématographes !

Puisse la purifier *l'Isis* que nous annonce M. Henry Maassen dans sa plaquette-préface, trépidante d'ambition : **le Théâtre contemporain** ! Cependant que, dans un **Essai sur la Dramaturgie de Saint-Georges de Bouhélier**, c'est en ce dernier que M. Michel de la Torre met son espoir : M. de Bouhélier, nous dit-il, se rallie à cette opinion que

> jamais en France le théâtre n'a été si grand qu'à l'époque où foisonnaient les productions du génie gothique. Il pense que nous ne sortirons de la fadeur, de la convention et de la bassesse qu'en retrouvant l'inspiration idéo-réaliste de ces poètes... Toute époque recèle un style... Styliser les hommes de son temps, c'est tout l'art du poète, tout l'objet de son effort.

De son temps seulement ? Trop étroit horizon pour le génie, me semble-t-il, que le présent : ou, pour mieux dire, celui-ci n'offre de physionomie neuve qu'à condition de laisser transparaître chacune des époques antérieures, chacun des éléments éternels — de même qu'une étude de main n'a de vie qu'à condition de nous laisser y deviner les rameaux des nerfs venus du cerveau ou des vaisseaux

venus du cœur. En littérature comme en religion... et ailleurs, le modernisme ne serait-il pas une quasi-stupeur des hommes alourdis par un superflu de documents, de civilisation terre à terre, par une sorte d'adiposité de l'esprit ?

Ah! quel dommage que le **Journal d'Edmond Got** ne renferme aucune prophétie sur l'avenir, après sa mort, du théâtre ! Et pourtant le nouveau Nostradamus n'est point, jusqu'à cette date fatale, chiche de prédictions, qui se sont toutes réalisées, — politiques, sociales, artistiques, morales, biographiques, littéraires, historiques, scientifiques ou financières, — quoique faites non seulement à quelques mois de distance, vers la fin, mais des années d'avance, et de plus en plus nombreuses, à mesure que l'on remonte aux premières pages de ce curieux recueil, dont la manière parfois, sous Louis-Philippe, évoque, déjà, celle des Goncourt. Il arrive même à l'auteur en ouvrant, à la date du 17 août 1859, *la Légende des Siècles*, d'y lire... *le Jardin de l'Infante !*

GEORGES POLTI.

HISTOIRE

Pierre Conard : *Napoléon et la Catalogne, 1808-1814*. Tome I : *La Captivité de Barcelone;* Alcan, 10 fr. — Edouard Driault : *La Politique extérieure du Premier Consul;* Alcan, 7 fr. — Albert Espitalier : *Napoléon et le Roi Murat, 1808-1815;* Perrin, 7 fr. 50.— Albert Savine : *L'Espagne en 1810 ;* Louis Michaud, 1 fr. 50, ill.

Napoléon et la Catalogne. Tome I : La Captivité de Barcelone, par Pierre Conard. — Rien, plus que l'ouvrage de M. Pierre Conard, n'indique qu'il reste beaucoup à dire encore, après tant d'ouvrages cependant, sur l'occupation française en Espagne pendant le Premier Empire. On pourrait cependant trouver que ce sujet est ici traité sur une échelle bien vaste, et nous ne voyons pas sans appréhension, pour notre part, cette minutie toujours croissante des recherches documentaires. Un jour viendra, si cela continue, où l'Histoire ne sera plus possible à force de documents même ; où la recherche *réelle* ne sera plus praticable. Des règles s'imposent. Il y a document et document. A propos de la bibliographie de son sujet, M. Conard fait lui-même, dans une longue introduction, quelques réflexions utiles : « Ne nous demandons pas trop, dit-il, si l'auteur a tout vu ? mais bien : l'auteur a-t-il honnêtement vu ? » Il avoue qu'à côté de certaines catégories de documents il en est d'autres (ceux qu'il appelle les documents du « troisième degré »,c'est-à-dire les menues pièces bureaucratiques, locales, qui, n'étant jamais sorties de telle ou telle circonscription administrative, n'ont servi en rien à motiver les décisions du souverain, ni à établir, du moins directement, les rapports des ministres), dont on ne saurait songer

à dépouiller « l'effrayante quantité », sous peine de s'y « noyer ». Heureusement ! Mais on démêle chez notre auteur le regret de ne pouvoir risquer tout de même ce plongeon dans les bas-fonds de la paperasse. Qu'il nous permette aussi de lui demander si, dans les documents des « deux premiers degrés », officiels et semi-officiels, adressés par les ministres au souverain (en y joignant les décisions de celui-ci), et adressés aux ministres par les bureaux ou des personnages divers, il n'y en aurait point manquant de valeur topique, donc superflus ?

Cela fait, du reste, que, sur la question documentaire en général, ce livre nous semble valoir, avec plusieurs autres, d'être retenu. D'un tel livre, qui atteste tant de minutie, de probité, d'application en quelque sorte naïve dans la recherche des pièces, il faudrait pouvoir prendre un à un tous les documents, non pour contrôler leur véracité, mais leur utilité, pour évaluer le degré de celle-ci. Nous croyons même que des opérations de ce genre sont le seul moyen qu'on puisse avoir jamais d'en avoir le cœur net, avec la valeur des méthodes ultra-documentaires : et nous ne disons pas que, pour notre part, nous n'essaierons pas, à l'occasion, de ce moyen. Nous réservons, dans ce but, cet ouvrage de M. Pierre Conard.

Sur un point peut-être subsidiaire, sur l'impossibilité de toute idée générale, étant donné le système des infiniment petits documentaires, nous avons l'aveu de l'auteur lui-même. Il était parti de cette idée intéressante : « Etudier le rôle des Français dans la transformation politique, sociale et nationale de l'Espagne. » Ce rôle a-t-il été ce qu'il a été en Allemagne, Italie, etc. « Napoléon, le roi Joseph et ses auxiliaires, enfin les soldats français ont-ils été des initiateurs, les *afrancesados* des disciples ? » Cette idée générale n'a pas tenu contre les trois premiers mois de dépouillement d'archives ! Allez donc retrouver votre métaphysique dans la poussière des cartons ! D'ailleurs, du régime qu'il s'est évertué à étudier en Catalogne (la Catalogne a été choisie pour des raisons d'érudition, l'autonomie dont elle a joui vis-à-vis du roi Joseph, sa dépendance plus spéciale á l'égard de l'Empereur, ayant centralisé quantité de pièces à Paris même), l'auteur s'abstient rigoureusement de conclure au régime des autres provinces de l'Espagne à cette époque. Et pour refaire, à l'égard de toutes les autres provinces, l'enquête qui a été faite pour la Catalogne, une existence humaine ne suffirait pas. Et rien ne dit, d'ailleurs, que les résultats ne seraient point contradictoires, n'iraient point à hue et à dia, et voilà, pour prix de vos peines, votre idée générale coupée en quatre !

Tout le bénéfice de ce dessein d'ensemble initial (influence de la France sur l'Espagne) n'a pas, du reste, été perdu. M. Conard a été effectivement amené de la sorte à étudier plus particulièrement l'his-

toire de l'administration française intérieure, alors qu'en général l'histoire militaire et diplomatique et l'histoire des juntes et des Cortès insurgées avaient été seules examinées. Dans ce premier volume, le seul encore paru, qui a pour sous-titre : *la Captivité de Barcelone*, l'auteur étudie, surtout au point de vue administratif, disons-nous, l'occupation française dans la région catalane, de février 1808 jusqu'à janvier 1810, c'est-à-dire depuis la nominatiou du général Duhesme comme commandant en Catalogne jusqu'au renvoi de ce général par le Maréchal Augereau. Du gouvernement ainsi improvisé en Catalogne à la suite de l'intrusion française (Charles IV étant encore sur le trône d'Espagne), M. Conard examine successivement, d'après les sources plus haut spécifiées, les nécessités militaires, les relations avec le roi Joseph, les finances et la police. Si un dernier chapitre, sur les responsabilités du régime établi par Duhesme en Catalogne, ne montre guère cette influence des idées françaises que l'auteur s'était d'abord proposé de rechercher, il fait voir, en revanche, l'exaspération des Catalans, « ruinés dans leur territoire, ruinés dans leur commerce », comme le constatait, en 1810, un témoin oculaire, Carion-Nisas. Duhesme et les hommes qu'il employa, le général Lechi, le commissaire général Casanova, sans compter les subalternes, se comportèrent sans scrupules. Violences, pillages, exécutions sommaires se repétèrent. Cependant, constate M. Pierre Conard, les procédés de l'occupation napoléonienne en Catalogne ne furent pas pires qu'ailleurs. C'était « le banal régime traditionnel de l'occupation militaire ». Les abus des représentants de l'Empereur étaient inhérents à ce régime, qu'il était impossible de remplacer par un autre. L'indignité personnelle des mandataires ne pouvait même pas les rendre beaucoup pires : « Le vice initial était dans l'invasion de l'Espagne. »

Dans tous les travaux d'archives que publie la librairie Alcan sur le premier Empire, vous trouverez difficilement la note sympathique.

La Politique Extérieure du Premier Consul, par Edouard Driault. — C'est ce qu'on se répète en parcourant cette autre monographie, relative cependant, celle-ci, à l'une des périodes les plus brillantes de l'époque napoléonienne. L'ouvrage contient, d'ailleurs, un consciencieux exposé de la politique extérieure du Consulat. On ne trouvait guère jusqu'ici d'exposé récent aussi détaillé que dans la grande histoire d'Albert Sorel, au tome VI. Le volume de M. Driault offre l'avantage d'être un tout complet.

Deux faits ne doivent jamais être perdus de vue lorsqu'on ne veut pas s'égarer dans l'histoire de la politique extérieure du Consulat, lorsqu'on veut, au contraire, en prendre un aperçu clair et rapide. D'abord la conquête de la rive gauche du Rhin, faite par la Révo-

lution et consacrée par le traité de Bâle ; ensuite l'établissement de la puissance française dans l'Italie du Nord, dû au général Bonaparte et confirmé (en même temps que la frontière du Rhin) par le traité de Campo-Formio. Contre ses deux ennemis les plus constants, l'Autriche et l'Angleterre, la France révolutionnaire se trouvait de plus protégée, le long de ses frontières naturelles conquises, par deux boulevards, l'un au nord (contre l'Angleterre) avec Anvers et la République batave, l'autre au sud (contre l'Autriche) avec la République cisalpine. Après la signature du traité de Campo-Formio, tel se trouvait être le résultat net de toutes les guerres de la Révolution. A la veille du 18 Brumaire, ce résultat se trouvait fort compromis : ce fut l'œuvre militaire et diplomatique du Consulat de la reconstituer. Marengo et Hohenlinden amenèrent le traité de Lunéville avec l'Autriche ; peu après, la paix d'Amiens nous garantissait nos conquêtes du côté de l'Angleterre.

Voilà, disons-nous, les deux faits dominants, — obtention des « limites naturelles », établissement de boulevards (républiques batave, cisalpine, et ajoutons-y l'helvétique) les consolidant contre les entreprises de l'Angleterre et de l'Autriche, — dont les traités de Bâle et de Campo-Formio marquèrent l'accomplissement, et dont les traités de Lunéville et d'Amiens assurèrent la confirmation.

Toute la politique extérieure du Consulat jusqu'en 1802 eut pour but une telle confirmation. Ce fut la préoccupation de ce but qui, — à côté de l'action contre l'Autriche et l'Angleterre, — commanda les négociations avec les autres puissances, Prusse, Russie, Bourbons d'Espagne, et indirectement le Saint-Siège.

En ce qui concernait ces puissances, la politique du Consulat lia « par tous ses intérêts », dont le principal consistait à faire équilibre à l'Autriche, la Prusse à la France ; elle noua avec Paul Ier, en Russie, des relations d'amitié, qu'Alexandre Ier semblait pour le moment disposé à continuer ; enfin elle prit sous sa protection les Bourbons d'Espagne. Cette situation permit, du côté de l'Europe, Lunéville et Amiens.

Constatant la grandeur de la France au lendemain de la Paix d'Amiens, M. Driault écrit : « L'Europe paraissait s'organiser pour longtemps sous l'hégémonie latine. » Plus de modération de la part de Bonaparte, croit-il, eût, bien mieux que les guerres de l'Empire, assuré cette situation ; et c'est dans cet esprit de regret et de reproche pour le Premier Consul qu'il examine les causes de la rupture de la Paix d'Amiens.

M. Driault est, à cet égard, un adepte des illusions libérales que nous avons eu l'occasion de noter plusieurs fois déjà, la dernière fois à propos du remarquable ouvrage de M. Théodore Duret sur *les Napoléons*, et précédemment, chez M. Etienne Lamy, dans son

étude sur les *Mémoires* du Général de Ségur (1). « Après la Paix d'Amiens, dit M. Etienne Lamy, les dernières populations qui manquaient encore à notre unité n'avaient pas été prises de force par nos armes, elles s'étaient données à nos libertés. Un groupe de cinquante millions d'hommes s'offrait à l'hégémonie du Premier Consul; avec cette force immense, il pouvait affermir et défendre la société nouvelle. » La rupture de la Paix d'Amiens, préface de l'Empire, changea tout cela en préparant l'abolition des gouvernements nationaux dans les républiques limitrophes et l'assujettissement forcé de celles-ci. Le boulevard de républiques libres suscitées par la Révolution, véritables « états-tampons » bordant nos frontières naturelles, allait devenir pure possession territoriale, qu'il faudrait défendre à son tour, nouvelles approches à garantir. De là l'extension guerrière et sans limites. Au contraire, le Consulat pacifique subsistant, le bénéfice des neutralités limitrophes eût continué.

Certainement, il est séduisant de considérer sous cet aspect libéral la question des limites naturelles, et M. Driault, pour sa part, semble s'être bien complu dans cette hypothèse rétrospective, puisqu'il n'en pardonne pas à Napoléon la non-réalisation. Ceci paraît assez, disons-nous, dans l'appréciation de la rupture avec l'Angleterre. En Hollande, Allemagne, Italie, la politique consulaire ne fut, selon M. Driault, qu'une suite de « provocations », d'« usurpations ». L'indignation de Bonaparte, devant la non-exécution du traité par l'Angleterre, fut une comédie « parfaitement réussie ». Mais il ne faut pas que « l'histoire en reste dupe ». Bonaparte voulait « donner le change » sur ses propres ambitions.

Avait-il besoin de donner le change ? La réalité, la nécessité, ne commandait-elle pas qu'il eût en effet « des ambitions », et des ambitions avouées ? L'Angleterre, de son côté, n'en avait-elle donc pas ? Voulait-elle de la « paix honteuse » ? Voilà qui forçait Bonaparte d'aller de l'avant ! L'Angleterre, ambitionnant la maîtrise des mers, ne voulait pas de la France à Anvers, ni de l'influence de la France à Rotterdam : c'était rejeter la doctrine révolutionnaire des limites naturelles (puisqu'on n'avait Anvers qu'en ayant la Belgique et qu'on n'avait la Belgique qu'en ayant la rive gauche du Rhin) et des républiques limitrophes. L'Autriche appuyait nécessairement l'Angleterre en ceci, étant elle-même tout aussi hostile au principe des limites naturelles et des républiques limitrophes, par regret de ses anciennes possessions du « cercle de Bourgogne », comme aussi de son ancienne influence dans les pays rhénans de la rive gauche (point de départ des guerres de la Révolution) et de sa domination dans l'Italie du Nord. En un mot, les limites naturelles, avec leur

(1) Voir, sur cette question, *Mercure de France* du 1er avril 1905, du 1er octobre 1907 et du 16 juin 1909.

doublure de petits « états-tampons », contrariaient trop les intérêts maritimes et commerciaux de l'Angleterre, les intérêts continentaux et impériaux de l'Autriche. Il fallait constamment défendre ces limites et leurs boulevards ; et pour les défendre efficacement, il fallait porter l'effort non en deçà, mais au-delà : car entre être envahi et envahir, le choix ne pouvait pas être douteux. On a vu les résultats de la simple défensive en 1870. Telle était la situation dont l'ambition de Bonaparte fut un coefficient très actif, sans doute, mais qui était parfaitement antérieure à cette ambition et devait lui marquer, presque fatidiquement, sa voie. C'est ce qui fit que la politique extérieure du Consultat, malgré tous les conseils, à vrai dire impraticables, du libéralisme cher à M. Driault, aboutit à la guerre et devint la politique extérieure de l'Empire.

§

Conçu à Naples, et composé d'après des documents nouveaux dont bon nombre sont de provenance napolitaine, l'ouvrage de M. Albert Espitalier, **Napoléon et le Roi Murat, 1808-1815**, se présente en partie comme une psychologie napolitaine de Murat. L'auteur montre quels liens nombreux se formèrent entre le Roi de Naples et son pays d'adoption. Et il est un de ces liens, le moins recommandable, à vrai dire, mais le plus fort, qu'il faut, au gré de M. Espitalier, distinguer entre tous : la vanité réciproque. « Dans ce centre du *far figura*, la vanité de Murat se développa en serre chaude », et d'autre part le « panache » de Murat plut infiniment aux Napolitains. Et même au reste des Italiens. Tandis qu'à Rome le pape subissait les traverses que l'on sait, que dans la Haute-Italie le prince Eugène faisait figure loyale mais modeste, Murat, à Naples, se campait en figure de paladin et apparaissait comme le champion de l'unité italienne et de l'indépendance nationale. Et il est de fait que tout un « travail de groupement » s'accomplit sous son règne (ce mouvement qu'après Murat, sous les Bourbons revenus, devait personnifier Pepe). M. Espitalier examine en passant ces tendances, dont il faut tenir un certain compte dans l'étude des relations de Murat avec Napoléon d'une part, avec les Alliés de l'autre. Toutefois, le nouvel historien de Murat ne pense pas qu'il faille s'arrêter, en ce qui concerne le Roi de Naples, à cet aspect de champion de l'indépendance italienne. L'idée d'un trône italien garant des libertés de l'Italie ne fut point, au fond, celle de Murat. S'il l'eût eue en réalité et s'il eût espéré véritablement la défendre dans la débâcle de l'Empire, cela eût excusé, dans une certaine mesure, sa désastreuse conduite envers l'Empereur à partir de 1813. Mais il n'en fut pas ainsi. Bien qu'il y ait eu, dans les défections de Murat envers Napoléon, le trouble d'un caractère faible et vaniteux plus encore que l'ingra-

titude d'un méchant cœur, M. Espitalier estime que le véritable mobile de Murat, quand celui-ci parut vouloir dégager la liberté italienne des confusions et des transformations où l'Europe retomba dès 1812, fut la satisfaction d'une ambition égoïste autant qu'outrecuidante. Les actes, désastreux pour l'Empire, qu'une telle ambition inspira n'ont donc aucune excuse. Et, même abstraction faite de ses visées personnelles, le pauvre Murat, en 1813 et 1814, avant les désillusions finales, n'eût jamais pu vouloir une « plus grande Italie » qu'à la manière dont le gallophobe Crispi la voulut plus tard. D'autre manière, il n'y en avait pas. C'est ce qui ressort de la situation de l'Europe à cette époque et de l'étude détaillée des négociations du Roi de Naples avec l'Angleterre et surtout avec l'Autriche. Le revirement qui lui suggéra de s'entendre avec Napoléon Ier, à peu près comme Victor-Emmanuel s'entendit avec Napoléon III, fut beaucoup trop tardif. En tout ceci, Murat n'apparaît pas précisément en belle posture; et moins encore sa femme, la reine Caroline, sœur de Napoléon, qui le poussa. On ne conçoit pas pareilles illusions. Il y faut l'explication du « far figura ». A cet égard, l'ouvrage de M. Albert Espitalier utilise curieusement, nous l'avons dit, les sources napolitaines.

M. Albert Savine a réédité et présenté avec son ingéniosité habituelle un curieux document sur **l'Espagne en 1810**; un document dont il semble qu'on ne doive pas beaucoup trouver l'analogue chez les Espagnols, trop emportés dans l'ardeur de la lutte pour pouvoir se faire spectateurs des faits, ni chez les Français qui n'avaient guère non plus le temps d'observer. Non qu'il fût lui-même un observateur bien désintéressé, du moins en ce qui concernait les Français, ce Lord Blayney, major-général dans l'armée anglaise, et auteur des présents souvenirs, qui traversa l'Espagne de Malaga à Irun, en prisonnier bien traité sans doute, mais doublement prévenu, comme prisonnier et comme Anglais. Il n'avait pas non plus une bien longue connaissance antérieure du pays, ayant été fait prisonnier peu après son arrivée en Espagne. Mais, depuis Malaga jusqu'à Irun, il y avait bien des choses à voir, fût-ce en passant, et notre Anglais, en les notant, nous a donné, sur l'Espagne de ce temps-là, un document vécu, qui se lit avec agrément et profit. Les illustrations sont fort intéressantes.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

M. Lévy Bruhl : *Les Fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, Alcan, in-8, 7.50. — A. Alhaiza : *Synthèse dualiste universelle, cosmogonique, biologique, sociale et morale et Culte spirituel*, H. Daragon, in-8, 5 fr.—Georges Dumesnil : *Les Conceptions philosophiques perdurables*, Gabriel Beauchesne et Cie, gr.

in-8, 6 fr. — Georges Poyer : *Cabanis*, Louis Michaud, in-16, 2 fr. — Paul Archambault : *Boutroux*, Louis Michaud, in-16, 2 fr.

Le nouvel ouvrage de M. Lévy-Bruhl, **les Fonctions mentales dans les Sociétés inférieures**, fait partie d'un ensemble, il se place dans le cadre des *travaux de l'Année sociologique publiés sous la direction de M. Durkheim* et tandis que les qualités d'exposition, d'ordonnance, de précision et de clarté qui sont le fait de l'auteur de *la Morale et la Science des mœurs* confèrent à cette importante étude un très haut attrait, je suis tenté de mettre sur le compte de cette référence sociologique les quelques exagérations théoriques qui me semblent s'y manifester.

Au nom de la méthode sociologique, M. Lévy-Bruhl combat les hypothèses animistes de Frazer et de Tylor, mais la plupart des exemples qu'il apporte s'accommodent dans une certaine mesure de ces hypothèses, il critique l'usage des interprétations associationnistes et veut que l'on explique la mentalité des primitifs non point par une activité psychologique semblable à la nôtre, la supposât-on puérile et embryonnaire, mais par les représentations collectives qui dominent et orientent le jeu des mentalités individuelles. Or, je ne puis m'empêcher de relever ici la présomption et le caractère chimérique, dangereux aussi, de la méthode sociologique qui prétend nous donner les représentations collectives comme des faits possédant en soi une valeur objective et en fonction desquels tous le reste devrait être évalué. Il ne s'agit nullement de contester l'influence des représentations collectives. Tout individu, à toute époque et dans toute société, est induit à se concevoir, dans son rapport avec les choses, selon certaines idées qui ont cours dans le milieu où il est plongé et qui imposent à son activité une orientation déterminée. Ces idées, je les nomme des bovarysmes sociaux, indiquant par ce terme la déviation que fait subir à l'effort d'interprétation individuel l'interprétation communément acceptée. Mais ces bovarysmes sociaux, ces représentations collectives n'ont rien de mystérieux : elles sont un fait nettement psychologique ou, pour employer la terminologie plus précise de Tarde, un fait interpsychologique. Des représentations collectives, ce sont les représentations individuelles qui ont triomphé dans leur milieu et ce triomphe peut se produire, soit qu'un individu influent et supérieur impose sa conception individuelle, soit que certaines conceptions individuelles se répètent, sensiblement pareilles, en un grand nombre de cerveaux individuels. Le plus souvent, ces deux circonstances collaborent à la composition des représentations collectives, des bovarysmes sociaux, qui, une fois formés, deviennent, en même temps et contradictoirement, des pouvoirs d'arrêt, mais aussi des moyens d'élaboration d'une réalité plus complexe. Le pouvoir d'arrêt qui se formule avec ces représentations collectives, M. Lévy-

Bruhl l'a fort bien observé et il a signalé très justement comme un trait de la mentalité primitive l'imperméabilité à l'expérience. L'imperméabilité à l'expérience, c'est l'impuissance à corriger les premières représentations relatives aux choses au contact des événements, c'est l'impuissance à rectifier une première imagination, une première hypothèse par une autre, c'est, dans une certaine mesure, une défaillance dans le pouvoir d'imaginer, une paresse d'esprit, un défaut d'énergie mentale. Mais ici nous sommes en pleine psychologie, c'est à des facteurs psychologiques que nous avons affaire. Ce sont des facteurs psychologiques qui expliquent la formation des représentations collectives, ce sont des facteurs de même ordre qui nous expliquent aussi pourquoi certains groupes se développent et pourquoi d'autres demeurent primitifs. Un degré de foi majeur aux conceptions une première fois formées sur les choses produit l'insensibilité à l'expérience, l'arrêt dans le développement individuel et partant social. Un degré de foi moindre, joint à un pouvoir d'improvisation supérieur, laisse place à des rectifications, à des substitutions de bovarysmes nouveaux aux anciens, substitution par lesquelles l'individu et le groupe social progressent et se développent, — se civilisent.

L'ouvrage de M. Lévy-Bruhl fournirait à l'appui de cette conception quelques bons arguments. Aussi bien l'auteur, tandis qu'il se réclame de la méthode sociologique, use-t-il constamment d'analyses psychologiques et il en fait d'excellentes. Toutefois le parti pris de spéculer en fin de compte, selon la méthode de M. Durkheim, sur le fait sociologue privé de ses racines psychologiques, en cachant le jeu concret du réel, entraîne-t-il des conclusions qu'il est permis de contester. Ainsi de cette thèse que M. Lévy-Bruhl développe à travers son ouvrage et selon laquelle la mentalité primitive différerait en nature de la mentalité des groupes civilisés et serait caractérisée, de façon toute spéciale, par la loi de *participation* de laquelle relèveraient toutes ses représentations. Ainsi de la qualification de *prélogique* qu'il lui attribue. Cette qualification dépasse, il est vrai, de beaucoup la pensée de l'auteur et il l'a lui-même atténuée à ce point qu'il semble n'en subsister plus que le nom. C'est trop encore, puisque ce nom éveille une idée en partie inexacte et qu'il est une autre qualification beaucoup plus juste et à laquelle s'appliqueraient sans ambiguïté les faits rapportés par M. Lévy-Bruhl et les analyses qu'il leur consacre. Cette qualification est celle de *pré-empirique* (1). Comme l'indique excellemment M. Lévy-Bruhl, le cerveau primitif est imperméable à l'expérience. C'est par là qu'il diffère considérablement, non pas en nature, mais en degré du cerveau des groupes

(1) Il ne faudrait pas toutefois non plus prendre le terme au sens absolu.

civilisés. Les représentations qu'il se forme des choses et que le milieu social transmet et impose aux individus renferme une proportion beaucoup plus grande d'éléments subjectifs qu'il n'arrive chez les civilisés et ces éléments subjectifs y sont beaucoup plus fortement fixés. Le primitif croit enfin aux conceptions qu'il a lui-même formées *au delà de leur utilité* et même lorsqu'elles deviennent nuisibles. Le civilisé, ne croit au contraire aux conceptions qu'il a formées sur les choses que dans la mesure où elles donnent satisfaction à ses besoins d'intelligence ou de domination. Les premières conceptions que le primitif compose à l'occasion des choses afin de les saisir deviennent dans son cerveau des dogmes; elles sont dans le cerveau du civilisé des hypothèses qu'il est toujours prêt à changer contre d'autres, plus avantageuses. Il résulte de ceci que le mécanisme logique du primitif s'applique à un contenu beaucoup plus pauvre que celui auquel s'applique le mécanisme cérébral du civilisé, à un contenu que ne renouvellent, que n'enrichissent jamais, comme de fécondes alluvions, les apports de l'expérience. Mais il est frappant, et tous les faits rapportés par M. Lévy-Bruhl en témoignent, à quel point ce mécanisme logique est le même, de part et d'autre, au point de vue des opérations élémentaires de l'esprit, — mise en œuvre du principe de causalité, des notions d'espace et de temps, respect, quoi qu'il semble, du principe de contradiction. Et si l'on soutient ici cette thèse, on n'entend aucunement signifier que de telles opérations logiques s'imposent nécessairement à l'esprit comme étant en soi des nécessités en dehors desquelles aucune intelligibilité n'est possible, on entend simplement constater ce fait d'observation, à savoir, qu'à l'époque la plus primitive à laquelle l'intelligence humaine nous apparaît, elle se montre constituée sur ces données déjà fondamentales, c'est-à-dire que l'empirisme logique qui a servi de base à toutes les constructions successives de l'esprit est déjà intégralement formé.

Le fait que le primitif a recours au principe de participation pour se représenter les relations des choses entre elles et par où M. Lévy-Bruhl croit différencier des nôtres ses procédés mentaux, ce fait n'est à mes yeux qu'une identité de plus entre les deux mécanismes. Que les choses ne soient pas isolées, qu'elles agissent les unes sur les autres, qu'elles soient, à quelque degré, sur un même plan, comprises dans un même ensemble, et qu'elles communiquent entre elles, c'est la condition de toute représentation et dont le monisme est à notre époque l'expression la plus complète en philosophie, dont l'hypothèse de l'éther est une application à la physique, c'est un mode de représentation directement engendré par le sens de la causalité qui accomplit avec lui sa fonction, celle-ci consistant à assembler et hiérarchiser les choses entre elles *afin d'avoir prise sur elles*, — car le sens de la causalité, qui peut apparaître par la suite comme

un moyen de représentation intellectuelle, comme un moyen pur et simple de connaissance, se fonde sur un fait de sensibilité beaucoup plus profond, sur la volonté de puissance. Qu'il le veuille ou non, l'homme est plongé dans un milieu naturel cosmique, climatérique, végétal, animal avec lequel il est en relations et à l'occasion duquel il éprouve plaisir ou peine. Pour tirer de ce milieu plus de plaisir que de peine, il faut qu'il puisse modifier les phénomènes qu'il rencontre, soit qu'il agisse directement sur ceux qui l'intéressent, soit qu'il agisse indirectement sur ceux-ci par l'intermédiaire d'autres phénomènes dont il sait ou suppose qu'ils agissent sur les premiers, d'où l'intérêt vital qu'il y a à connaître selon quel ordre, de quelle façon, dans quelle mesure les phénomènes agissent les uns sur les autres, sont, dans notre langage, causes les uns des autres. Ignorant les causes véritables, le primitif en invente d'imaginaires. Il conçoit les relations des choses entre elles autres qu'elles ne sont, il conçoit entre les choses de fausses participations, et c'est à vrai dire la seule façon dont il soit possible de concevoir quelque chose antérieurement à l'expérience. Ces conceptions fictives sont l'introduction nécessaire dans le domaine du réel. L'erreur est ici le chemin du savoir. Mais il continue d'en être de même pour nous. Nous continuons d'imaginer entre les choses des participations plus ou moins arbitraires, mais qui, modifiées incessamment par les leçons de l'expérience, se trouvent correspondre plus souvent avec ce que nous nommons l'objectif : le lièvre passe plus fréquemment dans la broussaille où nous avons tendu nos collets.

Le principe de participation comme les notions de temps, d'espace, de cause, comme le principe de contradiction également, semble donc être un mécanisme commun à la mentalité civilisée et à la mentalité primitive et c'est pourquoi l'une et l'autre ne me semblent pas différer aussi absolument que le suppose la thèse de M. Lévy-Bruhl, c'est pourquoi la qualification de prélogique appliquée à celle-ci ne me paraît pas entièrement acceptable.

Il faudrait l'accepter pourtant si l'on considérait certaines opérations moins élémentaires de l'esprit telles que la généralisation, la numération, le langage, sur lesquelles M. Lévy-Bruhl a écrit d'excellents chapitres, et il n'est pas douteux que le défaut du pouvoir d'abstraire ne soit une des lignes de démarcation les plus précises qui existent entre l'une et l'autre mentalité.

Un ouvrage de l'importance et de l'abondance que présente celui de M. Lévy-Bruhl ne peut être qu'effleuré au cours d'une analyse aussi rapide. Je ne veux point terminer celle-ci sans signaler particulièrement les chapitres où l'auteur, après avoir traité, au cours d'une première partie, du mécanisme mental chez les individus des sociétés inférieures, expose les conceptions qu'ils se forment et

les rites qu'ils observent à l'occasion de la chasse, de la guerre, de la maladie, de la mort et des funérailles, — de l'achèvement de la mort, de la naissance enfin et des diverses initiations si minutieusement décrites par M. Van Gennep dans ses *Rites de passage*.

Ces notes, à la fois trop brèves et trop longues, ne me laissent que bien peu de place pour signaler divers autres ouvrages parmi lesquels je retiendrai celui de M. Alhaiza dont le titre, **Synthèse dualiste universelle, cosmogonique, biologique, sociale et morale et Culte spirituel**, est lui-même un programme et presque une analyse. C'est à peine si j'en compléterai la signification en signalant que l'auteur, après avoir passé en revue les divers objets qu'il y énonce, sous le jour de l'information scientifique, conclut à la faillite des formes actuelles de l'esprit religieux et appelle de ses vœux un renouveau de la conception spiritualiste fait d'une plus haute aperception divine que celle que connurent les cultes du passé.

D'orientation nettement spiritualiste sont également **les Conceptions philosophiques perdurables** de M. Georges Dumesnil. Les systèmes qui dominent l'histoire de la philosophie, matérialisme, phénoménisme, réalisme, idéalisme, positivisme, spiritualisme enfin, y sont passées tour à tour en revue d'un point de vue personnel dont la tendance n'est pas à discuter ici, mais sur un ton d'intimité qui vivifie ces graves sujets et où retentit l'écho d'une expérience individuelle, celle qu'un professeur épris de sa fonction a acquise du fait de son propre enseignement et de sa répercussion sur l'esprit de quelques élèves de choix. De cet ensemble de conditions est né un livre écrit avec amour pour le souci qui l'a inspiré.

J'enregistrerai pour finir dans la collection des grands philosophes français et étrangers la publication de deux nouveaux volumes : **C. Cabanis**, par Georges Poyer, et **Boutroux**, par M. Paul Archambault, qui se recommandent par les mêmes qualités d'exposition et le même souci de biographie exacte que les ouvrages précédents de la même collection.

Memento. — A signaler quelques brochures philosophiques : à la librairie Alcan, *le Phénomène religieux*, de E. Rignano, étude extraite de *Scientia* et traduite de l'italien ; — à la librairie Léon Vanier, de Camille Spiess, *la Vérité sur Frédéric Nietzsche* ; — à Toulouse, bibliothèque de *Poésie*, de M. Salomon Bach, *Depuis Renan, propos Bergsoniens*, petite étude substantielle où les questions sociales sont envisagées du point de vue philosophique et présentées sous un jour dont Hegel, lui aussi, nous a appris à tamiser la lumière ; — à Anvers, au *Florilège artistique et littéraire*, de M. Georges Buisseret, *le Déterminisme esthétique de Taine* où, en quelques pages de critique avisée, l'auteur fait toucher les exagérations de la théorie du milieu appliquée à la production des œuvres d'art ; — chez Henri Falque, de M. Geoges Batault, *la Vie de l'art et l'impuissance de la*

Tradition, petit essai dont la thèse est incontestable si l'on retient toutefois qu'impuissante à créer la tradition apporte à l'individu, seul véritable créateur, une part de collaboration d'une valeur inappréciable et un principe de suggestion d'une extrême importance; — à la Société d'Edition française, de M. Jacques Raoul Gaubert, *Comment on devient surhomme*, pronunciamento dont l'accent nietzschéen et la psychologie darwinienne forment un excellent antidote, d'un cynisme réconfortant, à l'encontre du dernier ouvrage de M. Novicow, *la Critique du Darwinisme social*, auquel je consacrerai prochainement quelques pages.

JULES DE GAULTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Le Dantec : *La Stabilité de la vie*, étude énergétique de l'évolution des espèces, Bibliothèque scientifique internationale, Alcan, 6 fr. — Memento.

Au début du nouvel ouvrage de M. Le Dantec, **la Stabilité de la vie**, on lit : « Il ne manque pas de gens pour travailler aux carrières, mais il faut aussi des architectes; tout le monde ne peut pas être maçon, quoi qu'en ait pensé Boileau. » M. Le Dantec a trouvé qu'il n'y avait pas suffisamment d'architectes en biologie, et il a voulu en devenir un. « Les livres que j'ai écrits, nous dit-il, sont ceux que j'aurais voulu trouver dans les bibliothèques quand j'ai commencé à être dévoré du désir de comprendre la vie. Ces livres n'existaient pas.» Mais ce n'est guère facile d'être un bon architecte. En bâtissant des édifices peu solides, on assume une grande responsabilité. Certainement, la crainte de cette responsabilité fait que beaucoup de savants hésitent à bâtir des théories plus ou moins imposantes.

Heureusement pour ses nombreux admirateurs, M. Le Dantec n'a pas cette crainte, et déjà plus de vingt livres sont sortis de ses mains; si la charpente est toujours la même, le décor varie, ce qui explique que le lecteur ne se lasse pas. Dans *la Stabilité de la vie*, M. Le Dantec se montre surtout physicien. Un bon tiers de l'ouvrage est consacré à des questions de physique, ou plutôt à des considérations philosophiques sur des questions de physique. L'auteur s'efforce d'élucider la notion générale d'énergie, sans faire appel à aucune considération anthropomorphique; il recherche en particulier un critérium énergétique de la stabilité. Une fois celui-ci trouvé, il lui est possible d'entreprendre, « ce qui n'avait pas encore été fait », une étude complète des phénomènes vitaux dans le langage énergétique. Deux chapitres importants sont consacrés, l'un à « l'habitude, loi générale des phénomènes vitaux », l'autre à « la définition de l'énergie vitale ».

Nous voilà outillés pour attaquer de front la question à la solution de

laquelle tendent tous nos efforts depuis le commencement de ce volume. Cette question me semble présenter assez d'intérêt philosophique pour justifier les longs développements qui nous y ont conduits, mais dût-on ne pas en convenir, je ne considérerais pas cependant comme inutiles des raisonnements qui nous ont appris à envisager des phénomènes vitaux sous un nouveau jour.

Je me suis attaché, dans les deux derniers chapitres, d'abord à démontrer que la loi d'habitude est bien la loi générale de la vie, et que les exceptions apparentes ne font que corroborer cette affirmation, ensuite à appliquer aux différents cas de la vie le langage énergétique des phénomènes qui continuent. La loi que je me propose de démontrer va découler naturellement de l'application judicieuse de ce langage à la narration de l'histoire d'une transformation spécifique : je parle, bien entendu, d'une transformation spécifique ayant lieu suivant le mode Lamarckien, d'abord, parce que c'est le seul mode de variation qui me paraisse apte à expliquer l'origine de l'homme, ensuite parce que les cas non Lamarckiens de transformation spécifique ont été vraisemblablement très rares, s'ils se sont jamais produits. Je dois donc dire, en commençant, comment je m'imagine la transformation Lamarckienne des espèces ; je suis obligé de m'en tenir, encore ici, à des conceptions basées sur des déductions, car je n'ai jamais assisté à ce spectacle, si banal au dire des partisans de la théorie des mutations, de la transformation d'un être vivant en un être vivant différent spécifiquement de lui.

Non seulement la variation Lamarckienne est lente, mais tous les raisonnements accumulés dans ce volume ont pour but de faire comprendre qu'elle est devenue de plus en plus difficile, à mesure que les espèces sont devenues plus vieilles.

C'est là la nouvelle loi établie par l'auteur, celle de la *stabilité progressive des espèces*, M. Le Dantec y attache une importance philosophique considérable, et fait observer que, grâce à elle, on peut croire au transformisme sans avoir constaté *de visu* un seul changement d'une espèce actuellement vivante.

Ainsi, voici le problème du transformisme placé en dehors du domaine de l'expérimentation ; il ne pourrait être résolu que par le raisonnement.

Dans un appendice de son livre, M. Le Dantec se montre très préoccupé des rapports de la biologie générale et d'une science qui, dans ces dernières années, s'est renouvelée complètement, la psychologie comparée. M. le Dantec commence par déclarer que celle-ci ne l'intéresse pas. En psychologie animale, on cherche des méthodes, on tâtonne, on observe les expériences que la nature fait au hasard, ou bien on en institue soi-même également au hasard; « beaucoup de ces expériences ont la valeur de simples amusettes ». Or, d'après M. Le Dantec, en science, on ne doit jamais s'abandonner au hasard, on doit prendre comme guide : le raisonnement ; le biologiste doit chercher l'expérience cruciale, qui ne fera d'ailleurs que

vérifier l'exactitude des déductions de l'esprit humain. De plus, le psychologue des animaux serait un collectionneur de faits à la manière des naturalistes d'antan.

J'ai certes trouvé du plaisir dans la constatation de la variété des formes et des activités animales, mais l'observation d'un fait curieux n'a jamais déterminé chez moi qu'une émotion d'ordre artistique, un amusement passager, à moins que cette observation fût capable d'éveiller ou de renforcer une idée relative à la vie des animaux en général, et à la mienne en particulier.... Jamais je n'ai attribué d'importance *scientifique* à la description des différences morphologiques qui séparent les espèces animales et végétales...... ; quant aux différences physiologiques entre les espèces, elles m'ont paru présenter un intérêt du même ordre que les différences morphologiques ; le fait de savoir qu'un crabe peut exécuter des actes impossibles à un escargot ne m'intéresse pas plus que la constatation de divergences de structure entre ces deux espèces. Je suis donc médiocrement enthousiasmé par les recherches actuelles de psychologie animale, du moins en tant que ces recherches me renseignent simplement sur les différences spécifiques et ne me donnent pas d'aperçu nouveau relativement à la psychologie de l'homme..... A mon avis, très personnel je l'avoue, les naturalistes qui se livrent à ces recherches et les morphologistes satisfont simplement leur curiosité de collectionneurs ; mais les psychologues peuvent espérer une moisson plus rapide parce que leur champ d'investigation a été moins exploité jusqu'à présent.

On aurait ainsi délaissé la solution des grands problèmes de la vie pour faire des observations et des expériences faciles sur les mœurs des animaux, pour tirer le plus grand nombre de travaux possible d'un domaine encore vierge.

Je ne veux pas relever ce dernier reproche, qui n'est d'ailleurs pas un argument scientifique. Je ferai simplement observer à M. Le Dantec qu'il a peut-être tort, dans ces derniers ouvrages, d'insister tellement sur le peu d'intérêt qu'ont les recherches expérimentales en biologie. S'il n'y avait pas celles-ci, avec quoi les « architectes » construiraient-ils leurs édifices grandioses ? Je sais que M. Le Dantec me répondra qu'il n'en veut qu'aux expériences faciles (sont-elles si faciles que cela ?) et faites au hasard. Eh bien, au risque de passer pour trop optimiste, je prétends que, en biologie, il est rare qu'on fasse une expérience au hasard. Dans les recherches sur les mutations, par exemple, qui ont été si vivement critiquées par M. Le Dantec, l'idée directrice n'est-elle pas très élevée ? De Vries et ses élèves ne cherchent-ils pas à faire des « expériences cruciales » sur le transformisme des espèces ? Je prétends aussi que, dans la psychologie animale, loin de perdre son temps à des amusettes, on s'attaque à des problèmes que n'aurait pas désavoués Lamarck. Que certains psychologues se contentent d'étudier les mœurs, le *behavior*, le « comportement » des animaux (je rappelle que, bien avant M. Le

Dantec, j'ai protesté contre la traduction barbare de ce mot et contre les tendances qu'il représente), c'est possible. Mais il y en a d'autres qui font plus et mieux, qui cherchent à pénétrer dans l'intimité des réactions chimiques de la matière vivante, qui s'efforcent de mettre en évidence le déterminisme physico-chimique des actes des animaux, et, par là, de l'homme. M. Le Dantec me répondra sans doute que c'est se donner beaucoup de peine pour démontrer ce à quoi on a été conduit depuis longtemps par le raisonnement.

Parmi les travaux de psychologie animale, ceux de Jacques Loeb sont particulièrement suggestifs ; rien n'y est laissé au hasard, tout converge vers ce but : démontrer, par l'expérience, que les actes des animaux sont soumis exactement aux mêmes lois que les réactions des corps chimiques, et que, par exemple, au moyen d'un même procédé chimique, on peut déclancher un acte dit volontaire et le développement d'un œuf vierge. On sait que Jacques Loeb est placé de l'avis unanime au premier rang des biologistes contemporains ; M. Le Dantec paraît s'en étonner et n'hésite pas à déclarer que tous ses résultats d'expérience n'ont pas ajouté pour lui une idée nouvelle à celles qu'il possédait depuis vingt ans.

M. Le Dantec suit trop sa pensée et pas assez celle des autres : c'est souvent le propre des esprits originaux. Ainsi, parce que je n'ai pas encore réussi à donner la preuve expérimentale du déterminisme d'un acte intellectuel chez l'homme, M. Le Dantec m'attribue gratuitement une opinion que je n'ai jamais émise : je ne croirais pas au déterminisme des actes des animaux supérieurs.

Ce qui intéresse le plus M. Le Dantec, c'est en effet la phsychologie de l'homme, l'origine de l'homme. Aussi n'est-il pas content d'un passage de mon livre : *la Naissance de l'intelligence*, où je citais diverses théories qui ont été émises au sujet de cette origine.

L'apparition de l'homme, disais-je, est entourée de bien des mystères. Je n'ai pas la prétention ici de résoudre un problème dont se sont emparées les passions humaines. *Voici simplement une des opinions récentes :* La Terre était peuplée d'une multitude de mammifères quand l'homme est apparu, par mutation brusque, avec un cerveau hypertrophié, sorte de monstre dont la pensée allait dominer l'animalité. Nous voilà loin de l'opinion répandue par les vulgarisateurs du darwinisme : l'homme descend du singe. La science actuelle a prouvé que c'était là une erreur scientifique, et voilà qu'on va jusqu'à dire que les singes sont des hommes animalisés!...

Là-dessus, M. Le Dantec m'attribue à tort ces opinions ; je les avais simplement citées pour montrer l'incertitude qui règne encore dans le cerveau des transformistes contemporains. J'ai signalé l'écueil contre lequel se sont endommagées diverses théories transformistes, le point faible de ces théories. Je m'étonne que M. Le Dantec, qui a écrit tant de livres, ne nous en ait pas encore donné un sur

l'origine de l'homme. Il serait curieux de voir comment le raisonnement pur résout cette question. M. Le Dantec craindrait-il de nous montrer certains points faibles des doctrines qui lui sont chères ? Moi, je n'ai pas eu cette crainte, et en cela je crois m'être montré transformiste plus convaincu que M. Le Dantec.

Memento. — Dans son nouveau livre, *Théorie physico-chimique de la vie*, M. St. Leduc montre, avec de jolies figures à l'appui, que les sels de calcium, les carbonates, les phosphates, les silicates, peuvent « s'organiser, se développer, croître, affecter des formes nombreuses et variées, analogues à celles des êtres vivants ». J'ai déjà protesté ici (1) contre les interprétations de l'auteur. Le principe de la continuité des êtres si cher à M. Le Dantec, quand il est mal compris, peut conduire à des conséquences inacceptables.

GEORGES BOHN.

SCIENCE SOCIALE

Gustave Le Bon : *La Psychologie politique et la défense sociale*, Flammarion, 3 fr 50. — Pierre Leguay : *La Sorbonne*, Bernard Grasset, 2 fr. — H. Bouasse : *Bachot et bachotage*, Lethielleux, 2 fr. 50. — Paul Gaultier : *La Vraie éducation*, Hachette, 3 fr. 50 — P. Mendousse : *Du dressage à l'éducation*, Félix Alcan, 3 fr. 50. — Ed. Petit : *De l'Ecole à la Cité*, Félix Alcan, 3 fr. 50. — Ed. de Naurois : *Les Classes dirigeantes, noblesse, aristocratie, élite*, Jouve, 3 fr. — Memento.

On sait que M. Gustave Le Bon se distrait de ses doctes recherches sur la lumière noire et l'évanouissement de la matière par des considérations de psychosociologie sur le temps présent. C'est ainsi qu'après avoir étudié la Psychologie des foules, de l'éducation, du socialisme, c'est celle des gouvernants et des gouvernés qu'il nous explique, avec son nouveau livre, **la Psychologie politique et la défense sociale**. Explication verveuse, passionnée, et au fond très juste, en dépit de quelques passages. L'auteur y parle de tout, des universitaires, des instituteurs, des ouvriers, des colons, des arabes, des anglo-saxons, des latins, ah ! les malheureux latins n'en mènent pas large avec lui. Mais comme tout cela aurait pu être mieux noué autour d'une idée centrale ! L'auteur avait très bien vu en quoi consiste, aujourd'hui comme toujours, le problème politique : dans « l'adaptation des élites aux multitudes » et ce qui, pour nous Français contemporains, y met obstacle : « En réalité cette adaptation serait assez aisée si les politiciens n'avaient fait germer dans l'âme des masses ouvrières des erreurs et des haines, seuls soutiens de leur antagonisme. » Voilà l'idée centrale qu'il fallait développer. Le politicianisme, je l'ai répété à satiété pour mon humble part, est la cause majeure, pour ne pas dire unique, de nos maux ; c'est à lui que nous devons nos épilepsies variées et notre abrutissement fondamental.

(1) 1er février 1908.

Est-ce à dire que sans lui nous ne connaîtrions ni cléricaux ni anticléricaux, ni bourgeois ni démagogues ? Du moins nous ne souffririons pas de leur virulence, ce qui, après tout, est le principal. La sottise universitaire, par exemple, dont M. G. Le Bon se gausse fort, en est un produit indirect : la politiquaillerie étant le meilleur moyen pour faire arriver au pouvoir un régent de petit collège ou à la gloire académique un médiocre agrégé de province, tout le monde professoral se rue vers les comités, les loges, les fiches, les flagorneries populacières, et à son tour entretient le reste du pays dans le culte du jacobinisme, du parasitisme fonctionnariste et du fétichisme révolutionnaire. Ceci explique la navrante médiocrité de notre haut personnel universitaire. Le judicieux livre de M. Pierre Leguay sur **la Sorbonne** montre, sans parti pris adverse, jusqu'où a dégringolé cette antique maison jadis si glorieuse ; pour un Faguet, pour un Lavisse que de non-valeurs ! Les facultés de province ne sont d'ailleurs pas mieux partagées ; un de leurs professeurs, M. Bouasse, dans un livre que je retrouverai tout à l'heure, en explique la raison : c'est que les titulaires de chaires sont choisis par la Section permanente du Conseil supérieur de l'instruction publique, groupe incompétent et intrigant « étant en majeure partie nommé par le ministre et restant dans sa main et à son entière dévotion ». Même des institutions jadis très indépendantes, comme le Collège de France, sont devenues des boutiques ; les ministres nomment tel « frère et ami » à la barbe des professeurs, et les professeurs eux-mêmes s'y déshonorent en refusant, par esprit homaisien, d'accepter un Brunetière !

Revenons à M. Gustave Le Bon. Ce qui est étrange, chez lui, c'est qu'après avoir été aussi perspicace pour la cause du mal, il soit aussi aveugle pour les remèdes. Abominer les Latins et glorifier les Anglo-Saxons est ici insuffisant, et tourner en ridicule *a priori* toutes les réformes d'ordre électoral est plutôt léger. Puisque le politicianisme tire sa force de certaines ligatures artificielles, ce sont ces ligatures qu'il faut briser. Les savants en chambre voient moins clair ici que ceux qui mettent la main à la pâte. M. Le Bon, notamment, a tort de rire de M. Cruppi qui, cherchant à savoir pourquoi son passage au ministère du commerce a été si nul, aveu d'ailleurs charmant, s'en prend à la politique courante et demande comme remède une réforme électorale. Mais oui ! Le politicianisme florira tant qu'on ne détruira pas les artifices qui font sa force, ou qu'on ne les paralysera pas par de subtils procédés, car détruire est malaisé, et il ne faudrait pas se bercer de l'espoir qu'on pourra supprimer le suffrage universel, ou seulement, comme je le prône, remplacer l'élection par le tirage au sort. Or, ces subtils procédés peuvent être trouvés, et les recherches de M. Le Bon seraient, dans cette direction, du plus précieux intérêt. J'en ai souvent indiqué un, très simple : nommer

les cabinets pour des périodes fixes, un an ou trois ans, peu importe ; le parlementarisme serait du coup frappé à mort puisque le cabinet ne serait plus à la merci des parlementaires. Mais il y en a d'autres : Referendum, représentation proportionnelle, députés non rééligibles, contentieux électoral donné au Conseil d'Etat, dépoliticianisation des conseils municipaux, sanction sérieuse de tout abus de pouvoir, de tout détournement de pouvoir, et l'on pourrait continuer assez longtemps. Tous ces procédés visent le même ennemi, qui n'est pas, n'en déplaise à M. Le Bon, propre aux pays latins ; si les pays anglo-saxons jouissaient de nos lois, ils prendraient nos mœurs ; comme nous les leurs dans le cas contraire. C'est à la basse scrutinomanie que nous devons l'abject triumvirat que stigmatise justement l'auteur de la *Psychologie politique* : la peur, l'envie et la haine. Mais n'est-il pas désolant, ou consolant, de voir au fond du décor reparaître la bonne vieille Morale, et ses non moins antiques enfants, le sang-froid, le désintéressement et la bienveillance ?

§

Je disais que la médiocrité de notre haut personnel d'enseignement est confirmée par un petit livre bien savoureux de M. Bouasse : **Bachot et bachotage**. Je sais bien qu'il faut tenir compte des façons de parler de l'auteur, et ne m'étonnerais plus maintenant de l'entendre malmener Maurice Hauriou, quand il déclare que Pasteur était « la plus remarquable brute que l'on puisse rêver », et que Berthelot « a déshonoré sa vieillesse par des travaux médiocres ». Mais ces aménités mises à part, restent les faits, et par exemple, cette constatation, qui n'est pas flatteuse pour notre pays : « Pas une des grandes théories physiques modernes n'est française. » Or, ce que M. Bouasse, professeur de physique à la faculté des sciences de Toulouse, dit de sa partie, que d'autres pourraient le dire de la leur ! Que de progrès dont nous nous enorgueillissons et qui ne nous appartiennent guère, à commencer par l'aviation ! A quoi tient cette médiocrité générale de nos savants ? M. Bouasse l'attribue à la manie élections et à la manie diplômes ; et pour ceux qui n'aiment pas ces deux marottes du grand Bouffon moderne, c'est plaisir de le voir s'escrimer du bâton pendant 266 pages sur toutes les opinions et divisions, et surtout sur les examens, examinés, examinateurs et examinogènes. Mais il se pourrait que sa bête noire, le Bachot, fut en train de crever, la dernière loi militaire lui ayant porté un rude coup, au détriment du privilège des peaux d'âne. Notre terrible Toulousain devrait donc réserver toutes ses ressources de boxe et de savate pour l'autre adversaire, toujours invincible, l'Hydre de la rue de Grenelle. S'il arrivait à obtenir que les professeurs de facultés ne fussent plus nommés par le Ministre, mais par la Faculté ou par le

Conseil de l'Université, ou, comme il le préfère, par l'ensemble des titulaires des mêmes chaires (les décentralisateurs feraient ici la grimace) ou même par les Chambres d'agriculture, de commerce et d'industrie, il aurait rendu à la sagesse publique un des plus signalés services que l'on puisse rêver.

§

Si l'éducation ne progresse pas, ce n'est pas d'ailleurs qu'on la néglige. Rarement la science de la pédagogie a été fouillée de façon aussi profonde et intelligente. **La Vraie éducation**, de Paul Gaultier, notamment, est une synthèse à peu près satisfaisante. Je dis « à peu près » parce que je ne saurais suivre l'auteur dans son originale réhabilitation des verges; en un temps où toutes les devantures de libraires s'encombrent d'inepties répugnantes sur la flagellation et autres gagaïsmes sadiques, il y aurait les plus réels inconvénients à permettre à d'équivoques pets-de-loup de meurtrir de jeunes chairs appétissantes ; d'ailleurs les Anglais, que l'on invoque ici, n'usent du martinet que dans les cas tout à fait graves, portant atteinte à l'honneur, tels que les mensonges (et non les désobéissances), et suivant une procédure constituant garantie : le châtiment donné en public et par un agent spécial ; même ainsi, il y aurait chez nous des abus. A réintroduire le fouet dans l'arsenal des peines, puisqu'on en parle sérieusement, il vaudrait mieux le réserver strictement aux jeunes apaches et l'épargner aux collégiens même coupables de faiblesse, car trop souvent le mensonge est le fruit d'une timidité maladive. A ce point de vue, la vraie éducation, pourrait-on dire en s'appropriant le titre de M. Paul Gaultier, c'est l'auto-éducation, celle qui ne recourt ni aux verges, ni aux couronnes de papier doré, mais qui fait appel à la volonté et à l'habitude créée par celle-ci, ou, à défaut, provoquée par l'éducateur. Le livre très intéressant de L. Mendousse: **Du Dressage à l'éducation**, élucidera cette question spéciale et fera claire la part de l'automatisme et de la liberté dans cette formation de l'âme adulte.

§

En comparaison de ces questions d'éducation, celles d'instruction semblent bien peu importantes. Qu'il y ait quelques milliers de plus ou de moins d'*analfabeti* dans un pays de 40 millions d'habitants, qu'est-ce que cela peut bien faire? Dans son livre **De l'Ecole à la Cité**, M. Petit entonne un chant de glorification pour l'œuvre scolaire de la troisième République, mais, en vérité, ce fonctionnaire prébendé est par trop intéressé dans la question. Au fond, le nombre des illettrés diminue à peine parmi les conscrits, il y en a toujours de 3 à 4 pour 100 qui ne savent pas signer leur nom ; on dira sans doute qu'avant l'application des lois scolaires la proportion était de

16 à 17, et que le progrès est indéniable. Soit, mais la question est de savoir si on n'aurait pas pu obtenir le même résultat à moins de frais. Les dites lois scolaires coûtent près de 250 millions par an, ce qui fait pour les 20 dernières années 4 à 5 milliards; c'est beaucoup pour obtenir que 30 à 40.000 conscrits sachent ânonner; on arriverait au même résultat avec un simple petit article qui, lui, ne coûterait rien, disant : « Tout conscrit ne commencera à se libérer du service militaire que lorsqu'il saura le rudiment. » En quinze jours le bleu illettré saurait épeler et signer son nom. Si l'on voulait mieux que ce minimum, il n'y aurait qu'à infliger une forte amende à la Commission scolaire du pays par demi-illettré provenant de ce pays, avec droit, pour la commission, de répartir à son tour une partie de l'amende entre les pères, tuteurs et instituteurs ; le procédé serait économique et efficace. Par demi-illettré j'entends l'enfant qui ne saurait pas couramment lire, écrire et calculer ; quant à aller plus loin dans le bagage que les écoles chargent sur les épaules enfantines, j'avoue n'en pas voir la nécessité ; il est vraiment sans importance que les moutards ne sachent pas ce qu'a fait Gambetta, confondent Sedan et Austerlitz et mettent Pékin au centre de l'Afrique. Il y aurait cent façons meilleures de dépenser les 237 millions annuels qui sont employés à combler, paraît-il, ces inoffensives carences ; mais allez faire entendre cela à des M. Petit !

§

Tout comme M. Gustave Le Bon, M. Edouard de Naurois se préoccupe de l'adaptation des élites aux multitudes dans son livre **les Classes dirigeantes**. Mais l'élite qu'il rêve est bien austère en comparaison de celle, de si joyeuse mémoire, de M. Pichou ! Avec lui, plus de satisfactions amoureuses, pas même de privilèges autoritaires, tout ce qu'obtiendront les membres de la future élite, ce sera de faire suivre leur nom, sur les cartes de visite, des lettres mystérieuses P. F. (rassurez-vous, ça veut dire patricien français) et de charger leur blason de divers attributs, une main de justice si vous êtes juge, un sabre si votre père fut officier, une canne (!) si votre grand-père fut conseiller municipal ; quand on pourra réunir sur son écu quatre ou cinq de ces articles de bazar, on sera patricien héréditaire. Tout cela est bien bécasson, mais si nous bécassonnions à notre tour? Au lieu de ce nauséeux *tchin* de ronds de cuir, rétablissons les vieilles splendeurs. *Dignum et justum est* que la France ait 12 princes, 36 ducs, 100 marquis, 300 comtes, 500 vicomtes et 1.000 barons, et que dans chacune de ces héraldiques brigades, la science, la littérature, l'art et la politique avec un P se partagent fraternellement les perles et les tortils. Dans la pléiade romantique par exemple, Hugo aurait été prince, Vigny duc, Barbier marquis, Sou-

met comte, Brizeux vicomte, Arvers baron. Et à chaque génération le titre aurait baissé d'un cran : le petit-fils de Victor Hugo ne serait que marquis, et son petit-fils à lui vicomte, et le petit-fils d'icelui peau-de-balle. Et il y aurait eu des cours de poésie décernant chaque titre non à l'ancienneté globale, mais pour telle œuvre nommée, tel poème, voire tel beau vers, vous sacrant du premier coup prince au besoin, avec un Jugement des morts, dix ans après le passage du Styx, pour ratifier le timbre... L'idée est à creuser, M. de Naurois!

Memento. — *Les Anciennes démocraties des Pays-Bas*, de M. Henri Pirenne, Flammarion, 3 fr. 50, rentrent aussi bien dans la chronique Histoire que dans celle Science sociale. Je me borne donc à les signaler avec tous les éloges dont elles sont dignes, ainsi que l'*Histoire abrégée des peuples de Russie*, du Contre-Amiral Comte d'Abnour, Delagrave, 7 fr. 50. On m'assure que l'impératrice douairière n'a accepté la dédicace de ce savant ouvrage qu'à la condition que la dynastie régnante y serait dite Romanov et non Holstein. Il serait, à ce propos, curieux de savoir combien de globules slaves se trouvent dans une goutte de sang du Tsar. — Des Russes il est facile de passer aux Chinois. *La Vie secrète de la Cour de Chine*, d'Albert Maybon, Juven, 3 fr. 50, nous rappelle ce qu'était la Cour impériale au temps des Boxeurs. Lointaine Tsen-hi! Je parie que la nouvelle impératrice se fait habiller rue de la Paix! — Et des Mandchoux il est non moins facile de passer aux Hongrois, leurs frères extrêmes : *le Droit de l'Enfant abandonné et le Système hongrois de protection de l'enfance*, par MM. Zoltan de Bosnyak et Edelsheim-Gyulain, préface de Jules Andrassy (Budapest, Athænœum, sans prix), nous ramène à la vraie science sociale ; cette question de la défense sociale contre la criminalité grandissante des mineurs se pose dans tous les pays, et on lira avec fruit la façon dont les Hongrois ont résolu pour leur compte le problème : tribunaux de police spéciaux aux enfants, maisons de correction, intervention de l'Etat, action privée, nous aurions ici fort à apprendre, car nous sommes déplorablement en retard. « Le meilleur système de protection, dit M. de Bosnyak, est celui où l'organisation, la direction et l'administration matérielle sont à la charge de l'Etat, mais où la protection effective est confiée à la société, c'est-à-dire en fait à des familles choisies par l'autorité publique qui se substituent à la famille dégénérée. » — Revenons à la France. Voici d'abord deux livres à la fois d'histoire et de science sociale, ce sont *les Cahiers de 1789 et les classes ouvrières*, par M. Roger Picard, M. Rivière, 6 fr., étude érudite et précieuse qui servira à résoudre la fameuse question : la Révolution française a-t-elle été socialiste? et les *Grandes réformes du droit révolutionnaire*, de M. Gustave Aron, Larose, 2 fr. 50, où je ne critiquerai que la dernière page d'un apocalyptisme niais. — Il reste d'ailleurs encore à faire pas mal de réformes non moins importantes, celles par exemple que demande Mme de Ferrer, sage féministe, dans ses cahiers : *Pourquoi voteraient-elles?* Paris, 50, boulevard Saint-Jacques, en opposition avec une de ses consœurs : *la Femme électrice mais inéligible*. Paris, 41, rue Gazan. Mais, hélas! nous frôlons la politique. Faut-il y entrer avec les *Discours sur la Liberté d'Enseignement*, Bloud, 6 fr., de Charles Chesne-

long, nom illustre, figure vénérable qui me rappelle je ne sais pourquoi Saint-Genest, Ignotus, et Philippe de Grandlieu : « O pêche fendue au milieu — Comme Philippe de Grandlieu !... » et avec *la Monarchie, son droit, sa constitution, son programme,* de Louis Parisot, préface de Dom Besse, Librairie des Saints-Pères, 5 fr. ? Ce sont là terrains dangereux bien qu'attirants. Allons plutôt vers *le Roman social au XIXe siècle,* de Charles-Brun, Giard et Brière, 6 fr., c'est à peine politique et aussi littéraire que sociologique ; mais pour cela je ne puis guère que signaler cet ouvrage auquel il faudrait consacrer une étude complète ; c'est un admirable répertoire, digne pendant de la *Société française sous la troisième république,* des frères Leblond, et que devra consulter tout homme soucieux de se faire une idée sur la façon dont nos romanciers ont conçu les foules, les femmes, le prêtre, le magistrat, l'homme public. Je connais peu de livres représentant une somme de lectures plus considérable et mieux digérée.

HENRI MAZEL.

LES REVUES

La Revue : Baudelaire, selon M. Emile Faguet. — *Le Divan :* un poème de M. Daniel Thaly. — *Les Rubriques nouvelles :* M. Emile Bernard, l'Eglise et l'Etat. —*L'Art libre :* un numéro consacré à Paul Claudel. —Memento.

M. Emile Faguet a eu la crâne franchise, — c'était en préambule à un article plus que sévère sur l'œuvre magnifique de Zola, de reconnaître que, faute d'avoir pu devenir un poète ou un romancier, il était devenu un critique littéraire. Il a réussi dans cet état passif, on ne saurait le nier. De même, on doit lui reconnaître des qualités supérieures que n'entament point ses manies professionnelles. Le contraire produit un cuistre. M. Emile Faguet est un parfait grammairien et la logique inspire ses jugements plutôt que l'émotion. Tout livre devient une copie de lycéen qu'il annote et nul écrivain n'a de prestige devant un tel censeur. Il cherche la tare, il ne découvre qu'elle pour la signaler avec une sorte de frénésie. Il se trompe rarement dans le détail ; mais il est rare que l'ensemble n'échappe à sa vue. Il cueille la faute vénielle et l'expose, la discute en vingt lignes, pour une seule qu'il sacrifie à confesser le talent où son honnêteté et sa culture ne sauraient le méconnaître. Celles-ci ne le gardent point d'un parti pris habituel contre l'artiste. Il a de vivaces rancunes.

Nous n'aurions pas écrit ce qu'on vient de lire (car si la critique est souvent vaine, critiquer un critique est toujours inutile) si M. Emile Faguet ne venait de s'en prendre à Charles Baudelaire. C'est à propos d'un livre de MM. A. Séché et J. Bertaut.

« Comme poète... il (Baudelaire) m'a bien étonné », déclare M. Faguet dans **La Revue** (1er septembre). On est surpris déjà. On va l'être singulièrement plus par les explications du critique :

Je suis son contemporain ; je commençais à lire les poètes nouveaux quand *les Fleurs du Mal* n'avaient que cinq ans d'existence ; j'avais vingt

ans quand il mourut. Or, pendant toute ma jeunesse, je me disais : « Il est parfaitement digne d'occuper l'attention et d'éveiller l'intérêt ; mais il ne survivra pas ; c'est l'affaire d'une génération. »

Or une génération a passé, — hélas ! — une autre est au milieu de sa carrière et Baudelaire n'a pas sombré ; il a parfaitement surnagé ; il n'est pas populaire ; il ne l'a jamais été ; mais il a bien, à peu près, autant d'admirateurs que de son vivant. Je me suis trompé dans mon diagnostic. Vous ne me croiriez pas si je vous disais que cela ne m'étonne pas un peu. Je relis Baudelaire et je suis encore surpris qu'il « en ait eu » pour plus d'une génération ; je le trouve, comme autrefois, un bon poète de second ordre, très loin d'être négligeable, mais essentiellement de second ordre.

Il n'a quasi aucune imagination. Son souffle est prodigieusement court. Il me rappelle toujours le vers de Barbier : « Nous devenons poussifs et nous n'avons d'haleine que pour trois vers au plus. » Comme réaction contre l'abondance et la surabondance des romantiques, cela pouvait plaire, mais il n'est pas impossible que cette réserve soit de l'indigence et le couplet de Victor Hugo sur la *sobriété* est ici de mise : « Je n'aime pas beaucoup chez un poète les qualités dont on fait état chez un domestique. »

M. Emile Faguet cite des fragments de poèmes et les discute avec cruauté, pour se permettre ces simplifications :

Notez que ce novateur n'a aucune idée neuve. *Il faut, de Vigny, attendre jusqu'à Sully-Prudhomme, pour trouver des idées nouvelles dans les poètes français.* Jamais Baudelaire ne traite que le lieu commun fripé jusqu'à la corde. Il est le poète aride de la banalité. *Bénédiction :* l'artiste est ici-bas un martyr. *L'Albatros :* le poète trébuche dans la réalité. *Les Phares :* les artistes sont les lumières de l'humanité. *La Beauté :* la beauté rend les choses belles (c'est tout ce qu'il met en lumière ; je reconnais que c'est là pourtant qu'il y a ce beau vers, faux en partie, en partie vrai : « Je hais le mouvement qui déplace les lignes »). *Confession :* il n'y a rien en ce monde à quoi l'on se puisse fier. *L'Irréparable :* le remords ne meurt jamais et ne désarme jamais. Voilà les nouveautés que Baudelaire a répandues par le monde. Brunetière a bien raison : il n'y a rien dans *la Charogne* que le mot de l'Ecclésiastique : *unus est interitus hominum et jumentorum.*

Vous pensez peut-être que M. Emile Faguet s'en tient là ? Nullement. Même, il insiste :

Passe pour cela ; car il y a de très grands poètes qui n'ont jamais fait autre chose que de déployer des lieux communs comme des étendards ; seulement il y a la manière et il y faut la forme. Baudelaire est souvent très mauvais écrivain. Gêné par le vers, où il est mal à l'aise, il abonde en impropriétés, en gaucheries, en lourdeurs, en platitudes. Il est rare qu'il y ait chez lui quatre vers de suite qui soient d'une langue sûre :

Tout à coup, au milieu de l'intimité libre,
Eclose à la pâle clarté,

« au milieu de l'intimité libre », comme si une intimité avait un milieu ! Il fallait *dans*. Et une intimité qui éclot !

etc..., etc !...

Plus loin, M. Emile Faguet badine. Sa batte est une férule :

Et je n'ai que mes considérations les plus distinguées pour ces estimables vers de clerc de notaire.

La Charogne, *Don Juan aux Enfers*, trouvent grâce à ses yeux, non sans quelques réserves.

Si Baudelaire est « souvent un mauvais écrivain », d'après M. Emile Faguet, que penser de cette phrase de M. Emile Faguet, sinon qu'elle n'est ni claire, ni élégante :

Et puis, enfin, je suis peut-être sensible au sublime, ce pourquoi je suis insensible à ceci, qui est bien connu, mais que je ne veux pas me dérober le plaisir de transcrire :

Sois sage, ma douleur, et tiens-toi plus tranquille.
Tu réclamais le soir ; il descend ; le voici.
Une atmosphère obscure enveloppe la ville,
Aux uns portant la paix, aux autres le souci.

Comme M. Emile Faguet n'admire pas *les Fleurs du mal*, il comprend que Sainte-Beuve ait aimé Baudelaire... pour y avoir reconnu un fils tardif de Joseph Delorme. Et notre critique avance, tranquillement, ceci :

Hugo, *sans avoir lu, très probablement,* disait à Baudelaire : « Vous avez créé un frisson nouveau. »

Une telle hypothèse ne fait pas honneur à M. Emile Faguet, — fichtre, non !... Il en est immédiatement puni par la conclusion de son article, laquelle est si inférieure à son talent qu'on pourrait la croire de M. René Doumic, son minable collègue à l'Académie Française :

Donc, « il ne faut point s'ébahir », comme disait Ronsard, que Baudelaire ait encore ses fidèles ; et, sans compter ceux qui cultivent en lui leur hystérie, comme il disait qu'il cultivait la sienne, les simples lypémaniaques, et ils sont nombreux, trouvent en lui l'homme qu'il leur faut, pour se consoler d'Hugo et de son optimisme robuste ; de Lamartine, qui, après avoir pleuré, se remet toujours à regarder le ciel ; de Vigny dont le pessimisme aboutit à la pitié et à la religion de la souffrance humaine ; de Musset enfin dont on sent toujours que les désespoirs sont, je ne dirai pas superficiels, mais intermittents et susceptibles d'admettre avant peu un divertissement. Il leur faut un neurasthénique pur et simple et qui exprime sa neurasthénie en vers souvent énergiques, un homme enfin qui ait bien « le goût du néant » et qui n'ait bien précisément que celui-là. Cet homme, ils l'ont, ils l'ont bien ; il le faut reconnaître.

§

Le Divan (septembre-octobre) publie un excellent poème de M. Daniel Thaly : *l'Ile lointaine.*

Je suis né dans une île amoureuse du vent
Où l'air a des odeurs de sucre et de vanille
Et que berce au soleil du tropique mouvant
Les flots tièdes et bleus de la mer des Antilles.

Sous les brises, au chant des arbres familiers,
J'ai vu les horizons où planent les frégates
Et respiré l'encens sauvage des halliers
Dans ses forêts pleines de fleurs et d'aromates.

. . . .

O charme d'évoquer sous le ciel de Paris
Le souvenir pieux d'une enfance sereine
Et dans un Luxembourg aux parterres flétris
De respirer l'odeur d'une Antille lointaine !

O charme d'aborder en rêve au sol natal
Où pleure la chanson des longs filaos tristes
Et de revoir au fond d'un soir occidental
Flotter la lune rose au faîte des palmistes.

§

M. Emile Bernard, peintre, poète, esthéticien, de grand talent et d'une belle intelligence, aborde, dans **les Rubriques Nouvelles** (1er septembre), la question sociale, du point de vue catholique qui est toujours le sien. Sous ce titre : *De l'Eglise et de l'Etat*, il réunit des notes dont nous proposons les suivantes à votre examen. Il y en a vingt au total. Ce sont vingt documents.

1° Jamais l'Etat ne naquit avant le culte.

2° Le culte a engendré l'Etat et fait les Etats.

3° A Rome, l'Etat persécuta les chrétiens non pour leur foi, mais pour défendre sa condition vitale. Au lieu de passer au christianisme, Rome le combattit au nom de ses institutions, la révolution fut violente, elle y périt et le christianisme construisit une autre Rome.

. . . .

6° Le monde religieux commence la civilisation et nous la passe, toute faite, peu à peu...

Des moines vivaient pauvrement au milieu de leurs richesses, et cela pour n'en pas priver les pauvres.

7° Le moyen-âge ne fut nullement barbare ; ce que sa civilisation nous présente d'abusif tient aux mœurs.

15° Le roi, le clergé, la noblesse, la bourgeoisie, le peuple, voilà la division néfaste qui perdit la France. Il faut qu'au-dessus du Roi il y ait le Pape et qu'après le Pape, il y ait le Clergé.

16° De même que dans l'ordre moral la Religion est avant l'Etat ; de

même, dans l'ordre temporel, elle doit occuper la première place. Rien de plus près du peuple que le Clergé. Le Clergé, c'est la meilleure partie du peuple défendant la nation et maintenant la sagesse dans le conseil royal.

§

L'Art libre consacre son numéro de juillet-août-septembre à M. Paul Claudel. Des articles de MM. T. de Visan, Jacques Rivière et Henry Dérieux, suivent un poème de l'auteur de *l'Arbre :* « Dédicace », daté de 1886, où il semble que M. Paul Claudel soit déjà en puissance des moyens merveilleux qui font l'originalité et la grandeur de son œuvre. Il faudrait recopier la pièce en entier.

O jour ! ayant senti, comme l'eau sur la tête,
Le désir d'être seul pour connaître les pleurs,
Je marchais en riant par le jardin en fête,
Laissant derrière moi les arbres et les fleurs.

. . . .

C'est le soir par qui s'en va rire le poète,
Tiré d'un peuple obscur pour n'être jamais vieux !
Ce soir l'a accueilli, sa merveille ! muette,
L'accueille la saison éternelle des dieux.

Comme on bâille devant l'éboulement des prunes,
Tenant sur l'œil du monde un œil ivre pour voir,
Tel que le dur Jacob entre ses femmes brunes,
Il reçoit l'onction du père sur son hoir.

Je vis ! Viennent la pluie et le temps ! Insensible,
Portant ma destinée et sachant mon délai,
Je marchais en riant sous le pays horrible
Des astres que traverse une route de lait.

Memento.— *Le Feu* (1er septembre).— M. Jean Florence : « F. Jammes, poète de la paternité. » — « Loti », par M. E. Jaloux.

La Grande Revue (25 août). — « Une affaire de haute trahison sous Henri IV », par M. Jean Nouaillac.

Le Correspondant (25 août).— « L'Autonomie de l'Alsace-Lorraine », par M. l'abbé Wetterlé.

Revue du Temps présent (2 septembre). — Vers de MM. Noël Nouët et Martial Combelle.

Le Spectateur (août-septembre). — « Liberté-Egalité... », par M. G. Batault.

La Nouvelle Revue Française (1er septembre). — « Sur Maurice de Guérin », par MM. Legrand-Chabrier. — Une traduction de l'*Amour dans la Vallée*, de G. Meredith, par M. A. Fontainas.

La Phalange (20 août). — « Un repas ridicule », par MM. Legrand-Chabrier. — Des poèmes de MM. L. Mandin, G. Périn, G. Lavaud, G.-T. Franconi, M. Martin, etc.

La Revue de Paris (1er septembre).— Le marquis de St-Maurice : « Lettres sur la Cour de Louis XIV », publiées par M. Jean Lemoine.

Pan (août-septembre). — M. G. Polti : « La littérature à personnages et la peinture des caractères. » — « Renée Vivien », par M. Marcel Rieu.

La Nouvelle Revue (1er septembre). — M. Guy Lavaud : « L'Epopée paysanne et Eugène Le Roy. »

La Revue hebdomadaire (3 septembre). — « Le circuit de l'Est », par M. le Ct Paul Renard. — « Poèmes », de M. A. Dupouy.

Les Marches de l'Est (15 août). — « L'Humour alsacien », par M. Clarrol. — Poèmes de MM. Léo Larguier, A. Lafon, Pol Simonnet.

La Revue Critique des Idées et des Livres (25 août). — « Les Manuels scolaires », par Oustis.

Revue bleue (3 septembre). — M. Alexis Rostand : « Les Chemins de fer chinois. » — M. Serge Evans : « Le Culte du souvenir et le fétichisme sentimental. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Huysmans et la Cuisine (*Paris-Journal*, 9 septembre). — Le Baudelaire des professeurs (*La Dépêche*, 11 septembre).

M. Remy de Gourmont veut bien nous autoriser à reproduire en entier le curieux article qu'il donna le mois passé à **Paris-Journal**, sous ce titre, *Huysmans et la cuisine :*

On annonce un livre sur les dernières années et les dernières œuvres de Huysmans. Il sera sans doute moins amusant que celui qu'on pourrait écrire sur le Huysmans naturaliste et pessimiste, celui à qui la vie, en compensation de ses ennuis quotidiens, n'apportait que de rares joies à peine senties. Son tempérament était ainsi conditionné que les impressions désagréables y avaient un retentissement inusité, et que, cependant, il n'aurait pu s'en passer, semble-t-il. Il courait après, il les collectionnait, s'en vantait comme de privilèges, avec une naïve conviction. Un de ses amis, M. Th..., qui aurait fait bonne figure dans le naturalisme, s'il avait daigné écrire, fut un peu responsable de cette tournure d'esprit qu'il encourageait en la partageant. On connaît peu ce personnage, et pourtant c'est peut-être celui qui a le mieux représenté l'idée qu'on peut se faire d'un pessimiste pratique et invincible. Th..., employé, je crois, dans un ministère, et doué de quelque aisance, avait décidé une fois pour toutes que la vie était un cloaque, et il s'arrangeait pour n'en pas recevoir de contradictions trop apparentes. Il logeait évidemment dans un assez confortable appartement, car c'était un raffiné ironiquement, comme Huysmans lui-même, mais il avait soin de prendre ses repas dans une des gargotes fréquentées par M. Folantin. Huysmans a décrit d'un ton rèche et amusant ce restaurant du quartier plus célèbre par ses crédits à long terme que par sa tenue. C'est là que je connus Th..., dans un estaminet annexé à l'établissement. Il vidait une tasse de café dont le goût frelaté agréait à sa philosophie. En mâchonnant un médiocre cigare, il en tira un long poil humain, parut enchanté, et nous expliqua que les cigarières s'humectaient les doigts avec moins de pudeur que de dextérité. Cette ignominie lui semblait toute naturelle. Son voisin n'ayant plus de tabac, Th... lui passa obligeamment une blague en forme... mettons en forme d'ordure,

disant : « C'est ce qu'on trouve à acheter dans les bazars. Tel est le goût du jour. » Il ne ratait aucune de ces acquisitions saugrenues : il s'en était formé un petit musée dans le goût de la galerie de peinture de M. Courteline, qui semble avoir subi, en sa jeunesse, l'influence de ce naturalisme négatif.

M. Céard a écrit un roman où il ne se passe rien. Si je me souviens bien, *Une belle journée* est l'histoire d'un couple qui s'embarque pour la campagne, est surpris par la pluie, entre dans un café, puis rentre à la maison. Huysmans en médita longtemps un qui eût été ainsi ordonné : un monsieur sort de chez lui pour aller à son bureau, s'aperçoit que ses souliers n'ont pas été cirés, les livre à un décrotteur, pendant l'opération songe à ses petites affaires, puis continue son chemin. Le problème était de tirer de cela trois cents pages. C'était dur. Il y renonça. C'est sans doute la même difficulté qui arrêta M. Th... dans la rédaction d'un roman qu'il avait pourtant médité plus de dix ans. Il paraît que c'était très drôle. Je n'ai pas eu le bonheur de l'ouïr, mais j'en connais la substance, qui est brève. Un boutiquier s'en va un dimanche, à sa maison de campagne, mettre du vin en bouteilles. Incidents de l'opération. Rentrée à Paris. Voilà tout. Ce roman eût-il ravi à M. Céard la palme du néant ? Peut-être. C'était du moins la prétention de Th... qui reprochait à son rival d'avoir conçu une œuvre trop romanesque.

Je ne serais pas éloigné de croire que l'ironie énorme de ce personnage falot ait pesé quelque peu, durant quelques années du moins, sur l'esprit de Huysmans, et qu'il lui ait emprunté cette manie, avec laquelle il a fait une bien curieuse littérature, de savourer les désagréments de l'existence, et particulièrement l'infamie des petits restaurants des environs de Saint-Sulpice et de la Croix-Rouge. Cela nous a donné un merveilleux livret : *A vau-l'eau*, ce poème du dégoût et de la résignation morne. Il y a de meilleures, et surtout de plus belles pages dans l'œuvre de Huysmans ; il n'en est pas qui représentent mieux en même temps que l'esthétique naturaliste (le romantisme de Zola en est très loin), ce pessimisme pratique qui s'ingénie à ne trouver dans la vie que des gaupes, des jocrisses et des coquins, de la bidoche et de la vinasse. Déjà, dans ses premiers livres, dans *Marthe*, par exemple, il y a quelques essais d'invective contre « les viandes insipides et roses, les malheureuses topettes de vin, les assiettes en pâte à pipe », mais le style n'y est pas, et cela ne surexcite nulle compassion envers les gens sans famille qui, « à l'heure du dîner, remettent leurs bottines pour aller chercher pâture dans un bouillon ». La cuisine n'a aucun rôle dans *les Sœurs Vatard*. *Les Croquis Parisiens* contiennent « le poème en prose des viandes cuites au four », bien fait pour couper l'appétit le plus vivace; c'est le « potage que le garçon apporte en y lavant, tous les soirs, un pouce » ; ce sont « les tronçons filandreux d'un aloyau sans suc », noyés dans la « quotidienne sauce rousse », mais la vraie virulence du verbe manque encore. La même « sauce rousse » revient dans *En ménage*, avec, cette fois, « le gigot au suif, les haricots à l'eau tiède, le plâtreux fromage blanc » ; c'est un souvenir de collège; on notera plus volontiers le plaisir qu'il éprouve à constater, au cours d'une partie fine, « en s'enfournant une bouchée de poisson qui sentait le linge », qu'on ne peut se satisfaire « sans un peu d'illusion », et qu'il en est totalement dépourvu.

Pour suivre fidèlement l'épopée burlesque des expériences culinaires de Huysmans, il faudrait citer *A vau-l'eau* presque tout entier, et, quoique la langue y soit moins riche que l'on ne pense, les mêmes expressions revenant souvent de page à page, on y cueillerait bien de l'inattendu, bien du pittoresque; mais l'impression vient surtout de l'ensemble, de la suite logique et triste des déboires prévus de M. Folantin. Après *Bouvard et Pécuchet*, et dans un genre moins haut, c'est un des romans comiques de ce temps les plus assurés de vivre ; l'œuvre de Flaubert dépassant Molière même, *A vau-l'eau* est une sorte de *M. de Pourceaugnac*, de la bouffonnerie éternelle. Ce livre, qui a l'air inoffensif, est à la fois âpre et rêveur, ironique et résigné. Le plus amer désenchantement y semble une chose si naturelle que la phrase qui ouvre le dernier chapitre, ignoble partout ailleurs, prend là comme une valeur lyrique : « Un soir qu'il chipotait des œufs qui sentaient la vesse... » L'esthétique pessimiste ne pouvait guère aller plus loin — ou plus bas — sans verser dans la caricature.

On croyait qu'à partir de *Là-bas*, en pleine expérience religieuse, Huysmans eût enfin abandonné ses préoccupations culinaires, mais la physiologie est plus forte que tous les spiritualismes, et c'est dans ce dernier roman que les nourritures lui ont inspiré ses plus véhémentes et corrosives apostrophes. « Je découvrais, en m'étudiant à manger, les effroyables ingrédients qui masquaient le goût des poissons désinfectés, de même que des cadavres, par des mélanges pulvérulents de charbon et de tan ; des viandes fardées par des marinades, peintes avec des sauces couleur d'égout, des vins colorés par les fuchsines, parfumés par les furforols, alourdis par les mélasses et les plâtres ! » Et plus loin : « Il se rappela un restaurant voisin où il avait autrefois mangé sans trop de crainte. Il y chipota un poisson de la dernière heure, une viande molle et froide, pêcha dans leur sauce des lentilles mortes, sans doute tuées par de l'insecticide ; il savoura enfin d'anciens pruneaux dont le jus sentait le moisi, était à la fois aquatique et tombal. »

Jusqu'à quel point tout cela est-il sincère et senti ?

Cela ne vient-il pas directement des théories de M. Th... sur l'universelle fraude et l'universelle turpitude ? Je ne sais trop, mais je me souviens d'avoir mangé avec Huysmans dans ces mêmes restaurants si cruellement vilipendés, et sans qu'il y manifestât aucun dégoût. Et même il n'était pas, en cuisine, extrêmement difficile. D'ailleurs n'a-t-il pas avoué lui-même que le pot-au-feu était son régal, et ne s'est-il pas complu aussi à cette effroyable soupe de Hambourg. « d'un goût indécis et aigrelet, fabriquée avec un bouillon aux herbes dans lequel surnagent des morceaux d'anguilles et de lard fumé, des petits pois et des pruneaux, des carottes et des poires... » ? Il vaut encore mieux hanter les marchands de vin de la rive gauche.

§

M. Mauclair, dans **la Dépêche**, s'occupe de M. Faguet et de ce qu'il appelle la critique professorale. Il nous montre les professeurs s'annexant peu à peu la critique littéraire et y portant leurs habitudes de correction de devoirs.

C'est à propos d'un extraordinaire article sur Baudelaire que ce

publiciste guilleret s'est complu à relever toutes les incorrections du grand poète et à prouver une fois de plus qu'il était totalement dépourvu du sens de l'art, du sentiment de la beauté. Il déclare ensuite que Baudelaire n'a apporté dans la poésie que des lieux communs, tandis que Sully-Prudhomme y apporta des idées. A cette remarque ingénieuse, on reconnaît la sagacité spéciale de M. Faguet. Il sait ce que c'est qu'une idée et il le prouve. Les idées de Sully-Prudhomme !

Je ne sais pas, dit à ce propos M. Mauclair, je ne sais pas ce que pouvaient bien être les idées de Sully-Prudhomme, mais je sais bien que ce délicat et timide philosophe était un versificateur terne et ennuyeux : et je sais aussi que le propre de la poésie est de renouveler et de magnifier la présentation des lieux communs, parce que toute vérité éternelle et tout grand sentiment sont des lieux communs : l'amour, la beauté, le printemps, l'automne, la mort, ne sont pas autre chose, et ici banal signifie éternel.

Et il conclut :

Nous souffrons d'une ingérence injustifiée de l'esprit professoral dans l'art litéraire. Si un critique autorisé, sincère et ingénieux a pu être conduit par cet esprit à juger de façon si désinvolte un homme d'une telle envergure, que ne font et ne feront pas les petits pédants se mêlant de corriger nos plus beaux écrivains ? Jusqu'où leur imprudence et leur envie stérile ne les mèneront-ils pas pour l'amour de la grammaire ? Au lieu de se jalouser sottement, les artistes devraient s'unir pour disqualifier durement quiconque critique sans se prouver capable d'inventer à son tour : car celui-là sera toujours leur ennemi-né.

Je crois tout de même qu'il y a des professeurs qui aiment Baudelaire et qui reconnaîtraient volontiers en lui une des âmes dont le souffle gonfle et anime la poésie française. Tous ne sont pas nécessairement, comme M. Faguet, dépourvus de toute sensibilité humaine.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Théatre du Peuple de Bussang (21 et 23 août) : *La Clairière aux Abeilles*, comédie en trois actes, par Maurice Pottecher. — Théatre antique de la Nature de Champigny-la Bataille (4 septembre) : *Elle et Eux*, comédie en un acte et en vers, par M. Camille de Sainte-Croix.

L'œuvre de Maurice Pottecher s'accroît régulièrement chaque année ou à peu près d'une œuvre nouvelle, toujours heureusement accueillie par le même public fidèle. Comme les abeilles, M. Maurice Pottecher continue, sans aucun souci de gloriole personnelle, son entreprise artistique et n'a pour le soutenir aucune organisation de publicité, comme Orange ou Béziers. Songez que chez lui les noms des acteurs demeurent inconnus du public et que le personnage qui se meut en scène n'est désigné que par le nom du rôle qu'il rem-

plit. Abnégation sans autre exemple dans les annales dramatiques.

D'ailleurs, on peut dire que les pièces de M. Pottecher sont jouées par tout Bussang qui fournit la figuration et les costumes.

L'action de **la Clairière aux Abeilles** se déroule dans un village de Lorraine, à la fin du XVIIe siècle. Le jour de Pâques, dans une hostellerie sonore de danses, de violons, du chant des buveurs et des chuchotements pessimistes de l'aigre M. Grippard, qui convoite l'écharpe de Maire, survient un voyageur. Il est vêtu de noir comme Hamlet, torturé déjà, dirait-on, du mal du siècle, frère de Werther et de Lord Byron, il est mélancolique avec frénésie. Quel est cet inconnu? Le méfiant Grippard flaire en lui quelque espion militaire et comme une découverte de cette espèce ne pourrait que rehausser son prestige et faciliter son ambition, il s'empresse de mettre tout en œuvre pour découvrir les preuves nécessaires. Ne voyez pas là une tentative de rénovation de l'Affaire !... Non!...

Il s'agit d'une idylle, d'une idylle romantique et charmante. Il y a là-haut, au-dessus du village, la demeure et le rucher d'un homme qui a jadis connu la cruauté des hommes et des choses, le deuil, l'envie, la morsure de la calomnie, la honte d'une piqûre injuste : c'est Michel l'Apiculteur. On le nomme aussi le Philosophe. Il a recueilli une jolie fillette qui chante divinement. Sylvine avait été prise par des gens de Bohême. Elle a fini par s'enfuir, son histoire est obscure. Elle intéresse le voyageur. Et, comme vous en doutez bien, ce dernier ira rôder autour de la Clairière aux abeilles, même il écrira des vers que Sylvine retrouvera :

Comme un grand chérubin aux ailes d'ombre et d'or,
Le soir sur les hauteurs lève sa face brune ;
Les cimes qui brûlaient s'éteignent une à une,
Tout s'apaise ; l'oiseau se tait, la fleur s'endort.

Seul sur ce beau rocher et regardant encor
Tel qu'un marin penché sur la mer dans la hune,
Qu'attends-tu ? Voici l'heure où va monter la lune
Baignant d'un triste argent le nocturne décor.

Parce qu'une voix douce en cette ombre s'élève,
Vas-tu dans son tombeau ressusciter ton rêve
Et ranimer l'amour, toi qui n'as plus d'espoir?

Solitaire, demeure à jamais solitaire
Et, laisse sans bouger, le grand linceul du soir
Draper des mêmes plis et ton cœur et la terre.

L'Inconnu a eu le tort d'écrire des vers, au dos d'un fragment d'une lettre importante qui est venue aux mains de M. Grippard. L'ambitieux vieillard en profite pour jouer au policier habile et, recons-

tituant ce qui lui manque de la lettre déchirée, assemble un accablant faisceau de preuves accusatrices contre le Poète et l'Amoureux. Celui-ci, d'ailleurs, ne se préoccupe plus guère que des beaux yeux de Sylvine et de son chant.

Elle chante d'ailleurs de bien jolies chansons, Sylvine, entre autres :

Pourquoi m'as-tu piquée, abeille ?
Quel mal t'avait donc fait ma main ?
— Tu as voulu prendre mon miel.
— C'est pour mon père qui a faim.

— Je n'ai point souci de ton père.
— C'est pour ma mère qui a mal.
— Je n'ai point souci de ta mère ;
De mon miel seul j'ai grand travail.

— Je prendrai ton miel tout de même,
Si tu ne l'offres de bon cœur,
Comme au verger de ma marraine,
Tu l'a pris, abeille, à ces fleurs.

— Ton cœur aussi n'est à personne ;
Tes yeux, enfant, sont tout fleuris.
Mais gare ! avant qu'on ne les donne,
Peut-être Amour les aura pris.

Dans un dialogue émouvant et d'une grande simplicité d'expression en même temps que d'une belle hauteur de pensée, l'Inconnu et le Philosophe se sont compris. Le premier avouera qu'il est, non un espion, mais un proscrit. Et lorsque Grippard ameute le village, c'est Michel, c'est Sylvine, c'est Bricette, la fille même de Grippard, qui défendront le Voyageur. Et le dénouement tourne à la confusion de l'ambitieux, car survient un noble cavalier, un seigneur ami du Voyageur pour lui annoncer que son exil a pris fin, qu'on lui rend, à la cour honneurs et dignités.

Et la pièce finit sur le double mariage de M. André de Naismes (le Voyageur) avec Mlle Sylvine et de Bricette avec Denys.

Ce que cette analyse ne peut indiquer, ce qu'elle ne peut même laisser soupçonner, c'est le ton aimable, frais, alerte, délicieux de cette œuvre saine. Sur cette trame conventionnelle, sur cette intrigue peu originale et qui sent l'opéra, M. Pottecher a semé à profusion de lumineuses images, des répliques qui fleurent bon le printemps, qui s'animent des mille parfums des champs, comme un manteau de glycine en éclosion sur une vieille tonnelle. Le jeu de ses interprètes n'a pas peu contribué à nous faire paraître plus jeune cette invention éternelle et cette philosophie consolante.

M. Camille de Sainte-Croix a découvert bien des talents ignorés.

On sait comment à *la Bataille* et à *la Petite République*, il a tenu à honneur de signaler tous les efforts intéressants, toutes les tentatives d'art nouveau. Critique pénétrant et audacieux il est le romancier philosophe et théosophe de *Pantalonie*. Il est encore, il est surtout, sa critique et ses romans le marquent bien, un poète ample, délicat, tendre et vibrant.

Aussi faut-il féliciter M. Darmont de nous donner **Elle et Eux**. Cet acte avait déjà triomphé en maint salon.

On y voit une belle dame, dans la situation d'Hercule entre deux chemins. Lequel, du poète tendre et rêveur, ou de l'homme vigoureux et habitué à la lutte de vivre, l'emportera? Aucun. Car la mort les éloignera tous deux de l'amour avant que la belle ait fixé son choix, parce qu'ils n'ont pas voulu se contenter du partage et qu'inexperts au maniement des âmes ils se sont tués réciproquement en un duel improvisé.

Il faut en citer ce passage qui montre les dons de virtuosité de M. de Sainte-Croix, et rappeler que cette pièce fut écrite avant les triomphes de M. Rostand :

ROSE (*au grand Brun lui donnant l'autre main*).

Calme-toi ! L'autre main, vois, je te l'abandonne
Complètement.

(*Le grand* BRUN *saisit avidement la main tendue et cesse de protester.*)

Ainsi, pour toute une personne
Que j'ai coupée en deux, de la tête aux talons !
Je vous l'offre à chacun par moitié. Nous allons
Connaître enfin la paix...

(*Tous deux se précipitent goulûment sur elle. Elle les fait rasseoir en riant*).

LE PETIT BLOND (*caressant la main qu'il n'a pas quittée*).

Main, souple et délicate !
Ta paume transparaît comme un prisme d'agate...
Tes purs ongles, luisant comme des yeux, me font
Une œillade maligne où tout mon cœur se fond !
Main neigeuse, tu n'eus jamais d'autre patine
Que celle des flocons d'ouate et de veloutine !

LE GRAND BRUN (*remontant au poignet*).

Ce poignet fuselé ! nul joyau n'est plus fin !
Qu'il porte bien le sceau du ciseleur divin !
Poignet flexible et même au tortil de couleuvre !
Tu me fais peur, serpent ! Je t'adore, chef-d'œuvre !

ROSE

Parlez ! Faites éclore au feu de vos encens
La fleur rose, la fleur nouvelle de mes sens !

LE PETIT BLOND (*remontant au coude*).

A quelle noble amphore, à quel vase très rare
L'artiste le plus pur taillant dans le Carrare
Rêverait-il d'avoir savamment ajouté
Une anse qui valût ce coude velouté?

LE GRAND BRUN (*remontant à l'épaule*).

Mon désir ne sait plus où s'arrêter. Il glisse
Sur l'ivoire poli d'une épaule très lisse
Et descend et remonte et sème des ardeurs
Sur ce joli parcours d'impeccables rondeurs!

L'interprétation fut fort satisfaisante.

ERNEST GAUBERT.

MUSIQUE

La Société Musicale Indépendante. — La *S. M. I.* commence à devenir encombrante. Avec elle, on ne peut même pas passer un peu tranquillement ses vacances. Il faut qu'on parle et qu'on reparle de la *S. M. I.* coûte que coûte. Elle y semble tenir avec acharnement. — Soit. J'en puis dire justement des choses assez intéressantes, puisque j'ai contribué à sa fondation. Les réunions préliminaires eurent lieu, soit chez votre serviteur, soit chez mon ami Louis Laloy. Ce fut là qu'on élabora les statuts, qu'on forma peu à peu la liste du Comité, et la part que j'ai prise à sa naissance me faisait un devoir de juger la société nouvelle, en cet indépendant *Mercure,* avec la plus complète et autant qu'humainement possible impartiale indépendance. C'est à quoi j'ai tâché dans l'article qui a provoqué les incidents qu'on sait et la protestation qu'on a lue (1). Je répondrai donc à celle-ci en suivant l'ordre des objections présentées.

Les membres du Comité de la *S. M. I « dédaignant »,* — ce dont je les assure que je me contrefiche infiniment, — « *de protester contre les railleries déplacées prodiguées à leur Président Gabriel Fauré* », je pourrais me contenter d'opposer dédain à dédain sans plus. Mais, tout en réservant mes droits à une éventuelle ironie que certains membres du Comité n'ont jamais ménagée à MM. Saint-Saëns et d'Indy, par exemple, je voudrais bien connaître « ces railleries déplacées et *prodiguées* » dans mon article au Directeur de notre Conservatoire, car, malgré mes efforts, je ne les découvre point. Serait-ce que j'observai que M. Gabriel Fauré n'a plus trente-six ans? Mais, moi non plus, et depuis bien longtemps, hélas! Ce sont des choses qui arrivent malheureusement à tout le monde, et je ne l'ai noté qu'à propos d'une « indépendance à priori plus com-

(1) *Mercure de France,* 1er août, 1er et 15 septembre 1910.

mode à la jeunesse » qu'à des gens arrivés, abondamment relationnés et auxquels précisément l'abondance de ces relations peut rendre plus ardu l'exercice de la liberté individuelle. S'agirait-il de ma critique de la dernière œuvre du musicien? Mais il m'est bien loisible, j'espère, d'apprécier aussi peu *la Chanson d'Eve* que j'admire *la bonne Chanson*. Reste le mot « pontifes », où se résumerait la prodigalité de ces « railleries déplacées ». Mais d'abord, il est au pluriel et ne vise pas exclusivement M. Gabriel Fauré. Je l'employai ici d'une façon générale pour désigner un homme célèbre, « chef d'école ou d'établissement ». Et puis, outre que ce n'est vraiment pas très méchant, M. Fauré, Directeur du Conservatoire, n'est-il pas en réalité le *Pontifex maximus* de notre art musical, dont, en son Vatican de la rue Bergère, il régit à bien peu près souverainement les destinées administratives? N'est-ce pas lui qui y ordonne et légifère, organise l'enseignement, crée des chaires ou bien les supprime, — ainsi qu'il fit pour la classe de harpe chromatique, — nomme ou propose aux fonctions de professeur, de membre du Conseil supérieur ou d'inspecteur de la musique, apostille ou désigne les candidats aux distinctions, rubans ou titres? Encore une fois, j'ai été l'un des fondateurs de la *S. M. I.* et je puis dire qu'à l'origine on n'y prévoyait nullement la présidence *effective* de M. Gabriel Fauré. On rêvait d'une Société véritablement *indépendante*, composée uniquement de « jeunes » à l'image de la *Nationale* d'antan et on y désirait tout bonnement son lointain patronage, non pas en qualité de Directeur de notre Conservatoire, mais en tant qu'artiste jadis d'avant-garde. Son titre officiel, en effet, eût semblé bien plutôt l'écarter : on ne voit guère le *Salon des Indépendants* présidé par M. Bonnat ou M. Carolus Duran. Mais, lorsque la délégation se présenta devant lui, un froncement des sourcils de M. Gabriel Fauré avertit de la gaffe, et on dut accepter sa présidence *effective* — avec joie, mais vraisemblablement non sans quelque surprise. Car, si M. Fauré s'intéressait aux jeunes, anciens élèves ou inconnus desquels il partageait les tendances, que ne l'avait-il fait au Comité de la *Nationale*, dont il est l'un des membres et où il ne mettait jamais les pieds? Si, avec l'autorité qui est la sienne, il y eût opposé son influence à celle dont on s'est plaint, il aurait sans doute évité la décadence et le démembrement de notre *Société Nationale*, qui tient à notre art musical par tant de glorieux souvenirs. Au lieu de cela, M. Fauré, Directeur du Conservatoire, a inconsciemment, élevé Sorbonne contre Sorbonne, petite chapelle contre petite chapelle, et la protestation du Comité de la *S. M. I.* ne saurait prévaloir contre le fait, ni m'empêcher de déclarer que ce soit extrêmement fâcheux, — après l'épreuve où j'ai perdu trop d'illusions.

Ceci réglé, vient la question de M. A. Z. Mathot, « *qui remplit à*

la S. M. I., avec un tact parfait et un désintéressement auquel le Comité rend un unanime hommage, les ingrates fonctions de Secrétaire général, et qui du reste s'est fait rendre personnellement justice... » Je confesse avoir été un peu ébouriffé en constatant que la protestation du Comité portait presque exclusivement sur ce point. Cette phrase, en m'y obligeant, me permet de revenir sans incorrection sur un incident que j'aurais peut-être été assez embarrassé pour commenter, puisqu'il fut clos par une sentence arbitrale devant laquelle je n'ai qu'à m'incliner, et m'incline au demeurant volontiers, car elle est au fond l'expression de la vérité stricte. Mais, si le Comité estime que « M. A. Z. Mathot s'est fait ainsi rendre justice », il n'est vraiment pas difficile. Pour ma part, j'avoue que je n'aurais jamais songé à me faire délivrer un certificat de ce genre, car, si la sentence arbitrale dit que M. Mathot fut désintéressé, elle explique en même temps que, dans l'espèce, il n'en pouvait être autrement. Il est trop évident que, dans une Société « s'interdisant par ses statuts toute répartition de bénéfices », pas plus M. Mathot que quiconque ne pouvait espérer réaliser des profits pécuniaires, provenant de cotisations ou d'entrées payantes entièrement destinées à donner de nouveaux concerts. Et de cet état de choses s'ensuit, avec une égale évidence, l'impossibilité matérielle, pour qui que ce soit et puisse être, « de transformer une semblable Société en entreprise commerciale ». En vérité, on peut se demander pourquoi M. Mathot dérangea six personnes à seule fin d'énoncer une sorte de théorème géométrique élémentaire, dont les données étaient notoires et la solution manifeste. En revanche, un tel dénouement est de nature à attirer l'attention sur l'intégralité du cas de M. le Sécrétaire général et, dans la circonstance, à forcer quasiment de mettre les points sur les i. M. A. Z. Mathot est commerçant patenté, et commerçant, dit-on, fort habile à défendre ses intérêts, ce qui, commercialement, est tout à son éloge. A moins de se confiner dans le sophisme d'arguties dont je ne lui ferai pas l'injure, le Comité aurait du mal à séparer son Secrétaire général de l'éditeur qu'est et n'a pas cessé d'être celui-ci. Je sais et je me plais à publier que cet éditeur n'a jamais insisté pour l'insertion dans les programmes de la *S. M. I.* des morceaux de son fonds et qu'il fit preuve à cet égard de la plus désintéressée discrétion. Mais il serait puéril de vouloir se dissimuler les nombreux avantages pouvant fatalement résulter, pour un jeune éditeur, du fait que sa maison soit choisie pour le siège d'une Société présidée par M. le Directeur du Conservatoire. En dépit du plus absolu désintéressement et de quelque pur amour qu'il se sente enflammé pour la musique, il était aussi matériellement impossible à M. A. Z. Mathot de ne pas profiter de ces avantages, que de retirer le moindre bénéfice pécuniaire des cotisations et entrées, ou bien

de « transformer la *S. M. I.* en entreprise commerciale. » Rien n'est d'ailleurs plus légitime, car toute peine mérite salaire, et, le secrétaire général refusant d'être rémunéré, il ne peut sembler qu'équitable qu'une compensation indirecte se trouve ainsi presque imposée au commerçant. Mais si M. A. Z. Mathot était par hasard fatigué de remplir « les ingrates fonctions de secrétaire général », j'imagine qu'il serait aisément remplacé dans les vingt-quatre heures et aux mêmes conditions. D'autre part, il paraît que M. Albert Zunz-Mathot est le fils d'un père anversois millionnaire, avec lequel il est en froid pour des raisons de famille qui ne regardent personne et constituent pour lui une situation digne de tous les respects. Seulement, M. A. Z. Mathot n'a pas renoncé à rentrer dans les bonnes grâces paternelles, agrémentées de subsides auxquels son sang lui donne tous les droits; et il augure que la réconciliation serait immédiate, s'il pouvait se présenter un beau jour devant l'auteur des siens avec la boutonnière ornée d'un ruban rouge; résultat où il se persuade que son zèle pour la *S. M. I.* le pourrait fort légitimement conduire. Et le directeur musical de la maison A. Z. Mathot, M. Emile Vuillermoz, de qui je tiens *tous* ces détails, ajoutait qu'au surplus « ce ne serait peut-être pas très difficile puisque, M. Mathot étant Belge, cela regarderait le ministre des Affaires étrangères ». De telles préoccupations n'ont assurément rien d'illicite, car il est juste que la vertu soit noblement récompensée, et d'autant plus que, toujours d'après M. Vuillermoz, une partie des susdits subsides eût été consacrée à la fondation d'une revue périodique propageant les doctrines de la *S.M. I.*, dont le secrétaire général fût ainsi devenu le petit manteau bleu d'une notable portion de notre musicographie française.

De quelques sentiments élevés qu'il témoigne, ce rôle n'était pourtant pas tout à fait celui assigné à M. Mathot dans la prime constitution de la *Société musicale indépendante.* On y cherchait tout simplement un *manager* ou imprésario, — nous n'avons pas de mot français correspondant, — bref, quelqu'un se chargeant de l'organisation pratique de l'entreprise, et je puis dire que la candidature de M. A. Z. Mathot fut fort loin de recueillir d'abord tous les suffrages. On la repoussait même à peu près à l'unanimité, et c'est sans doute à moi surtout que M. Mathot doit d'avoir été désigné aux « ingrates fonctions » qu'il occupe. Mais oui, c'est moi qui fus son avocat. C'est assez drôle. M. Demets, auquel on avait pensé, détenait le même poste à la *Société Nationale,* et il était délicat de lui proposer l'administration de la société rivale. M. Mathot, lui, n'offrait pas seulement ses services et ses bureaux gratuits, mais s'inscrivait pour cinq cents francs en qualité de Membre fondateur, aubaine à considérer pour une entreprise artistique à ses débuts. Enfin, la présence permanente d'un membre du Comité dans la maison Ma-

thot, siège de la *S. M. I.*, apparaissait évidemment un avantage, une garantie de constante activité avec la collaboration de MM. Vuillermoz et Mathot. On ne pouvait guère soupçonner alors l'ardeur qu'ils y ont déployée. Le Comité, dans sa protestation, prétend que j'ai « *cherché à créer une équivoque en affectant de prendre spécialement à partie M. A. Z. Mathot* ». Que le Comité se détrompe. Si j'ai parlé de son secrétaire général, en mélangeant le blâme aux félicitations, c'est que je l'ai rencontré sur ma route en ses « fonctions ingrates ». Pourquoi le comité ne souffle-t-il pas mot de « l'interview frisant le haut comique », qui m'induisit à « imprimer que certains procédés ont parfois dépassé la mesure » ? Cette interview, la voici. Si le Comité l'ignorait, il en savourera l'éloquence.

S. M. I.

Une nouvelle société musicale. — Interview de M. Mathot, secrétaire général. — Les projets de la S. M. I.

Ces trois lettres ne désignent pas, comme on pourrait le croire, Sa Majesté Impériale, mais bien la Société Musicale Indépendante, dont la naissance récente provoqua quelque émotion parmi les compositeurs et les musicographes. Peu d'associations ont été aussi discutées. Certains critiques la jugèrent inopportune, d'autres applaudirent son programme avec un bruyant enthousiasme. Lesquels croire ?... Les musiciens sont tous plus ou moins partiaux, et, si vous les interrogez, ils vous parleront écoles et techniques différentes. Excellent moyen d'augmenter votre embarras. Pour ma part, il me sembla qu'on ne pouvait se fier qu'à un auditeur désintéressé, plus sensible à la logique des arguments qu'aux fureurs lyriques des apôtres. Et mon incompétence absolue en matière musicale me mettant à l'abri des suggestions, je ne trouvai, pour cette tâche, personne qui fût mieux désigné que moi-même.

Je me rendis donc sans hésiter au siège de la S. M. I., 11, rue Bergère... Après avoir traversé des bureaux encombrés de cartons, d'employés et de visiteurs, j'entrai dans une charmante salle assez vaste, pimpante et claire, où je distinguai sur une estrade un piano entouré de graves personnages. J'allais stupidement me divertir d'être le seul spectateur, au milieu des deux cents chaises, d'un concert important, lorsque je reconnus le noble visage du maître Gabriel Fauré. M. Gabriel Fauré occupait le piano et déchiffrait avec lenteur une mélodie dont il reprenait quelquefois une phrase. Un des graves personnages chantait cette phrase avec une voix trop pauvre pour ne pas appartenir à un compositeur. Les autres prenaient des notes ou lisaient par-dessus l'épaule du maître. Ce spectacle m'impressionna d'autant plus qu'il me rappela mes derniers examens, — et je compris soudain que j'assistais à une séance extraordinaire du jury. Il m'importait peu de savoir si le morceau analysé avec un soin terrible par le comité connaîtrait les honneurs de l'audition, et je me retirais déjà sur la pointe des pieds lorsque j'aperçus l'excellent M. Mathot.

M. Mathot est un homme souriant, affable et convaincu. Il a des yeux aigus et mobiles qui reflètent une foi profonde. Il admire Gabriel Fauré, il

croit à l'avenir mondial de la S. M. I., il s'indigne des attaques niaises, le tout avec une ardeur violente. Je l'entraînai dans un coin et l'accablai de questions nombreuses. J'ai fidèlement transcrit ses réponses :

— Malgré le nombre respectable des sociétés de concert, malgré les progrès constants du goût musical en France, un regrettable malentendu persiste entre le public et les compositeurs contemporains. A part quelques noms représentatifs, en dehors de quelques généralisations faciles, le public ignore tout de la musique moderne. Non seulement l'effort de l'étranger lui échappe, mais les plus intéressantes recherches de notre école restent pour lui lointaines et vaguement inquiétantes. Un salutaire effroi de la dissonnance, une terreur irraisonnée de la technique subtile met la foule en garde contre la génération actuelle, la détourne des créateurs les plus originaux. Et c'est pourquoi les moyens de diffusion mis à la disposition des jeunes auteurs sont notoirement insuffisants.

— Vous comptez donc révéler des jeunes ?

— C'est là un des buts de la S. M. I. qui se propose de mettre le public au courant de toutes les tentatives, de grouper les efforts isolés. Finie, la légende des cartons où dorment tristement des chefs-d'œuvre dédaignés : que tous les cartons s'ouvrent dans notre secrétariat ! Le comité, que vous voyez, réunit autour du maître Gabriel Fauré les principaux représentants de la jeune musique choisis dans toutes les nuances de notre arc-en-ciel sonore et où Louis Aubert, André Caplet, Roger Ducasse, Jean Huré, Charles Kœchlin, Maurice Ravel, Florent Schmitt et Emile Vuillermoz offrent toutes les garanties d'indépendance et d'éclectisme éclairé que peuvent souhaiter leurs pairs ; ce comité lira les manuscrits et procurera à leurs auteurs les meilleurs interprètes de Paris !..........

— Ne vous a-t-on pas accusés de vouloir concurrencer les institutions musicales existantes ?

— Certes, nous ne pouvions pas échapper à certaines insinuations intéressées, mais vraiment il est trop facile de prouver notre innocence. Concurrencer qui ? Nous ne cherchons pas à imiter, ni à remplacer. Il y a place pour nous à côté des autres, puisque aucune société du genre de la nôtre n'existe encore. Nulle n'a un programme aussi vaste et ne prépare des manifestations aussi variées et nulle ne pourrait nous porter ombrage. Nous ne redoutons pas les institutions actuelles ; pourquoi devraient-elles nous redouter ? La manie de la persécution est une affection assez répandue parmi les musiciens, mais, pour notre part, nous ne saurions en être atteints !.........

Et puis, la présence de Gabriel Fauré à la tête de notre comité n'est-elle pas la meilleure des garanties ? Pour que ce grand maître, consacré par les titres officiels, investi de toutes les dignités et qui aurait si bien le droit de céder à la tentation des glorieuses et paisibles apothéoses, consente à rentrer dans la mêlée musicale, à payer de sa personne et à mettre son autorité au service des forces inconnues de l'art contemporain, ne faut-il pas que le but poursuivi soit noble entre tous ?.....

Ceci, je pense, suffira. On accordera qu'il n'y a nulle exagération à avancer qu'une interview pareille soit capable de ridiculiser *musicalement* l'entreprise musicale qui en est le prétexte ; — je dis et je

souligne « *musicalement* » afin d'écarter toute interprétation désobligeante à l'égard de celui qui la signa, et duquel on ne peut vraiment pas exiger qu'il apprenne la musique pour exercer son dévouement d'ami. Tout de même, on ne voit pas bien MM. Demets et Dandelot, par exemple, se laissant interviewer de la sorte pour expliquer et célébrer la *Nationale* ou les *Concerts Durand*. Et pourtant M. Dandelot a publié un volume de musicographie historique, et M. Demets n'a besoin d'aucun spécialiste auxiliaire pour diriger musicalement sa maison d'édition. M. A. Zunz-Mathot, au contraire, depuis fort peu de temps aux prises avec l'édition musicale et l'art sonore, emprunte à ces fins les lumières de M. Emile Vuillermoz et, dans l'exploitation de sa propre maison, se cantonne dans le domaine administratif et commercial. Que n'a-t-il imité cette circonspection dans ses « ingrates fonctions de secrétaire général », au lieu, lui, téméraire et inaverti néophyte, de se faire le porte-parole d'une Société dont le Comité directeur comprend les artistes qu'on sait ? Le secrétaire général n'aurait-il fait ici « qu'exécuter avec un tact parfait les votes de son Comité » ? On ne sera guère étonné que cette interview flamboyante ait pu scandaliser peu ou prou maints des plus chaleureux partisans de la *S. M. I.* L'un d'eux, en déplorant le style de communiqué monégasque, la remémorait même récemment à M. Emile Vuillermoz dans une conversation touchant précisément mon article et les incidents qui suivirent. Et M. Vuillermoz répondit à peu près : « Que voulez-vous ? Nous n'y sommes pour rien. Vous savez ce que c'est qu'un journaliste !... » Or, j'ai appris depuis le plus amusant de l'histoire : « *cet article, c'est* » M. Emile « *Vuillermoz qui l'a fait* ». On pouvait bien un peu s'en douter : à l'instar des objets manufacturés, l'écriture porte aussi parfois sa marque de fabrique. Oui, c'est M. Emile Vuillermoz, employé de M. Mathot et membre du Comité, qui fit ainsi brillamment discourir, « souriant, affable et convaincu », son patron et secrétaire général « aux yeux aigus et mobiles reflétant une foi profonde », et qui, par la même occasion, décerna les compliments qu'on vient de lire à ses collègues et à soi-même. Pour employer les termes de l'épître protestataire, « je veux bien croire » que, comme moi jusqu'il y a peu, ces collègues ont ignoré la comédie ; mais que dire de celui qui, l'ayant jouée, n'a pas craint de rédiger, avec le même porte-plume, la protestation qu'il envoya signer aux membres du Comité en vacances ?

Pour répondre en un mot à cette protestation, je n'aurais par surcroît qu'à rappeler aux réclamants la collection d'articles, qui, *sous une autre signature*, ont paru dans un journal parisien, surmontés du monogramme de la *S. M. I.* fourni par elle. Je me contenterai de citer quelques passages du premier pour l'édification des lecteurs.

UNE HEUREUSE INITIATIVE ARTISTIQUE

LA SOCIÉTÉ MUSICALE INDÉPENDANTE.

Un événement des plus importants vient de se produire. Sous le titre de *Société Musicale Indépendante*, un groupe de jeunes compositeurs, et non des moindres, s'efforce vers un but d'art salutaire et désintéressé. Il importe d'y insister de la façon la plus précise.

On a beaucoup compati, durant ces dernières années, au sort de malheureux musiciens — pleins de talent, sans doute — mais totalement ignorés. Pourtant, aucune solution d'ordre pratique n'est encore intervenue en leur faveur. Si vraiment le mal existe, si vraiment tant de musiques valeureuses dorment dans le silence et la poussière de maints cartons désabusés, il est à la fois généreux et utile de les en faire sortir. C'est là présisément la tâche que la *Société Musicale Indépendante* s'est assignée.

Un nom, glorieux entre tous, est là pour affirmer la noblesse de la *Société Musicale Indépendante*, celui de son éminent président, M. Gabriel Fauré. A côté du Maître, dont on peut dire qu'il est, parmi les jeunes, à sa vraie place, MM. Louis Aubert, André Caplet, Roger Ducasse Jean Huré, Charles Kœchlin, Maurice Ravel, Florent Schmitt, Emile Vuillermoz, tous artistes neufs, sensibles et sincères, se dévoueront. Que dis-je ? Ils se dévouent déjà. *M. A. Z. Mathot assume les fonctions multiples et ingrates de secrétaire général, avec un zèle que son nom seul suffit à faire apprécier...*

« *Les fonctions multiples et ingrates...* » — Déjà ! Fallait-il qu'elles le fussent, « ingrates », ces malheureuses « fonctions de secrétaire général », pour qu'un tiers impartial à priori, quoique enthousiaste, s'en aperçût ainsi dès l'abord ! Faut-il qu'elles le soient demeurées, pour que l'écho de cette « ingratitude » ait pu se prolonger jusqu'à retentir encore, imperturbable, dans la plainte de la protestation S. M. Ique !

Il serait superflu d'insister. Le Comité pourra se divertir à rechercher lui-même d'analogues clichés révélateurs et la moisson sera copieuse. Mais rien que par le ton de ce que viens de signaler, il comprendra sans doute comment j'ai pu et j'ai dû « imprimer » les phrases contre lesquelles il proteste. Je sais bien que ces procédés d'interviews ou communiqués tendent à s'implanter dans la presse. Mais ils étaient restés jusqu'à présent le monopole des entreprises théâtrales, ou bien d'impresarios barnums lançant des ténors ou virtuoses. Il est profondément regrettable que, pour la première fois chez nous qu'une Société de musique pure y a recours, cette Société soit présidée par le Directeur de notre Conservatoire national, assisté d'un Comité où se rencontrent quelques-uns des plus remarquables de nos jeunes compositeurs. Il ne s'agit ici ni de « moralité » ni « d'honorabilité », mais de la dignité de notre art musical ; et cela, n'en déplaise au Comité, n'est pas « étranger au domaine de la critique » indépendante.

Maintenant, deux mots pour finir. Toute manifestation publique d'une entreprise artistique s'expose à la louange ou à son contraire, de la part de ceux dont c'est le devoir professionnel. Pour échapper aux réserves de la critique, le plus simple est de se faire interviewer et d'entonner son propre dithyrambe. C'est un excellent moyen de réclame. Il en est un autre qui consiste à attiser le bruit autour de soi par des protestations, incidents ou réponses. Est-ce à son tour « manie de la persécution » ? La *S. M. I.* en use peut-être avec excès. C'est son droit ; c'est même son droit légal. Seulement il est permis de ne pas se prêter au jeu, car, si ce n'est évidemment pas sale, cela tient vraiment trop de place et, si tout le monde en faisait autant, le *Mercure* n'y suffirait pas. Mes lecteurs m'excuseront donc de ne plus les entretenir désormais des prouesses de la *S. M. I.* Des interviews dans quelques quotidiens suffiront surabondamment à sa gloire : on n'est jamais si bien servi que par soi-même.

JEAN MARNOLD.

LETTRES RUSSES

L. Tolstoï : *Trois jours au village*, « Messager de l'Europe, septembre 1910 ». — Léonide Andréieff : *Gaudeamus*. — Maxime Gorky : *A la gare*. — Joury Beliaieff : *Cabaret rouge*.

Les chefs de file de la littérature russe contemporaine font encore et toujours parler d'eux. A vrai dire, Tolstoï écrit même lorsqu'il est malade, et ses écrits, saisis au vol (sans jeu de mots), sont généralement publiés et traduits d'abord à l'étranger, puis offerts en extraits expurgés au public russe.

Cette fois c'est nous qui avons la primeur de ces trois *miniatures* où, sous forme de récit de **Trois Journées au Village**, il nous décrit le village post-révolutionnaire russe avec ses habitants et ses hôtes de récente formation. Il aborde, sans préliminaires, son sujet.

Quelque chose de tout à fait nouveau apparut dans nos villages. Dans le nôtre, composé de 80 cours, arrivent tous les jours de 6 à 8 passants à demi gelés, affamés, en loques... De 10 à 15 se présentent dans notre maison tous les jours. Il s'y trouve de véritables mendiants de profession. Il y a des aveugles, des borgnes, des sans-bras, des culs-de-jattes, rarement des enfants, des femmes. La majorité, ce sont des mendiants de passage, sans sac, pour la plupart jeunes et bien portants. Tous, ils sont d'aspect misérable, déchaussés, dévêtus, hâves, tremblants de froid. Lorsqu'on leur demande : *Où allez-vous ?* on obtient toujours la même réponse : « à la recherche du travail » ou « j'ai cherché du travail mais je ne l'ai pas trouvé et je retourne chez moi. Plus de travail, on ferme partout. » Il y en a — et beaucoup — qui reviennent des lieux de déportation.

Tolstoï caractérise ces mendiants, des ivrognes, des illettrés ou pres-

que, des intellectuels, des modestes, non sans pudeur, mais aussi des importuns, des exigeants.

Ces jours-ci, à peine réveillé, j'entends Ilia Vassiliévitch qui me dit :

— Il y a 5 passants devant la porte.

— Prenez sur la table, lui dis-je.

Ilia Vassiliévitch prend et distribue, comme d'habitude, 5 kopeks à chacun. Une heure se passe. Je sors. Un petit homme, tout en guenilles, presque déchaussé, au visage maladif, aux yeux enflés, inquiétants, se met à rendre des saluts et me tend un certificat.

— On vous a donné ?

— Monsieur le comte, qu'est-ce que je peux faire avec 5 kopeks ? Monsieur le comte, prenez en considération ma situation. Daignez regarder, monsieur le comte, daignez voir, — et il me montre son vêtement. — Où puis-je aller, monsieur le comte (à chaque mot : monsieur le comte, et de la haine sur la figure), que puis-je faire ? Où aller ?

Je lui dis que je donne à tout le monde la même chose. Il continue à implorer,demandant que je lise le certificat. Je refuse. Il se met à genoux. Je lui demande de me laisser.

— Alors, quoi ? Je n'ai qu'à me tuer ? Il ne me reste que cela, pas autre chose. Donnez-moi au moins quelque chose.

Je lui donne 20 kopeks ; il s'en va, sans doute, avec de la haine.

Et ils sont très nombreux, ceux-là, c'est-à-dire les plus importuns qui évidemment se reconnaissent le droit d'exiger aux riches leur part à eux. Ils sont tous, pour la plupart, lettrés, il y en a même qui ont de la lecture, et pour qui la révolution n'a pas passé pour rien. Ces gens voient dans les riches, non pas comme les mendiants ordinaires d'antan, des gens qui sauvaient leurs âmes en distribuant l'aumône, mais des brigands, des pillards qui sucent le sang du peuple travailleur. Très souvent un tel mendiant ne travaille point lui-même, et évite, de toute manière, le travail, mais au nom du peuple-travailleur, il se croit non seulement en droit, mais obligé de haïr les dépouilleurs du peuple, c'est-à-dire les riches, et il les hait de toute la force de ses privations, et s'il demande et n'exige pas, c'est qu'il simule.

Tolstoï distingue entre ces deux types : les ivrognes, les vagabonds, ceux qui sont malheureux par leur faute, et les autres — vrai malheureux, modestes, résignés, misérables.

Et il rappelle la prédiction du sociologue américain Henri George sur l'invasion de notre civilisation par des Huns et Vandales. Ces misérables — c'est précisément l'armée de Huns et Vandales modernes, produit de notre civilisation elle-même.

Et il est horrible de l'avouer, cette armée de Stenka et Emelka (Razine et Pougatcheff, les deux chefs des plus terribles soulèvements populaires en Russie sous Alexis et sous Catherine II) s'accroît de plus en plus, grâce aux exploits — pareils à ceux de Pougatcheff — de notre gouvernement de ces temps derniers, avec ses horreurs, ses violences policières, ses déportations folles, ses prisons, ses bagnes, ses forteresses,ses pendaisons quotidiennes.

§

Je ne m'arrête pas sur les deux autres miniatures de la trilogie. Ce sont des scènes de la vie misérable des paysans, saisis de leurs dernières hardes pour payement des impôts, faim, maladies, mort, etc. Tout cela décrit de main de maître, avec des comparaisons et antithèses saisissantes, comme, par exemple, l'agonie d'un paysan mourant de privations et laissant une famille affamée et sans ressources, et l'arrivée à Yasnaïa du propre fils du comte, dans une voiture de maître attelée de deux beaux chevaux avec un cocher richement habillé et ensuite la table (chez le comte lui-même!) mise pour dix personnes avec des vins, vaisselle de luxe, deux valets, etc., etc.

Les partis de gauche n'ont qu'à éditer ces trois miniatures en brochure et à la propager dans le pays. Cette petite brochure, exquise au point de vue littéraire, sera en même temps une arme puissante de propagande révolutionnaire.

§

Léonide Andreieff, agacé des critiques souvent injustes dont j'ai parlé dans le temps, a annoncé l'année dernière qu'il ne publierait rien durant une année. Et il tint parole.

L'année vient de finir et les almanachs, revues et directions de théâtres annoncent déjà plusieurs nouvelles œuvres de L. Andreieff. En premier lieu vient une comédie, intitulée d'abord : « Le Vieil Etudiant », mais qui va être jouée par le Nouveau Théâtre Dramatique, dès son ouverture, le 29 septembre, sous le titre plus alerte : *Gaudeamus*.

Le personnage principal de la pièce, autour duquel gravitent tous les autres, est un homme de quarante-huit ans qui reprend sa vie d'étudiant et revient dans le milieu de la jeunesse universitaire, après une vie assez mouvementée. Idéaliste de la vieille école, il a passé par toutes les étapes de cette école de la vie russe. Etudiant, il n'a pu achever ses études, parce qu'il alla *dans le peuple*, connut la prison, fut déporté en Sibérie, se maria avec une jeune fille du peuple, presque illettrée, s'habitua à la Sibérie... Lorsque sa femme et son enfant moururent, il tomba malade, connut l'hôpital. Il reprit les livres ensuite et redevint étudiant. Mais l'âge se fait sentir. Le travail lui est difficile. La société des camarades l'attire, mais un petit verre de trop lui donne des maux de tête, cependant que ses camarades peuvent impunément se livrer même à des excès... Impitoyables, ils l'appellent « vieux ». Il leur est, en effet, étranger, d'une autre génération. Pour son malheur, l'amour vient se mettre de la partie ! Le « vieux » devient amoureux d'une jeune fille, Dina, belle, pleine de la joie de vivre, mais qui en aime un autre et en est aimée. Une brouille passagère, survenue entre les deux jeunes gens,

inspire encore de l'espoir au « vieux », mais cet espoir n'est, lui aussi, que passager.

La vérité éclate aux yeux du malheureux, lorsque Dina, réconciliée avec son fiancé, laisse partir le « vieux » dans une soirée, sans autre marque de sentiment quelconque pour lui! *On n'est pas jeune deux fois !*

La musique joue, la jeunesse danse, les camarades entonnent l'hymne scolaire « Gaudeamus », et le « vieux » échoue, misérable et seul, dans le vestiaire, sanglote, cachant sa figure dans un monceau de vêtements.

La pièce est alerte, gaie, beaucoup de chants, comme dans « les Jours de notre Vie » (du même auteur), qui a eu un succès retentissant sur toutes les scènes des villes russes, et beaucoup d'eau-de-vie. On y boit sec et ferme. *Gaudeamus* paraîtra dans la prochaine livraison de Chipovnik.

§

On va jouer aussi une petite pochade de Maxime Gorky : **A la Gare**. C'est une scène de la vie de province, si familière à Gorky et décrite de la première manière, la meilleure de l'auteur des *Petits Bourgeois*.

§

La saison va ainsi commencer, ici comme partout ailleurs, sans que les gens avertis prévoient un succès quelconque. Cependant je dois signaler une petite piécette, un vrai bijou en un acte, que le Théâtre Impérial Alexandre va monter au mois d'octobre. C'est intitulé : **le Cabaret Rouge**, et a pour auteur un de nos meilleurs critiques dramatiques, écrivain de beaucoup de talent, Joury (Georges) Béliaïeff. *Le Cabaret Rouge* est un endroit historique près de Pétersbourg datant de l'époque de Pierre le Grand et qui servait, dans la première moitié du siècle dernier, de lieu de réunion aux noceurs du grand monde.

Il y a beaucoup de couleur locale, c'est très scénique, — costumes et langage de l'époque, — et cela s'annonce comme le premier et pour le moment l'unique succès de la saison.

E. SÉMÉNOFF.

LETTRES NÉERLANDAISES

Ina Boudier-Bakker : *Machten*, Amsterdam, Van Kampen en Zoon. — Ina Boudier-Bakker : *Het beloofde Land*, 2e éd., id., id. — Ina Boudier-Bakker : *Grenzen*, id., id. — Ina Boudier-Bakker : *Wat komen zal*, 2e éd., id., id. — Ina Boudier-Bakker : *Kinderen*, 2e éd., id., id. — Ina Boudier-Bakker : *Armoede*, 2 vol., id., id. —

De même que parmi nos plus grands poètes actuels j'ai pu au cours de ces articles vous nommer deux femmes, Mmes Hélène Lapidoth-

Swarth et Henriette Roland-Holst(1), de même notre littérature en prose d'aujourd'hui doit pour une bonne part son attrait aux femmes, relativement nombreuses, qui font métier d'écrire. Des trois qui, pour leur talent original et supérieur, méritent spécialement l'attention, vous connaissez l'une, Mme Augusta de Wit, l'auteur de l'exquis poème en prose *Orpheus in de Dessa*. Le présent article sera voué à Mme Ina Boudier-Bakker. Quant à la troisième et, certes, non la moindre, elle voudra bien m'excuser de la faire attendre à la prochaine chronique.

L'œuvre, déjà considérable, de Mme Ina Boudier-Bakker comprend trois recueils de nouvelles : *Machten*, *Grenzen* et *Kinderen*, un drame en trois actes : *Het hoogste Recht*, et trois romans : *Het beloofde Land*, *Wat komen zal* et *Armoede*, ce dernier en deux volumes.

Tous ces ouvrages (sauf le drame, dont je ne parlerai point, parce que l'ayant vu jouer il y a quatre ou cinq ans, je n'en ai pas gardé d'impression durable, en dépit de très réelles qualités dramatiques), je viens de les lire ou de les relire presque d'une haleine, et je vous assure que je ne regrette pas ma peine, tant cette lecture a de charme.

Les nouvelles des deux recueils les premiers nommés se distinguent par une grande fraîcheur de sentiment et d'expression, par un besoin sincère de s'écarter des chemins trop battus du réalisme vulgaire et par un penchant prononcé au romantique, à quoi se mêle parfois une velléité romanesque. La plupart ne sont guère encore que des bégaiements artistiques, mais dans toutes déjà l'âme frissonne, ardente, délicate et sensible, et certaines sont toutes chaudes de vie et dégagent une émotion douce ou poignante. Telle *Lida Vane* (*Grenzen*), où est rendu avec une sobriété suggestive le conflit de deux natures également fortes, incapables de s'adapter l'une à l'autre, conflit d'autant plus tragique qu'il aboutit à la séparation définitive de deux personnes, mari et femme, qui s'aiment d'amour. Ici nous voyons s'accentuer, sous une forme très artistique déjà, cette idée maîtresse, laquelle reviendra souvent dans l'œuvre de Mme Boudier-Bakker, que l'homme, être sociable entre tous, demeure fatalement solitaire, parce que, cuirassé d'égoïsme et ne sachant pas vaincre sa nature ou sacrifier tel de ses penchants, il n'arrive pas à établir un harmonieux équilibre entre sa vie à lui et celle des autres, même de ceux qu'il aime et dont il est aimé.

Entre ces deux recueils de nouvelles se place chronologiquement,

(1) De cette dernière vient de paraître une « tragédie lyrique en trois actes », *De Opstandelingen* (les Révoltés), qui, à en juger par ce que j'en ai lu jusqu'ici, est médiocrement dramatique, mais offre en revanche de nombreuses et de grandes beautés poétiques. J'y reviendrai prochainement.

si je ne me trompe, le roman *Het beloofde Land*, qui symbolise la lutte de l'homme contre la vie, lutte inégale et tragique dans quoi l'homme est vaincu. J'avoue que je n'ai goûté qu'à demi cette histoire dont la réalité m'échappe. On dirait que c'est écrit sous l'influence de certains romans par trop romantiques qui nous viennent de Norvège. Ces paysans de je ne sais où, défrichant du matin au soir, indéfiniment, l'immense et rude bruyère qui doit un jour leur apporter le bien-être et qui, en attendant, ne leur rapporte rien, m'ont assez l'air de fantômes, pour ne pas dire de fantoches, de même que le si noble et si désintéressé idéaliste qui les pousse au labeur et qui devrait bien comprendre tout de même qu'avec les moyens bornés dont il dispose il ne pourra jamais mener l'entreprise à bonne fin et que tout ce monde finira par crever de misère. Libre au poète d'idéaliser et de romantiser la réalité tant qu'il lui plaît ; pourvu qu'il nous donne une impression de vie et de vérité, c'est tout ce que nous avons à lui demander. Mais il ne doit pas, comme le fait Mme Boudier-Bakker, soulever en nous une foule de questions auxquelles il ne répond point ou pas de façon satisfaisante, ni ouvertement se moquer de la logique. Si donc des ouvrages qui nous occupent *Het beloofde Land* me semble le moins réussi, je ne voudrais pas cependant le voir supprimé ; d'abord parce que la langue souvent en est très belle, surtout dans les nombreux intermèdes lyriques, ensuite parce que, malgré tout, j'ai trouvé un vif plaisir à le lire, et enfin à cause de ce qu'il a de délicieusement féminin. Hester Ross, la jeune fille silencieuse, mais ardente et si entièrement femme, avec son amour large et profond que rien n'ébranle et qui grandit et s'épure à travers les plus dures et les plus pénibles épreuves, c'est là un caractère de femme comme seule une femme est capable d'en créer.

Wat komen zal est une œuvre artistique de haute valeur et je ne crois pas exagérer en classant ce roman parmi les meilleurs de ces trente dernières années. Ici ni fard ni enjolivure, mais la vie dans sa belle et terrible nudité. Elle est admirablement composée et d'une sobriété saisissante l'histoire de cette fille-mère avec son grand besoin d'aimer et d'être aimée et son amour courageux et touchant pour son enfant. Je connais peu de choses plus émouvantes, plus réellement vécues que la vie douloureuse de cette pauvre vaillante mère qui en est réduite jusqu'à devoir désavouer ce qui, après la cruelle désillusion, survit de plus puissant en elle, sa maternité. Le sujet est un peu usé, direz-vous, soit, mais ce qui ne l'est pas, c'est la façon dont Mme Boudier-Bakker le traite. Et que me fait d'ailleurs le sujet, que m'importe que cela finisse bien ou mal, puisque la sentimentalité n'est pour rien dans l'émotion que j'ai ressentie d'un bout à l'autre du livre. Cette émotion toute artistique, je l'ai

due à la seule beauté du récit. Quelle grande et sensible artiste se révèle ici !

Dans *Armoede*, son beau talent atteint au plein épanouissement. Cette fois la composition est plus complexe et plus vaste. *Pauvreté* est le « Roman d'une famille », d'une grande famille patricienne du quartier le plus aristocratique d'Amsterdam. Aussi le titre demande-t-il une explication, laquelle, du reste, l'auteur s'est chargée elle-même de nous donner par la bouche d'un de ses personnages : « Il se cache une pauvreté dans toute existence humaine et l'amour même ne parvient pas à combler le vide — tout homme en définitive demeure solitaire, à côté de l'être qui lui est le plus cher. » Cette « pauvreté » n'est donc point d'ordre matériel, elle ronge au cœur tous les membres de cette famille en apparence si heureuse. Tous la sentent plus ou moins, depuis le joyeux viveur de grand-père qui, vieilli, n'a plus d'autre passion que de voir le plus souvent possible réunis autour de lui dans sa vaste maison, pour les envelopper tous d'un même amour égoïste, ses enfants et petits-enfants et qui l'un après l'autre les voit lui échapper, jusqu'au petit-fils, le délicieux et intraitable gamin, si vrai, si vivant, lequel est malheureux à en tomber malade parce que son père, qu'il aime beaucoup et qui l'adore, a dû le mettre dans un lointain pensionnat, incapable de le gouverner lui-même. Mais je ne puis entrer dans les détails, vous montrer une à une les plaies dont souffre chacun de ces ménages qui composent la famille Terlaet.

Ce roman est tout fait de vie intérieure et intime. La vie du dehors n'y est presque pour rien. Du reste, il n'y a guère d'intrigue et il s'y passe bien peu de chose en somme. Et pourtant combien c'est vivant et avec quel intérêt cela se lit ! Et comme c'est bien encore l'ouvrage d'une femme, d'une femme infiniment sensible. Cela se reconnaît à nombre de détails charmants, à mille mots exquis et à la façon délicate dont sont exposées les situations les plus pénibles, les plus épineuses. Cela apert encore de ceci que la vie sociale et l'influence du milieu sont complètement éliminées du récit (1).

A tout prendre *Armoede* compte parmi les plus beaux et plus captivants romans de la littérature néerlandaise.

Il me reste à dire un mot pour finir du recueil *Kinderen* (Enfants) qui occupe une place tout à fait à part dans nos lettres et qui suffirait à rendre populaire à jamais le nom de son auteur. Aucune littérature, d'ailleurs, que je sache, n'offre rien de comparable à ce petit livre. Il est vrai que, chez nous, tout comme ailleurs, il ne man-

(1) Il est curieux sous ce rapport de rapprocher de *Armoede* les deux très beaux romans (ils n'en forment qu'un au fond) de M. Herman Robbers, naguère parus : I. *De Roman van een Gezin*, et II. *Eén voor Eén*, qui racontent également l'histoire d'une famille, mais dans quoi la vie sociale et le milieu tiennent une si large place.

que pas d'ouvrages où sont narrés les faits et gestes d'enfants, mais ou bien ils ressentent trop la recherche littéraire — tel un mince recueil de F. Roosdorp, écrivain de talent mort tout jeune — ou bien ils accusent le défaut contraire, ou encore, et ce sont les plus nombreux et les pires, ils nous donnent des enfants de fantaisie. Dans *Kinderen*, au contraire, l'observation est fine et profonde autant que l'expression est frappante de justesse, de simplicité et de vérité et toujours parfaitement adéquate aux sujets si variés. Mme Boudier-Bakker connaît l'âme enfantine comme peu d'autres et avec un rare talent et un bon goût exquis elle nous la montre telle qu'elle est, sans jamais idéaliser ni enjoliver. Oh, nous les connaissons tous, vous et moi, ces fillettes, ces gamins et ces petites oies. Nous en voyons comme cela tous les jours. Il n'y a donc qu'à les observer avec quelque patience, à les étudier plus attentivement pour les peindre aussi bien ; car enfin cela n'est pas très malin que de faire parler et agir un enfant. Essayez pour voir !

Memento. — Dans les périodiques d'août notons : *De Gids : Santa Caterina del Sasso. La fin d'un miracle*, par Carel Scharten ; *Art aux Indes*, par J.-A. Loebèr Jr. ; *Sociologie protestante*, par le Prof. D. van Blom ; *Parler français et écrire le français*, par le Prof. J.-J.Salverda de Grave ; *De la vie amoureuse de grands écrivains. Gœthe*, par J.-N. van Hall. — *Groot-Nederland:* Des poèmes et des proses ; *Carducci*, par le Prof. J.-J. Salverda de Grave.

De Nieuwe Gids : Théosophie, par A.-E. Thierens ; *Art allemand dans la première moitié du XIXe siècle*, par Cornelis Veth ; des poèmes et des proses. — *De Beweging* : Milton : *Le Paradis perdu* (suite), trad. en vers par Alex. Gutteling ; des poèmes et des articles critiques.

A remarquer dans *Onze Eeuw* (juin et juillet) un large et très intéressant article sur *Lacordaire*, par le Prof. Dr. E. F. Kruyf.

H. MESSET.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

Jean de Jaurgain : *Troisvilles, d'Artagnan et les Trois Mousquetaires* ; Champion. » »

Littérature

Guillaume Apollinaire : *Le Théâtre italien* ; Louis Michaud. 2 »

Lamartine : *Œuvres Choisies*, par René Waltz, *Poésie* ; Hachette. 3 50

Philosophie

Frédéric Nietzsche : *Pages choisies*, trad. d'Henri Albert. Nouv. édit. Portrait de l'auteur, gravé sur bois par Julien Tinayre ; « Mercure de France ». 3 50

Poésie

René Lyr : *Brises* ; Bruxelles, Ed. de la « Belgique artistique ». 2 »

A. Villermin : *Les Chants Quotidiens* ; Châlons-sur-Saône, Impr. E. Lemoine. 2 »

Roman

Fernand Aubier : *Belle et sans dot*; Méricant. 3 50
Henri Bachelin : *Robes Noires*; Bernard Grasset. 3 50
Comtesse F. de Baillehache : *Estelle*; Bernard Grasset. 3 50
Ricciotto Canudo : *La Ville sans Chef*; Ed. du « Monde Illustré ». 3 50
Alfred Capus : *Années d'Aventures*; Pierre Laffite. 0 95
Jean de la Brète : *Mon oncle et mon curé*; Nelson. 1 25
Camille Lemonnier : *Amants Joyeux*; Flammarion. 0 95
Daniel Lesueur : *Chacune son Rêve*; Plon. 3 50
Claude Méry : *La Voix des Vieux*; Bernard Grasset. 3 50
Charles Val : *Symphonie Amoureuse*; Méricant. 3 50
Vte E.-M. de Vogüé : *Les Morts qui parlent*; Nelson. 1 25

Sociologie

Octave Uzanne : *Parisiennes de ce temps, en leurs divers milieux, états et conditions*; « Mercure de France ». 7 50

Voyages

Joseph Garin : *En Savoie. Histoire de Chevron* : I; Champion. » »
Raoul Vigne : *La Vie aux Colonies*; Vigot fr. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

A propos de Folklore savoisien. — A propos de la conversion de Littré. — « Reliquiæ » d'Henri Levet. — Le règne des théâtres. — Concerts Sechiari. — Le Sottisier universel.

A propos de Folklore savoisien.

Mon cher Directeur,

Si aucun de vos lecteurs ne l'a déjà fait, permettez-moi de signaler à M. Van Gennep que la chanson *les Saisons*, qu'il reproduit au dernier nº du *Mercure*, dans son intéressante étude *Légendes et Coutumes de la Haute-Savoie*, est de Maurice Bouchor et l'une des plus agréables que nos écoliers lui doivent de chanter. Elle figure au premier des deux volumes que le bon poète a publiés il y a déjà longtemps à l'usage des classes. Je ne les retrouve point, mais j'ai assez fredonné leurs refrains pour relever les variantes fâcheuses dues à la rapsodie savoyarde que M. Van Gennep publie. C'est ainsi que le couplet 3 doit dire — si ma mémoire n'est pas infidèle :

Fais-nous du vin sans eau,
O soleil clair et beau

et non pas

Faisons du vin sans eau,
L'air est sec et beau.

Quant au 4ᵉ couplet de Marie Gay, c'est une maladroite réunion de deux couplets qui sont dans Bouchor.

Voila Lison qui passe } *bis*
Vive la grâce ! }
Le bois en est joyeux
Les bouvreuils sifflent mieux.

Deux pâtres sont en lutte !
Vive la flûte !
En lutte de chansons,
Jeunes filles, dansons.

Je pense que l'éminent ethnologue ne sera point surpris d'avoir une fois

de plus la preuve que la poésie dite populaire n'a pas toujours à gagner à être enseignée par le peuple et que la *vraie* naïveté, c'est encore de la littérature. Je m'étais rendu compte de cela avant même d'avoir lu les chansons de Maurice Bouchor le jour où je me suis aperçu que l'admirable Noël qu'Anatole France place dans la bouche de Jérôme Coignard mourant est une hypocrite fantaisie du savant La Monnoye. Et c'est encore ce que je me dis chaque fois que j'ouvre *les Cantilènes* de Moréas au chapitre *Airs et Récits* ou bien Villon ou Verlaine.

Il me semble encore que la seconde strophe de la chanson doit être lue :

Allons ! faucille en mains
Au travail dès demain.

au lieu de

On travaille demain

Veuillez agréer, mon cher Directeur, l'hommage de mes sentiments dévoués.

MARCEL COULON

§

A propos de la conversion de Littré.

Vendredi, 23 septembre 1910.

Mon cher Vallette.

Je vous prie de vouloir bien insérer la lettre ci-après. La citation, dont je la fais suivre est exactement un passage marqué au crayon rouge par mon correspondant anonyme. Ceux de nos lecteurs qui seraient curieux de connaître en entier l'article de M. Henri Joly, membre de l'Institut, le trouveront dans le n° 37, du 14 septembre 1910, du journal : **Le Bulletin de la semaine** *politique sociale et religieuse, publié par le Comité central de Renseignements et d'Etudes* (10, rue du Regard, à Paris).

« Paris, 18 septembre 1910.

« Monsieur,

« Si vous estimez, comme je l'espère, que l'impartialité est le devoir de tout écrivain qui prétend apporter une contribution à l'histoire, vous tiendrez, sans doute, à donner dans votre prochaine chronique du *Mercure*, comme complément aux extraits de l'article de M. P. H.-Loyson que vous avez publiés dans le *Mercure* du 16 septembre, le témoignage apporté par M. Henry Joly dans l'article que j'ai l'honneur de vous adresser ci-joint.

« Agréez, Monsieur, je vous prie mes salutations distinguées. »

« Un abonné du *Mercure*. »

Il est connu de tout le monde que c'est lui qui convertit Littré et qui l'assista à ses derniers moments. On a tellement répété qu'il l'avait baptisé à son lit de mort qu'on a cru ou voulu faire croire à une sorte de surprise. *Des gens qui, quand ils n'ont rien à dire, veulent dire, à tout prix n'importe quoi sur ce qu'ils ignorent ont reproduit cette assertion*. Huvelin n'était pas prodigue de ces confidences, mais je me rappelle avec précision qu'étant depuis peu revenu à Paris, après un séjour de dix années à Dijon, je le questionnai sur ce point. Il me répondit tout de suite avec son accent à la fois si doux et si résolu : « Oh ! il y avait un mois qu'il s'était confessé, et admirablement ! » Je crois d'ailleurs que c'était surtout d'historien à historien que les propos décisifs s'étaient échangés.

Je ne croirais pas avoir rempli complètement mon devoir d'impartialité, après m'être rendu à l'invitation de mon correspondant anonyme, si je n'ex-

primais aussi ma totale confiance dans le caractère de M. Paul Hyacinthe-Loyson et qu'il ne saurait être, par personne, confondu avec ces « gens » définis par M. H. Joly dans la phrase ci-dessus que j'ai soulignée.

Veuillez, mon cher Vallette, croire à ma vieille et cordiale amitié.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

§

« Reliquiae » d'Henri Levet. — Quelques amis du poète Henri Levet ont résolu de publier ses reliquiæ. Cette édition sera précédée d'une notice biographique. Les personnes qui possèdent des lettres de Henri Levet ou des documents concernant son œuvre et sa vie sont priées de vouloir bien communiquer par écrit avec M. Valery Larbaud, 182, boulevard Montparnasse, Paris.

§

Le règne du théâtre. — Les journaux se sont faits l'écho du geste galant d'un colonel qui, au retour d'une étape, fit jouer la musique de son régiment sous les fenêtres de Mme Andrée Mégard en convalescence à Lanvollon, à la suite d'un accident d'automobile. L'intention de ce colonel était certes charmante. Nous ne saurions le blâmer.

Qu'aurait fait ce colonel, si, à la place de Mme Andrée Mégard, un grand écrivain se fût trouvé en convalescence à Lanvollon ? Il est probable qu'il l'aurait ignoré.

§

Concerts Sechiari. — Les huit concerts seront donnés aux dates suivantes : 6 et 20 novembre ; 4 et 18 décembre ; 5 et 19 février ; 5 et 19 mars. Premières auditions d'œuvres de Granville Bantock, Jan Brands-Buys, Mozart, Ch. Quef, R. Rôze, Scharwenka, Sibélius, Wassilenko. Parmi les artistes prêtant leur concours : MMmes Félia Litvinne, Maggie Teyte, Povla Frisch, etc., MM. Edouard Risler, Pierre Sechiari, Maurice Dumesnil, Gérard Hekking, etc.

§

Le Sottisier universel.

La première dent qu'on m'avait arrachée, non sans protestation, le dentiste n'avait pas manqué de me la glisser gravement dans la main, bien pliée dans une boîte. — HENRY BORDEAUX. — *Le Figaro*, 3 septembre.

789. DANTE. Jérusalem délivrée. — *Catalogue de la librairie Georges Abt*, juillet.

— Que dit Monsieur ? demanda Nelson.

Le Prince de Castelcicala traduisit en anglais la réponse du capitaine américain. — ALEXANDRE DUMAS, *Emma Lyonna.*

L'an dernier on nous le montrait [le Prof. Carner] étudiant dans les forêts vierges du centre de l'Afrique les mœurs des chimpanzés... On nous apprend, cette année, qu'il est de retour à New-York, ayant complètement terminé ses études sismiques. — *Libre Parole*, 8 septembre.

Coquilles.

Portraits des rois et des rennes de France. — *L'Action Française*, 16 septembre.

Beuchot, on l'a vu, manqua d'être pris au trompe l'œil ; la *Bevue Britannique* donna complètement dans le panneau. — Supplément du *Figaro*, 10 septembre.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCURE DE FRANCE (Blais et Roy), 7, rue Victor-Hugo.

MERCVRE DE FRANCE

VERS ET PROSE

« *Défense et Illustration* » *de la haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie.*

REPOS DE L'AME AU BOIS DE L'HAUTIL

PAR

PAUL FORT

DERNIER ENTRETIEN AVEC JEAN MORÉAS

PAR

MAURICE BARRÈS

LUCIE DELARUE-MARDRUS
JEAN MORÉAS, PAUL GAUGUIN
JULIEN OCHSÉ : *sur les Romans de* Mme H. DE RÉGNIER (GÉRARD D'HOUVILLE), EUGÈNE MONTFORT

ARIANE A MANTOUE

DRAME PAR

VERNON LEE

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR Mlle A. FOULON DE VAULX ET L'AUTEUR

ÉMILE BERNARD : *Étude sur* ÉLÉMIR BOURGES
RICHARD DEHMEL, JULES ROMAINS, LOUIS THOMAS
GEORGES DUHAMEL, HENRI MAHAUT

Notes PAR JULIEN OCHSÉ, LOUIS MANDIN, EDMOND JALOUX

TOME XXII — *Sixième année*

JUILLET-AOUT-SEPTEMBRE 1910

15, RUE RACINE, PARIS (VIe)

Dépositaire général : **E. FIGUIÈRE, Éditeur**, 7, rue Corneille

Les abonnements partent du mois d'Avril

ABONNEMENT UN AN — *France* : 10 fr.; *Étranger* : 12 fr.

ABONNEMENT DE DEUX ANS — *France* : 17 fr.; *Étranger* : 21 fr.

)FFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces
sont exclusivement reçues
Par M. Claude, 6, rue Vivienne.

VILLON à CLAMART, 45, rue Condorcet. Contenance 600 m. se à pr. : **15.000** fr. Adj. sur 1 ench. Justice ι de Vanves, le dim. 16 oct. 1910, par Me Deraine, à Vanves.

NVES **Maison,** 21, r. de la Mairie et 12, r. Sadi-Carnot Cont^ce 651 m · Rev. br. 68 fr. **Mise à pr. : 12.000** fr. Adj. s^r 1 ench. e Justice Paix de Vanves, le dim. 16 Oct. 1910, par Deraine, not. à Vanves.

Demandez
le Catalogue complet
des Éditions
du
Mercvre de France

CHEMIN DE FER DE L'ÉTAT.

EXPOSITION
ANGLO-JAPONAISE A LONDRES

BILLETS D'EXCURSION
à prix très réduits de Paris à Londres par la gare Saint-Lazare, Viâ Rouen Dieppe et Newhaven.

L'Administration des chemins de fer de l'État a l'honneur de porter à la connaissance du public que, dans le but de faciliter la visite de l'*Exposition Anglo-Japonaise*, elle fait délivrer jusqu'au 30 octobre 1910 des billets d'aller et retour pour Londres, valables du vendredi au mardi, aux prix exceptionnels de :

49 fr. 05 en 1re classe; 37 fr. 80 en 2e classe et 32 fr. 50 en 3e classe.

Ces billets donnent le droit de s'arrêter, sans supplément de prix, à Rouen, Dieppe, Newhaven, Lewes ou Brighton.

CHEMINS DE FER DU MIDI

ILLETS DE FAMILLE

)ur les stations thermales et balnéaires des Pyrénées.

Billets délivrés toute l'année dans les gares réseaux du Nord, *Paris-Nord excepté*, de at, d'Orléans, du Midi et de Paris-Lyon-diterranée, suivant l'itinéraire choisi par le ageur et avec les réductions suivantes sur prix du tarif général pour un parcours *aller etour compris* d'au moins 300 kilomètres. ur une famille de 2 personnes, 20 o/o ; de personnes 25 o/o ; de 4 personnes, 30 o/o ; 5 personnes, 35 o/o ; de 6 personnes ou s, 40 o/o.

Exceptionnellement, pour les parcours em-ntant le réseau de Paris-Lyon-Méditerranée, billets ne sont délivrés qu'aux familles d'au ins 4 personnes et le prix s'obtient en ajou-t au prix de 6 billets simples ordinaires le x d'un de ces billets pour chaque membre la famille en plus de trois.

ée : 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.
ulté de prolongation moyennant un supplément de 10 0/0.

VIS. — Un livret indiquant en détail les conditions s lesquelles peuvent être effectués les divers voyages cursions de famille, etc..., sera envoyé gratuite-t à toute personne qui fera parvenir au Service mercial de la Compagnie, 54, boulevard Haus-n, à Paris (IXe arrond.), le montant du livret, . 25.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Billets de voyages circulaires
EN ITALIE

La Compagnie émet toute l'année, à la gare de Paris P. L. M. et dans les principales gares situées sur les itinéraires, des *Billets de voyages circulaires à itinéraires fixes*, permettant de visiter les parties les plus intéressantes de l'Italie.

La nomenclature de ces voyages figure dans le livret-Guide-Horaire P. L. M., vendu 0 fr. 50 dans toutes les gares du réseau.

Ci-après, à titre d'exemple, l'indication d'un de ces voyages au départ de Paris.

Itinéraire 81-A 2 — Paris, Dijon, Lyon, Tarascon (ou Clermont-Ferrand, Cette, Nîmes, Tarascon) Marseille, Vintimille, San-Remo, Gênes, Novi, Alexandrie, Mortara (ou Voghera, Pavie) Milan, Turin, Modane, Culoz, Bourg (ou Lyon), Macon, Dijon, Paris.

PRIX : 1re classe : 191 fr. 50
— 2e classe : 139 fr. 85

Validité : 60 jours
Arrêts facultatifs sur tout le parcours.

BULLETIN FINANCIER

Nous n'avons plus parlé finances depuis le milieu de juillet. Mais voici les vacanc finies. Chacun reprend sa tâche. A vrai dire la Bourse ne chôme jamais, car parmi s fidèles il en est qui sont intrépides ! Il faut d'ailleurs que quelques-uns soient ainsi, po que se continue la course au flambeau!

Les porteurs de torche ont bien travaillé. Nous leur devons des cours meilleurs. Il a très peu d'exceptions. Le 3 o/o français reste à peu près en l'état : il cote 97,35 a lieu de 97,25. L'Extérieure espagnole a gagné près de deux points à 96,05. Le Turc un fié les a perdus, ou presque, à 93. Nous dirons tout à l'heure pourquoi. Les emprun russes sont en vogue : le Consolidé 4 o/o s'avance à 97,10, le 3 o/o 1891 à 80,7 le 3 o/o 1896 à 78,75, le 4 o/o 1901 à 95,20, le 5 o/o 1906 à 106,35. Peu de variati sur le 4 o/o 1909.

Les établissements financiers progressent : depuis deux mois le Crédit Lyonnais a pas de 1460 à 1472, le Comptoir d'Escompte de 840 à 843, la Société Générale de 732 à 73 la Banque de Paris de 1787 à 1835. Le Crédit Foncier a fléchi de quelques points, même le Crédit Mobilier : nous trouvons le premier à 792, le second à 715.

Les Chemins de fer se sont un peu améliorés. Le Lyon s'inscrit à 1295, l'Est à 90 l'Orléans à 1376, le Nord à 1670, le Midi à 1136.

Parlons un peu maintenant des affaires prochaines. La saison va s'ouvrir par une émi sion d'importance. Le 15 octobre prochain la Ville de Paris mettra en souscription ch les banquiers petits et grands un emprunt de 235 millions, première tranche du gra emprunt de 900 millions destiné à réaliser tout un programme de vastes travaux. C emprunt sera représenté par des obligations de 400 fr., offertes au cours de 390 ou 392 Elles rapporteront un intérêt annuel de 3 o/o et elles seront dotées de lots dont les pl élevés atteindront 200.000 fr. Le tirage de ces lots aura lieu tous les deux mois.

On se doute que le public français fera le plus chaud accueil à l'appel de la Ville Paris qui ne compte que des amis dans le monde de la petite Epargne.

Il est aussi question d'un emprunt turc. Cet emprunt turc donne lieu à des péripéti plus ou moins drôles, auxquelles le public ne comprend pas grand'chose parce qu'il n'e pas initié aux intrigues. Donc, le gouvernement Jeune Turc a fortement besoin d'arge et c'est en France surtout que l'on trouve de l'argent. La France est une mine inépuis ble ! Mais le gouvernement Jeune Turc avait nourri le noir dessein, pour se procurer d ressources, de se passer de la puissante Banque Ottomane, parce que cette Banque av toujours prêté son appui au précédent Sultan, le pauvre Abdul Hamid. Mais la Banq ottomane est dirigée par des malins, qui firent le coup de maître de placer à leur t M. Révoil, ancien ambassadeur de France à Madrid. M. Révoil, on le suppose, a des re tions dans le ministère actuel. Le gouvernement de Constantinople fut informé que s emprunt ne serait pas admis à la cote de la Bourse de Paris. Et le voilà avec le bec d l'eau ! Le gouvernement de Constantinople, pour sortir de cette fâcheuse position essayé de prendre un biais. Un grand financier anglais, sir Ernest Cassel, devait lui p ter son concours et assumer l'emprunt qu'il aurait ensuite réalisé en France. Cette ta que a également échoué. Et voilà comment les Jeunes Turcs apprennent à leurs dépe qu'il ne faut pas badiner avec une puissance comme la Banque ottomane !

LE MASQUE D'OR

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO
France : 1 fr. 25 *net*. | Étranger : 1 fr. 50

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un an	25 fr.	Un an	30 fr.
Six mois	14 »	Six mois	17 »
Trois mois	8 »	Trois mois	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS
France : 65 fr. | Étranger : 80 fr.

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.